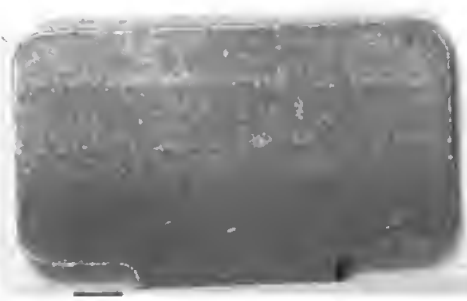
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
SCOMP
45
NAPOLI



22

v Suppl. Palaet. Stomyl. 45

MÉMOIRES
DE
ROSALIE TERVAL.

651/159

LES MŒURS DU TEMS,

OU

MÉMOIRES DE ROSALIE *TERVAL*,

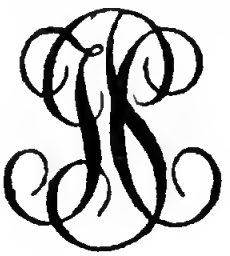
EN FORME DE LETTRES;

Mis au jour par l'auteur de l'Enfant de trente-six pères.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

BOILEAU.

TOME PREMIER.



A METZ,
Chez COLLIGNON, Imprimeur-libraire;
A PARIS,
Chez les frères LEVRAULT, Libraires.
AN XI — 1803.

LETTRE PREMIÈRE.

Le Curé d'Égligni, à madame Dégligni (*).

Il m'est bien doux, madame, de remplir le plus cher de vos vœux, celui de porter des secours aux plus malheureux de ma paroisse. Que ne puis-je leur apprendre le nom de la personne charitable qui se plaît à adoucir leurs peines, à soulager leurs besoins! Mais vous me l'avez expressément défendu, et je vous obéis, quoiqu'avec un sensible regret. Je vous avoue néanmoins que, malgré mon silence sur la bienfaitrice, on la devine aisément. Dès qu'on voit dans le village

(*) Ces lettres ont été écrites au commencement de la Révolution.

que japporte des secours au nom d'une personne qui veut rester inconnue, tous les cœurs s'empressent de vous nommer. Ah! me disent-ils, si cet argent ne vient pas de vous, M. le curé, de quelle part peut-il nous être envoyé, si ce n'est de celle de M.me Dégligni, cette bonne et chère dame, qui n'est jamais si contente que lorsqu'elle s'attire les bénédictions du pauvre? (ce sont leurs propres termes.)

Que n'êtes-vous témoin des larmes de joie qu'ils répandent, des prières qu'ils adressent au ciel pour la digne femme qui les préserve de la faim, des horreurs du désespoir! Mais, sans voir leurs transports, sans entendre les bénédictions dont ils vous comblent, vous jouissez au fond de votre cœur de la félicité que vous répandez sur les malheureux. C'est-là, véritablement, le plaisir le plus délicieux que puissent goûter les gens riches.

Pourquoi s'en privent-ils presque toujours? Que ne suivent-ils tous votre exemple! Ils feraient le meilleur usage possible de leurs biens; ils goûteraient le bonheur qu'ils procureraient à tous ceux qui les entourent.

Je n'oublie point ce que vous m'avez prescrit avec tant d'instance (et telle est aussi ma façon de penser); je n'ai garde d'encourager la paresse, en lui procurant les moyens de vivre sans travailler; je ne verse vos aumônes que sur les infirmes, les vieillards, les malades, ou que sur les pauvres trop chargés d'enfans. Je procure de l'ouvrage aux autres; et, selon vos intentions, je leur fais trouver, dans un honnête labeur, et une sorte d'aisance et la santé.

La bonne mère Michel n'est plus en état de filer : sa maladie augmente de jour en jour; ses forces l'abandonnent, elle est contrainte de ne plus quitter

son grabat. Je crains bien qu'elle n'approche du terme de sa carrière. Que deviendront ses deux filles, assez âgées pour commencer à sentir leur malheur? A peine une mort précoce leur a-t-elle enlevé l'auteur de leurs jours, qu'elles sont menacées de perdre leur mère, l'unique appui de leur enfance. Veuille le ciel veiller sur ces deux aimables et intéressantes créatures!

Je suis, avec le respect et la vénération que l'on doit à la vertu, madame, votre très-affectionné serviteur.

P. RÉMILLI, *Curé.*

LETTRE II.

Perrette-Jacqueline Terval, au curé d'Égligni.

ME vla pus tranquille, note pieux et si vénérabe pasteux; je vous ai

confessé toutes mes fautes. Hélas! mon dieu! qu'alles sont grandes! Puissiez-vous me faire miséricorde et me recevoir dedans vote sein paternel! Vous m'avez, M. le curé, baillé toutes les consolations d'un bon prêtre, tel que vous êtes; vous m'avez mis à même de mourir sans rien craindre, bonheux que les riches n'avons pas toujoux. I ne me reste pus qu'à vous recommander mes deux pauvres petites filles. Ces chers enfans vont donc se trouver sans parsonne qui voulusse en prendre soin. Soyez pour alles ce que vous êtes pour toute la paroisse; tenez-leur lieu d'un second père; promettez-le moi, et je farmerons les yeux en paix, et je prierons là-haut le seigneur de vous accorder les saintes bénédictions dont vous êtes si deigne.

Perrette-Jacqueline TERRAL.

LETTRE III.

Madame Dégligni, à madame Danglemont.

L'AMITIÉ qui s'est liée entre nous depuis l'âge le plus tendre, ma chère Danglemont, c'est-à-dire depuis cet heureux tems que nous avons passé ensemble dans l'abbaye de Haute-Bruyère, où nos parens nous mirent en pension; ce sentiment si doux qui nous unit pour la vie, m'a toujours porté à ne vous rien cacher de tout ce qui m'arrive. Je vous ai quelquefois fait part de mes chagrins domestiques, pendant les six années que j'ai vécu avec mon mari, et j'ai souvent versé dans votre sein les larmes que m'arrachait sa mauvaise conduite, qui termina ses jours dans les douleurs les plus cruelles, quoiqu'il ne fût qu'à la

fleur de son âge. J'avoue, sans offenser l'amitié, que j'aurais dû dissimuler mes peines : une femme vraiment honnête, pleure en secret sur les torts de son mari envers elle, et tâche de le ramener à de meilleurs procédés, par sa douceur et par d'innocentes caresses; elle ne va point faire d'indiscrettes confidences, qui ne servent qu'à répandre des choses qu'il est à souhaiter, pour elle-même, qu'on ignore à jamais, et qui ne restent pas moins dans le public, lorsque l'époux revient de ses égaremens. Je n'ai fait, malheureusement, que bien tard ces sages réflexions; non, encore une fois que je me repente des tendres épanchemens de l'amitié; mais parce que j'ai senti que mon sexe méconnaît ses plus chers intérêts, en dévoilant trop facilement ses chagrins domestiques.

Honteuse de vous avoir si souvent entretenue de choses que j'aurais dû

taire, je brigue aujourd'hui la gloire de vous instruire d'un évènement qui ne peut que me faire honneur. J'assistais hier, selon ma coutume, à la leçon de mon fils; le précepteur, les yeux baissés, car il ne les lève jamais sur moi, m'expliquait un passage du thème de son élève, lorsque la bonne Javotte vint toute en larmes, m'apprendre que la pauvre Perrette Terval était morte dans la nuit, et qu'on ne savait que faire des deux pauvres petites orphelines qu'elle laissait, dont l'une a huit ans, et l'autre à peine sept. Vous avez vu plusieurs fois, ma chère amie, pendant votre séjour au château, le mari de cette femme; vous savez que c'était un honnête vigneron, et que sa chaumière n'est guère qu'à un quart de lieue d'ici. Je crois vous avoir mandé, dans le tems, que ce malheureux villageois, qui, exposé dans la campagne à toute l'intempérie des

saisons, travaillait depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil, pour gagner à peine de quoi s'acheter du pain noir; je crois, dis-je, vous avoir mandé que cet infortuné manouvrier, pendant les trois mois que j'ai passé à Paris, était mort dans vingt-quatre heures, plus exténué par l'extrême fatigue et la misère, que par la maladie, et que je me proposais de secourir la veuve et les enfans. Mais cette pauvre veuve n'a survécu que bien peu à son mari. Javotte, qui était accourue m'apprendre la mort de cette bonne femme, avait le cœur gros, et se faisait violence pour ne pas pleurer; tout-à-coup elle donne un libre essor à ses larmes, et n'étant plus maîtresse de se contenir, elle s'écrie : « Mon » dieu, mon dieu! qu'il y a de gens » malheureux dans le monde, tandis » que tant de riches regorgent du » superflu, et ne songent pas même

» qu'on peut éprouver des besoins! » Qu'ont donc fait les pauvres, pour » être si maltraités du ciel, car enfin » ils sont des hommes? Je suis sûre » que Jacqueline est morte de faim; » Je viens de sa cabane, de ce séjour » de douleur; je l'ai vue à l'agonie sur » son triste grabat, composé d'un peu » de paille; je l'ai vue expirer comme » une lampe qui s'éteint; et je n'ai pu » trouver un seul morceau de pain » pour donner aux deux orphelines, » qui, tout en pleurant leur mère, me » demandaient du pain. Ce n'est pas » ce que madame faisait pour cette » famille, qui suffisait pour son en- » tretien : les pauvres mangent beau- » coup de pain; les tems sont si durs, » et tout coûte si cher, qu'ils n'ont » souvent que cela pour souper.....»

J'interrompis Javotte au milieu de son discours, en lui commandant d'avertir qu'on mît les chevaux, et que je

voulais aller avec elle dans la chaumière de la défunte. Si vous aviez été témoin de la joie de cette vieille domestique, vous auriez admiré la bonté de son cœur. Elle essuya bien vîte ses larmes, et courut, en sautant, exécuter mes ordres.

Je volai accomplir le dessein que j'avais formé pendant le réeit de Javotte, et que m'avait inspiré, depuis quelques jours, l'estimable curé d'Égligni. Arrivée dans le triste réduit où la mort venait d'exerçer son empire, je le trouve rempli de trouble et de confusion. La famille de Jacqueline Terval était assemblée, et tenait tumultueusement conseil sur le sort futur d'une des orphelines ; car pour celui de l'autre était décidé; une riche fermière des environs venait de déclarer qu'elle s'en chargeait. On proposait de la mettre à l'hôpital de la ville prochaine, et toutes les voix se

réunissaient pour ce cruel avis, lorsque je dis que j'allais prendre auprès de moi la petite orpheline, et la faire élever comme ma fille. Je ne saurais vous exprimer les transports d'allégresse naïve que firent éclater tous ces bons paysans; il s'éleva un cri général d'applaudissement, et je fus comblée de bénédictions. L'aimable créature à laquelle je devais servir de mère, vint se jetter dans mes bras. Oh! que le plaisir que j'éprouvai alors surpassa de beaucoup ceux qu'on goûte à Paris dans les fêtes les plus brillantes! Si les riches qui se plaignent de traîner partout l'ennui, connaissaient la douce satisfaction de secourir l'infortune, ils avoueraient que le bonheur existe encore sur la terre.

Pour moi, je n'ai fait qu'une action bien simple, et dont je ne dois tirer aucune vanité: car enfin, une fermière, une paysanne, n'a-t-elle pas pris aussi

chez

chez elle une des filles de la défunte?

Celle qui m'est tombée en partage est l'aînée ; elle est âgée de huit ans, et se nomme Rosalie. Il paraît qu'elle aura de l'esprit, et sa figure est des plus intéressantes. Comme elle sait déjà un peu lire, Gothon s'en est emparée, et va, dit-elle, en faire un prodige. J'aurai l'œil sur son éducation, quoique je ne puisse douter du zèle de ma femme-de-charge.

Voilà quatre pages que je vous écris; pardon, ma chère, de l'extrême longueur de ma missive. Reléguée à la campagne, j'aime à m'entretenir avec vous, à l'aide de ma plume. Souvent mon cœur s'élance aux lieux où vous êtes, et vous dit les choses les plus affectueuses, que sûrement vous n'entendez point; je ne modère ses transports qu'en fixant sur le papier tout ce qu'il vous adresse. Recevez donc toujours avec indulgence mes lettres, par-

fois trop verbeuses ; et puis songez que l'amitié est un peu babillarde.

FORLISE-DÉGLIGNI.

LETTRE IV.

Madame Danglemont, à madame Dégligni.

VOUS avez grand tort, ma chère amie, de croire me fatiguer par la longueur de vos lettres ; c'est comme si vous vous imaginiez que je compte les heures lorsque nous sommes ensemble. Je vous prie de ne plus avoir de pareilles idées, ou je me fâcherai, je vous en avertis. Vos missives, vos relations, vos réflexions me causent un plaisir infini. Il est vrai que je serais bien plus contente si vous vous dégoûtiez de la vie champêtre, et si vous veniez vous établir dans la capitale.

J'aurais le plaisir de voir tous les jours mon amie, dont un caprice inconcevable me sépare depuis si long-tems. Je ne conçois pas comment, après avoir vécu dans le tourbillon de Paris, et goûté les plaisirs attrayans de ses fêtes, de ses spectacles, on peut se résoudre à se confiner dans un antique château, parmi une foule d'êtres végétans, qu'on appelle villageois. L'agréable compagnie que vous avez tous les jours! ou de sots paysans vous écorchent les oreilles par leur langage barbare, et vous impatientent par leurs propos stupides; ou de vieux châtelains qui ne s'entretiennent que de nouvelles, de politique, de chasse et de basse-cour; ou bien vous avez le grave précepteur de votre fils, qui peut vous parler latin au défaut de votre curé. La société de ce jeune financier, dont le domaine est auprès de votre demeure, vous flatte aussi beaucoup,

sans doute. Je vous en fais mon compliment. Il vous entretient de baux, de calculs, d'agiotage sur les papiers nationaux, d'entreprises, d'avances ruineuses pour l'État, de soustractions. Les opérations de finances ne laissent pas de fournir matière à une conversation fort agréable..... Raillerie à part, si j'étais à votre place, je dédaignerais de recevoir chez moi ce lourd Midas : c'est un nouveau parvenu; et qui sait d'où cela sort!

Mais vous vous proposez, peut-être, de congédier tout doucement votre rustique société, et d'avoir une compagnie plus digne de vous. Je devine que telle est la raison qui vous a fait recueillir l'orpheline dont vous me parlez; et je démêle vos projets dans l'éducation qu'elle aura. Je vous approuve, si pourtant vous avez soin de ne jamais vous compromettre, et de n'être point trop bonne vis-à-vis de votre protégée.

Si des affaires indispensables ne me retenaient à Paris, j'aurais été charmée d'aller passer quelques jours du printems à votre terre, malgré mon antipathie pour la vie monotone de la campagne : je jouirais au moins du plaisir d'être avec vous. Mais c'est une satisfaction qu'il ne m'est point encore permis de goûter.

Adieu, mon amie, continuez de veiller à l'éducation de votre fils, et félicitez-vous bien de ce qu'il n'a que dix ans. Les mères seraient trop heureuses si cet âge-là restait toujours au même point. Mon fils, parvenu à sa dix-huitième année, éprouve toute l'effervescence des passions, et se perdrait bientôt, si ma sévérité ne le contenait dans de justes bornes.

CÉLICOURT-DANGLEMONT.

LETTRE V.

Madame Dégligni, à madame Danglemont.

JE vais répondre à vos folies avec le moins d'extravagance possible : le mauvais air est souvent contagieux ; et je crains que votre lettre ne m'ait communiqué celui trop dangereux qu'on respire dans la capitale. Il semble, ma chère, que vous ayez oubliez les raisons qui m'ont obligée de me reléguer à la campagne, et qui m'y retiennent depuis dix ans ; il faut donc vous les rappeler, puisqu'elles sont sorties de votre mémoire. J'étais fort jeune quand j'épousai M. Dégligni, qui ne connaissait que mes biens, selon l'usage, et ne me vit guère que le jour des nôces. Il parut en effet que ce n'était qu'avec mes

biens qu'il avait fait alliance ; il s'occupa beaucoup plus du soin de manger les revenus et d'aliéner les fonds, que du soin de me plaire. A peine le voyais-je une seule fois en huit jours, et c'était ordinairement à ma toilette. Heureusement que j'avais été nourrie des plus sages principes dans le couvent où nous fûmes élevées ensemble, ma chère amie ; je n'éprouvai jamais l'envie de suivre l'exemple de mon mari, quoique la séduction s'efforçât de me persuader que je devais aussi donner dans le désordre : tandis qu'elle me tenait ce langage trompeur, une voix intérieure me disait qu'une femme ne saurait être excusable de cesser d'être sage, parce que son mari est libertin. Mon époux fut la triste victime de ses débauches ; une maladie douloureuse et cruelle vint terminer et ses faux plaisirs et sa vie. Je me trouvai veuve à vingt-cinq ans, chargée d'un enfant

qui en avait à peine deux, seul fruit de l'union de convenance que mes parens avaient formée; et j'eus à pleurer, non-seulement la mort de mon mari, mais encore le dérangement de ma fortune. J'essuyai mes larmes pour réfléchir sérieusement sur le parti que je devais prendre. J'avais trop éprouvé les inconvéniens d'un lien éternel, pour être tentée de m'y soumettre de nouveau; d'un autre côté, je considérai que j'étais mère, et que je devais encore plus m'occuper du soin de l'avenir pour mon enfant, que pour moi-même. Ces différentes considérations me portèrent à me fixer à la campagne, et rien au monde ne me fera prendre un autre genre de vie.

Le ciel a béni ma conduite; je suis parvenue, en me passant d'intendant et de gens d'affaires, à liquider mes biens de toutes les dettes; mon économie commence même à mettre en

réserve ; et mon fils, tendre objet de mes sollicitudes, jouit de la meilleure santé, et fait chaque jour des progrès dans l'étude des langues et de la sagesse. Le précepteur que vous m'avez envoyé, et que vous avez choisi avec votre rigidité ordinaire, ne néglige rien pour former l'esprit et le cœur de son élève.

Pourquoi, ô mon amie! n'êtes-vous pas aussi raisonnable que moi? Ah! que vous seriez heureuse, si l'ambition avait moins de charmes à vos yeux! Depuis deux ans que votre mari est mort en combattant les ennemis de sa patrie, que de plaisirs purs et tranquilles vous auriez goûtés, si vous aviez suivi mon exemple! Quelle est donc cette manie de se plaire à vivre dans la dépendance, auprès des gens en place, tandis qu'on peut vivre au sein d'une honnête médiocrité, libre et heureux? Je ne puis m'empêcher

de regarder quelquefois en pitié cette pauvre espèce humaine, si fière, si orgueilleuse, et qui a un tel penchant pour ramper, que depuis le laboureur jusqu'aux rois, chacun est l'esclave de celui dont il espère quelques faveurs. Les philosophes diront, peut-être, que cette dépendance est un des liens de la société. Mais on pourrait répondre à cela que les hommes ont donc tort de s'être réunis, puisque, dans leur association, ils ont perdu toute leur énergie.

Vous voyez que vous n'êtes guère raisonnable de me reprocher mon séjour à la campagne. Êtes-vous mieux fondée dans vos plaisanteries sur les bonnes gens qui m'entourent? Il est vrai que les rustiques habitans des villages sont extrêmement grossiers; ils sont assez simples pour ignorer qu'on ne paie jamais ses dettes; qu'on doit être beaucoup mieux mis que son

état ne le comporte ; et qu'on doit publiquement mener une vie scandaleuse. Oh! ce sont des gens à fuir..... Cependant s'ils sortaient de leur bonhommie ; si, d'un commun accord, ils cessaient de labourer la terre à la sueur de leur front, où trouveriez-vous du pain? Répondez, humbles et fiers courtisans des orgueilleux favoris de la fortune, et vous, ingrats habitans des villes, qui méprisez vos pères nourriciers, où trouveriez-vous du pain?

Je suis fâchée de vous dire que je ne trouve pas plus de justesse dans vos réflexions au sujet du financier, ou de l'homme intéressé dans diverses entreprises, qui vient quelquefois au château. Eh! quoi, ignorez-vous que, bien différente de ce qu'elle était jadis, la Finance s'est épurée, instruite, et n'est plus le partage d'hommes ignorans sortis de la fange? Dignes de leurs richesses par l'usage qu'ils en font, la

plupart d'entr'eux cultivent les lettres et les arts, et s'empressent de leur être utiles. Ils sont loin d'avoir cette brusquerie, cette hauteur insolente qui caractérisaient autrefois les parvenus; tout annonce en eux la politesse, l'urbanité et les manières d'un monde poli. Vous voyez que je ne parle point de ces intrigans obscurs, si grossiers et si ridiculement bouffis de l'opulence qu'ils doivent à leur agiotage. D'ailleurs, M. Dupuisdor, mon voisin, me faisant le plaisir de me rendre visite, je dois répondre à son honnêteté, et rien ne peut me dispenser de le recevoir.

Vous êtes encore dans l'erreur sur le motif qui me fait tenir lieu de mère à la petite orpheline; je me suis proposé tout simplement de la tirer de l'indigence, et de lui donner une éducation convenable aux sentimens qu'elle m'inspire. Me préserve le ciel

de

de prendre jamais avec elle un air de hauteur! ce serait vouloir lui faire acheter, par des duretés, mes bienfaits et mes soins, et lui rappeler, en déchirant son cœur, que je ne suis que sa protectrice ou sa maîtresse. Non, je dois lui faire oublier qu'elle fut infortunée, et la traiter comme mon égale et mon enfant, afin qu'elle soit mieux disposée à profiter de mes bontés.

N'allez pas au moins, mon amie, vous fâcher contre moi, si je vous contredis toujours dans ma lettre. Ce n'est point vous que je quérelle; je n'en veux qu'à l'air que vous respirez, qu'aux mœurs de la capitale et des grandes villes, dont la maligne influence corrompt les meilleurs caractères, et pourrait pervertir le vôtre, si vous n'y prenez garde. Mais je distinguerai toujours les aimables qualités que je vous connais, des sentimens

singuliers et dangereux que vous inspire la contagion qui règne dans les villes.

FORLISE-DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 10 mars 1787.

LETTRE VI.

(Il s'est passé huit ans d'intervalle entre cette lettre et les cinq précédentes.)

M. Danglemont, à M. Dégligni.

COMMENT, mon camarade, vous avez dix-sept ans, et vous êtes encore sous la férule! Sortez de l'engourdissement où l'on vous tient plongé. Il est honteux d'avoir un précepteur, lorsqu'on est un homme fait; mais il est encore bien plus inoui de dépendre humblement d'une mère. Je vous avertis que cette servitude, que vous supportez depuis si long-tems, vous cou-

vrirait de ridicules dans le monde, si elle était sue quand vous y ferez votre entrée. Mais je vous promets de n'en rien dire à personne; je suis trop votre ami pour la publier. Je veux même avoir pour vous plus que de la discrétion; je veux vous servir de Mentor: il vous en faut un, qui ait, sur-tout, mon expérience. Il me semble vous voir d'ici prendre un air d'étonnement; je crois même vous entendre vous écrier: *Le grave Mentor, qui n'a que vingt-cinq ans!* Oui, j'en conviens, je suis à peine majeur; mais quand on a vécu comme moi de bonne heure dans le sein des plaisirs et de la meilleure compagnie, on acquiert facilement la connaissance du monde, dans laquelle le commun des hommes ne s'instruit qu'en vieillissant. Écoutez donc attentivement mes avis; et, pour me récompenser de ma complaisance à vous les prodiguer, soyez bien docile, tâchez de me faire honneur.

Je commencerai par vous répéter qu'un grand garçon ne doit plus être sous la dépendance de personne, et encore moins sous celle d'une mère. Fi, rien de plus honteux : M. Dégligni a l'honneur de ressembler à Jacot, ce grand benêt, fils d'un de ses fermiers, qui, à plus de vingt ans, reçoit un soufflet de son père, et demande pardon ; il ne lui manque plus que de baiser encore la main. Apprenez que nos parens nous ayant mis au monde pour remplir le vœu de la nature, ne peuvent se dispenser de nous élever : nous leur sommes donc très-peu redevables ; et il est tout simple d'user de la liberté de notre être, dès que nous avons acquis l'âge convenable. Voyez les oiseaux ; dès qu'ils ont la force de s'élancer hors de leur nid, les liens de l'esclavage sont rompus ; ils ne connaissent plus ni père ni mère. Aurons-nous moins de raison que ces

aimables volatiles, et que tous les animaux qui peuplent l'univers?

Vous ouvrez de grands yeux étonnés, mon cher disciple; vous n'avez point entendu de pareilles leçons de votre précepteur. Je le crois bien; mais actuellement vous devez être initié dans toutes les vérités qu'on cache aux enfans. Comme vous allez acquérir de nouveaux sens, vous devez avoir aussi de nouvelles idées. Vous voilà parvenu à l'âge où les passions vont se développer. Que de sensations délicieuses vous allez éprouver! Tout s'embellit, tout est jouissance à seize ans. Une douce chaleur circule dans les veines; il semble que l'air qu'on respire soit embaumé, et fasse pénétrer dans nos sens une flamme rapide; la vue d'une femme excite un trouble enchanteur, et le baiser d'amour, obtenu pour la première fois, fait tressaillir tout notre être. Si le hasard

procure à l'adolescent un de ces livres voluptueux, rempli des peintures les plus agréables, comme il dévore la charmante production! Les faveurs de l'amour ne sont rien auprès des plaisirs que goûte en idée le jeune homme; tandis que, par la suite, une longueur fatale nous saisit en relisant les mêmes ouvrages, qui semblaient devoir embrâser pour toujours notre âme..... Hélas! notre ivresse ne dure qu'un tems. Vous êtes dans cet âge heureux, où, à chaque instant, vous jouirez d'un bonheur plus vif; votre félicité sera redoublée par le développement de vos sensations. Pour moi, je n'espère que des plaisirs qui me sont connus; je suis moins fortuné. Mais profitez de ces momens précieux : la fleur n'a toute sa délicatesse et tout son velouté qu'au moment qu'elle vient d'éclore; dès qu'il est passé, elle se flétrit, se sèche, et n'attire plus nos regards.

Pendant les différens séjours que j'ai faits à la campagne, dans l'antique château où vous êtes tristement relégué, j'ai considéré, mûrement examiné les objets qui vous environnent, afin de voir s'il n'y en aurait pas quelqu'un qui soit digne de vous tirer de votre léthargie; et j'avoue, avec chagrin, que je n'en ai apperçu aucun. Il y a bien une certaine Rosalie, que madame votre mère affectionne singulièrement, qui pourrait vous éduquer, en s'instruisant elle-même; la petite personne est assez jolie; elle a un teint, des yeux..... Mais elle est encore bien jeune, et je crains qu'elle ne soit trop farouche pour un novice. Cependant, ménagez-la; il faudra tout doucement la mettre à l'épreuve; peut-être la trouvera-t-on raisonnable. Vous vivez ensemble, vous pouvez vous voir chaque jour; quand le moment propice se présente si souvent, on

parvient à le saisir : telle beauté sévère est devenue douce comme un mouton, en considérant que l'occasion et le mystère favorisaient son penchant à l'amour. Ainsi vivez dans l'espérance, et marquez-moi les sentimens que vous inspire l'innocente Rosalie. Entendez-vous, point de réserve avec votre ami : je veux être votre confident, afin de mieux vous conduire.

Ma lettre n'est qu'un badinage ; mais gardez-vous de la montrer à qui que ce soit, sur-tout à madame votre mère ; elle prendrait peut-être les choses au sérieux. C'est une dame fort respectable ; je la louerais davantage si elle l'était moins ; elle a d'excellentes qualités ; mais il faut convenir qu'elle a furieusement de préjugés.

DANGLEMONT.

LETTRE VII.

Madame Danglemont, à madame Dégligni.

Il faut avouer que votre Rosalie est une charmante enfant. Elle a profité à merveille de l'éducation que vous lui avez donnée. A chaque voyage que j'ai fait à votre terre, j'ai trouvé un agrément de plus sur sa physionomie, et une nouvelle perfection dans son esprit. La petite personne croît et embellit au point, que j'eus même de la peine à la reconnaître la dernière fois que j'allai au château. Qu'est-ce qui dirait que c'est une simple paysanne? On a bien raison de soutenir que l'éducation nous fait ce que nous sommes : tel rustre qui végète grossièrement dans un hameau, eût peut-être déployé tout le génie d'un homme du

monde, s'il avait été élevé d'une manière convenable; et telle petite maîtresse qui nous éblouit par la légèreté de ses propos et de son esprit, ne serait qu'une stupide et mausade créature, si elle n'eût vécu que dans un village. Parce que vous voyez tous les jours votre protégée, vous êtes moins frappée que les autres, des charmes et des qualités qu'elle développe. Pour moi, qui suis quelquefois plus d'un an sans aller vous rendre visite, je vous assure qu'elle m'étonne, et qu'on la prendrait pour une fille de riches citoyens. Je suis cependant fâchée qu'elle ait reçu une éducation aussi brillante. Ces arts agréables qu'elle possède, le dessin, la danse, la musique, ne font qu'énerver l'âme, et inspirent une certaine molesse, toujours dangereuse pour les mœurs. D'ailleurs, ils font naître la vanité dans la tête d'une jeune personne; et la rendant trop sensible aux

louanges qu'on lui prodigue, ils lui donnent un penchant secret pour la coquetterie, et la disposent à recevoir les impressions de l'amour.

Remarquez combien votre chère enfant paraît satisfaite lorsqu'elle peut étaler toutes les frivolités qu'elle apprend. Que la manière de se conduire de sa sœur est différente! c'est la modestie même; la candeur et l'innocence brillent sur son front. Elle est moins piquante que Rosalie, mais je la crois beaucoup plus aimable. Aussi la bonne fermière qui lui tient lieu de mère, ne s'est-elle attachée qu'à nourrir son cœur et son esprit de choses solides. Tandis que vous n'avez fait montrer à l'une que des bagatelles, l'autre s'est instruite des devoirs qu'il lui convient de pratiquer. Je crains bien que la jolie personne qui touche supérieurement du clavecin, qui a une voix *divine*, et danse d'une manière *ravis-*

sante, ne soit point aussi heureuse que l'intéressante paysanne, qui n'acquiert tout bonnement que des connaissances utiles. Mais voilà comme l'on pense dans le monde; on oublie qu'une jeune personne est destinée à devenir mère de famille; on l'élève comme si elle devait toujours chanter ou danser.

Vous allez encore vous récrier contre mon humeur sévère: à vous permis, femme incorrigible; je sais que vous ne devez jamais m'approuver, quoique j'aie au moins raison quelquefois. Par exemple, à vous entendre, l'indulgence est extrêmement nécessaire envers ses enfans. Et moi je dis qu'on ne saurait trop veiller sur leur conduite, et les châtier avec trop de rigueur, lorsqu'ils viennent à commettre quelque faute. Il est vrai qu'en suivant ce principe, j'ai fait un très-mauvais sujet de mon fils; mais c'est moins erreur de ma part, qu'obstination de la sienne

à chérir le libertinage. J'aurais éclaté depuis long-tems, pour le ramener, par force, dans la bonne voie, et pris un parti extrême, si ce n'était que je crains de lui faire manquer la place dont il a la survivance, et qui peut vaquer au premier moment..... J'ai grand tort de déposer dans le sein de l'amitié, mes plaintes et mes regrets sur la conduite de mon fils; c'est encore un de ces articles que vous ne pouvez vous résoudre à me passer. Écoutez, je n'ai qu'un mot à dire : vous êtes au moins éloignée de cent lieues de l'étourdi que vous soutenez sage ou peu répréhensible; moi, je vis auprès de lui, dans la même ville, dans la même maison; j'ai toujours les yeux ouverts sur lui, et je déclare que j'en suis très-mécontente. Qui doit paraître plus croyable de vous ou de moi?

Je me laisse emporter au plaisir de vous écrire, et j'oublie que j'ai besoin

de repos ; j'éprouve un mal-aise général. Bon soir, mon amie ; il est minuit sonné ; je vais me mettre au lit..... Je ne sais ce que j'ai ; mais je ne me porte pas bien.... Encore si vous étiez ici!.... J'aurais moins d'inquiétude si je tombais malade.

CÉLICOURT-DANGLEMONT.

LETTRE VIII.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

JE suis bien sensible, monsieur, à votre amitié. Soyez sûr que vous trouverez dans mon cœur les mêmes sentimens que vous aurez pour moi. Il est flatteur à un enfant d'avoir pour ami un homme de votre âge, et je vous remercie du soin que vous voulez prendre de m'instruire. J'accepte avec d'autant plus de reconnaissance vos

offres obligeantes, que vous me les faites dans un tems où je devais être loin de votre souvenir. Mais j'espère ne point pratiquer de sitôt vos leçons; je suis peu pressé de faire mon entrée dans le monde, parce qu'il faudrait m'éloigner d'une mère digne de tout mon attachement. Elle est si bonne! C'est avec une douceur si touchante qu'elle m'avertit de mes fautes! Vous voyez que je ne cesserai jamais de l'aimer et de lui être soumis..... Est-ce qu'il y a des fils dans le monde qui méprisent ceux dont ils ont reçu le jour? Ils sont donc bien ingrats, ou leurs parens ont donc bien des torts à se reprocher! Voilà le seul article sur lequel vous me trouveriez indocile, si vous entrepreniez sérieusement d'étouffer dans mon cœur la voix de la nature. Je pense que votre lettre n'est en effet qu'un badinage; et je regarde sur-tout, comme tel, l'endroit où vous me parlez de ma mère.

Comme nous étions tous dans la salle à manger lorsqu'on m'a remis votre lettre, ma bonne maman a voulu la lire après moi; mais j'ai dit que j'avais encore quelques mots à déchiffrer, et j'ai couru dans le jardin, où je l'ai déchirée en mille morceaux. Je suis ensuite revenu, et j'ai feint de l'avoir égarée. Ma mère s'est sûrement douté que je craignais de la lui faire voir, et, par bonté, elle a cessé de m'en parler. Ainsi je me suis vu dans la nécessité cruelle de lui mentir: oh! que cela me fait de peine!

J'ai beaucoup de plaisir à voir M.lle Rosalie, et à jouer avec elle à de petits jeux innocens; je l'aime comme si elle était ma sœur, et je me plais à lui donner ce nom si doux. Les sentimens que j'éprouve ne valent-ils pas ceux que vous appelez de l'amour?

Je vous salue, et suis votre affectionné. DÉGLIGNI.

D'Égligni, ce 8 juin 1795 (v. st.).

LETTRE IX.

Madame Dégligni, à madame Danglemont.

Vous m'alarmez, ma très-chère. Qu'il me tarde de recevoir de vos nouvelles! Mon dieu! qu'est devenue votre indisposition? Vous sentez-vous mieux? Ce mal-aise n'aura-t-il point de suites fâcheuses? Tirez-moi promptement de l'incertitude où je suis. Un mot qui me tranquillise, ou qui achève de me désoler..... Je crois que j'aimerais mieux apprendre qu'une maladie sérieuse s'est déclarée, plutôt que de languir long-tems dans ma cruelle inquiétude.

Je ne sais si je pourrai vous répondre sur ce que vous m'écrivez au sujet de l'aimable Rosalie. Quoi! vous paraissez craindre pour la vertu de ma

chère enfant!..... Ah! je reviendrais des portes de la mort pour défendre son innocence. La meilleure éducation ne serait donc, selon vous, qu'une préparation au désordre? Avez-vous pu faire un raisonnement aussi faux? N'est-ce pas en s'élevant au-dessus des lumières naturelles, qu'on se forme une idée claire et précise de cette sévérité de mœurs qu'on appelle sagesse, ou du moins de ces lois de convenance qui forcent d'étouffer les passions, et attachent le plus grand prix au sacrifice de ses goûts et de ses penchans? Les arts agréables qu'il vous plaît de déprimer, en inspirant à l'être qui les possède une plus haute idée de son mérite, ne doivent-ils pas le porter à se respecter davantage, à exiger plus d'égards de tout ce qui l'environne, et le rendre, par conséquent, moins sensible à la séduction? Je dois ajouter encore que plus on acquiert de con-

naissances, et plus on se prépare de ressources pour l'avenir..... Mais, quand il serait prouvé que la danse et la musique amollissent le cœur d'une jeune personne, par l'extrême vanité qu'elles lui inspirent, ma Rosalie ferait exception à la règle. Sa modestie ne se dément jamais. Si elle paraît satisfaite lorsqu'elle fait briller ses talens, c'est moins vanité, que joie secrette d'avoir profité des soins qu'on a pris d'elle. Sa conduite annonce, d'ailleurs, l'innocence de son âme. Elle est toujours assidue à travailler auprès de moi aux ouvrages à l'aiguille, qui font notre délassement. Je ne m'amuse point à faire des nœuds, et tout mon monde s'occupe à des choses utiles. Je vois aussi que ma chère fille est très-attachée à ses devoirs de religion. Vos craintes sont donc mal fondées, et j'ai le plaisir d'avoir réuni les talens aux vertus; assemblage précieux qui

se trouve tous les jours dans le monde, quoique vous en disiez.

Je n'aurais pas cru que mon zèle pour la vérité m'eût emporté si loin. Je dois modérer mon enthousiasme, tout raisonnable qu'il est, et me livrer à un autre sentiment, qui fait encore palpiter mon cœur. J'en reviens aux vives inquiétudes que m'inspire le mauvais état de votre santé..... Mais je m'alarme peut-être mal-à-propos..... Plût au ciel!..... Je vous en conjure, mon amie, que deux mots de votre main m'apprennent au plutôt ce que je dois espérer ou craindre.

FORLISE-DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 14 juin 1795.

LETTRE X.

Madame Danglemont, à madame Dégligni.

Ah! ma chère amie, mon indisposition annonçait une maladie réelle. Après vous avoir écrit, j'ai passé une très-mauvaise nuit; la fièvre m'a pris avec des redoublemens considérables; n'en pouvant plus, j'ai sonné ma femme-de-chambre dès le point du jour, et tous mes gens ont été sur pied. Cependant, je n'ai permis que dans la matinée qu'on allât chercher le médecin; j'espérais toujours que ce ne serait rien. A peine m'a-t-il eu considérée, que, loin de me tranquilliser, il a déclaré que j'avais une fluxion de poitrine et une fièvre maligne..... Ce n'est point la mort qui m'épouvante. Eh! qu'a-t-elle de redoutable pour une

conscience sans reproche? Je ne crains que les horreurs d'une maladie longue et cruelle. Ah! qu'il est affreux de se voir mourir en détail, de sentir à chaque instant le dépérissement de son être, de lire sur tous les visages la douleur et le désespoir, de n'être environné que d'objets lugubres, et d'épier, pour ainsi dire, les approches du trépas!..... Que l'éternité me reçoive dans son sein, je m'y précipite sans frémir, pourvu que l'abîme s'ouvre et se referme au même instant..... O Dieu! pourquoi ne va-t-on pas à la mort comme on arrive à la vie sans s'en appercevoir?..... Puisque je suis destinée à languir, venez, ma chère amie, venez me donner des forces pour lutter contre la destruction de mon être, et pour lui céder courageusement la victoire. Mon fils part aussi-tôt que ma lettre, afin de presser votre marche, et de vous conduire

lui-même auprès de moi..... La plume m'échappe des mains ; mon sang bouillonne et s'allume avec une nouvelle violence..... Hélas! quand vous arriverez auprès de mon lit..... peut-être que troublée..... mourante..... je ne serai pas en état de goûter le plaisir de voir mon amie,

CÉLICOURT-DANGLEMONT.

LETTRE XI.

Le Précepteur du jeune Dégligni, à M. Danglemont.

MONSIEUR,

JE vois bien qu'avec vous il n'est plus en mon pouvoir de dissimuler ; il faut que je quitte à vos yeux le masque dont je me suis toujours couvert, et qui m'a été si utile pour affermir ma petite fortune. Oui, je n'ai que les

dehors de la sagesse..... Mais n'est-il pas généralement reçu de n'avoir que l'extérieur des vertus? Combien de gens ne sont honnêtes qu'en apparence? Que de prétendues vestales n'ont garde d'être en secret ce qu'elles paraissent en public! Il est étonnant qu'on soit encore quelquefois la dupe de l'hypocrisie, après que tout le monde est tacitement convenu de s'envelopper de son manteau. Vous-même, monsieur, ne m'avez-vous pas pris pour un personnage vénérable, dégagé de tout ce que les sens ont d'impur? Votre erreur durerait encore, si vous ne m'aviez surpris dans un coin du parc avec cette jolie villageoise; je vous croyais occupé des préparatifs du voyage de madame Dégligni, ainsi que tous les habitans du château, et j'avoue que je demeurai stupéfait à votre subite apparition. N'est-ce pas que je faisais alors une drôle de mine?

Il

Il est fort désagréable à certains personnages d'être pris en flagrant délit... ..... Que diable veniez-vous chercher dans le parc à l'heure qu'il était, dans un moment encore où mes plaisirs n'ont jamais été troublés?.... Ah! je vois de quoi il s'agissait; ma petite paysanne vous aura donné dans l'œil; vous observiez toutes ses démarches, vous la guettiez comme le chat une souris, et vous la suiviez de loin, croyant trouver l'occasion propice. Vous ne vous attendiez guère à l'obstacle qui s'est présenté; obstacle que ma bonté naturelle a daigné lever sans peine..... Malheureuse rencontre! Stupide créature que je suis! Ne devais-je pas mieux prendre mes mesures! Me voilà démasqué lorsque je m'y attendais le moins, et par qui encore? par un Français, par un jeune homme qui court après les bonnes-fortunes, c'est-à-dire par l'homme le moins capable

de discrétion..... Mais je me rassure, vous garderez un secret pour la première fois de votre vie. Je me suis apperçu depuis long-tems que les charmes naissans de M.lle Rosalie faisaient une vive impression sur votre cœur libertin. Eh bien, je vous avertis que s'il vous échappe le moindre mot qui puisse me compromettre, je déclare vos vues secrettes, et vous ôte pour jamais le moyen de réussir. Vous m'entendez, monsieur : c'est de votre silence que va dépendre le succès de la plus jolie aventure amoureuse que vous vous soyiez proposé de mettre à fin.

Vous m'avez dit, en me quittant, que vous me soupçonniez de convoiter en secret la charmante Rosalie ; mais moi, je vous déclare que je n'hésite point sur ce que je dois penser de vos intentions : j'ai des certitudes très-fondées. Celui qui juge d'après son propre cœur, connaît sûrement toute la

perversité du cœur humain. Je vous devine, je vous vois à découvert, monsieur; vous m'avez aussi pénétré; nous sommes deux méchans ensemble, tranchons le mot, et ménageons-nous; des gens de notre espèce doivent se craindre et se soutenir; ils ne peuvent se nuire qu'en se perdant mutuellement.

La femme-de-charge à qui madame a confié, en partant, le soin de sa maison, est un agent incorruptible, qui a toujours les yeux ouverts sur le cher trésor, objet de nos desirs. Il serait impossible d'endormir sa vigilance. Mais ne nous rebutons point; espérons tout du tems, et tenons-nous prêts à saisir lestement l'occasion. Mettons sur-tout notre confiance dans la nature, qui saura, par degrés, échauffer, enflammer l'innocente Rosalie, et nous la rendre propice. C'est quand le cœur commence à palpiter,

et que le sein s'agite, qu'une jeune beauté devient rêveuse, soupire, et prête l'oreille aux tendres discours d'un amant; le bouton qui n'est point éclos est entouré d'épines cruelles, et l'on cueille bien plus facilement la rose épanouie.

Je suis avec les sentimens que vous méritez. GIRAUDIN.

D'Égligni, le 18 juin 1795 (v. s.)

LETTRE XII.

Javotte Levasseur, à madame Dégligni.

MADAME,

IL vient de se passer ici, au château, une chose dont il est de mon devoir de vous instruire, et qui vous étonnera, pour le moins, autant qu'elle m'a surprise, de la part d'un monsieur

qui nous a toujours paru fort honnête. C'est de M. Dupuisdor, dont je veux avoir l'honneur de vous parler. En vérité, la mine est bien trompeuse, et je me défierai le reste de mes jours, des gens riches qui seront trop polis. Ce monsieur vint hier au château, croyant vous y trouver, à ce qu'il disait; et, selon sa coutume, il fit bon visage à tout le monde. J'étais occupée à coudre avec M.lle Rosalie dans la petite salle-basse, d'où je le vis venir; et je vous avoue, madame, que sa visite me fit plaisir: car il a toujours des choses agréables à dire. Il entra où nous étions, s'informa de notre santé, et parut étonné de votre prompt départ pour Paris. La conversation durait depuis un moment, sans que monsieur le financier eût fait beaucoup d'attention à Rosalie, à laquelle il n'adressait que quelques mots d'honnêteté; et je parlais aussi librement

que si j'eusse été avec mon égal, ou avec ma bonne maîtresse, lorsque la pendule sonna l'heure où je vais voir par moi-même si tout est bien distribué dans la basse-cour. Persuadée que rien ne pouvait me dispenser de mon devoir, je me hâtai d'aller le remplir, en priant M. Dupuisdor de m'excuser. Je fus absente environ un quart-d'heure; et, en rentrant par le petit cabinet, j'entendis Rosalie qui s'écriait d'une voix émue: » Non, je ne veux plus » vous entendre davantage; laissez-» moi sortir. » Un mouvement de curiosité me fit prêter l'oreille aux premiers mots que prononça monsieur le financier, et ils m'excitèrent à écouter le reste. Voici l'étrange discours qu'il tint, autant que je puis m'en ressouvenir: « Vous avez grand » tort, ma chère demoiselle, de dé-» daigner mes offres. Songez à votre » fortune, et que vous êtes exposée,

» si vous perdiez madame Dégligni,
» à tomber dans la misère. Ne serez-
» vous pas bien contente d'avoir de
» belles robes, de porter toujours des
» diamans, encore plus riches que
» ceux dont madame Dégligni se
» pare quelquefois? Vous serez non-
» seulement votre maîtresse, mais
» vous aurez des laquais, des fem-
» mes-de-chambre, une maison toute
» meublée à vous, et un magnifique
» carrosse. Pourquoi continuez-vous
» de recevoir avec humeur ma pro-
» position? Elle n'a rien qui doive
» effaroucher votre vertu. Vous igno-
» rez qu'il y a dans Paris des créatu-
» res charmantes, qu'on appelle *de-*
» *moiselles entretenues*, qui, parce
» qu'elles sont jolies, jouissent de tout
» le bien que je veux vous faire,
» mènent une vie aussi douce que
» les épouses des gens riches ou en
» place, et sont chéries, respectées,

» parce qu'elles possèdent une grande » opulence. Il est bon que je vous » avertisse encore que la sagesse n'est » propre qu'à faire périr d'ennui ou » dans l'indigence une jeune personne » née sans fortune. Vos grâces ont » assez végété dans une campagne ; » venez embellir la capitale ; dites un » mot, et je vous conduis à Paris, » où vous goûterez des plaisirs de » toute espèce. » En achevant ces mots, l'infâme suborneur voulut embrasser M.lle Rosalie, qu'il tenait par la main, de manière qu'elle avait été forcée d'entendre tout son discours. J'entrai alors, remplie d'une colère bien pardonnable, et je m'écriai : « N'avez-vous pas de honte, monsieur, » de dire pareille chose à une personne » honnête! » — Confus de mes reproches, et ne sachant qu'alléguer pour sa justification, il sortit sans me répondre.

Eh bien, ma bonne maîtresse, vous seriez-vous attendue qu'on essayât à séduire une fille que vous avez élevée? Non, je n'aurais jamais cru M. Dupuisdor, capable de cette indigne action. Mais voilà que ses intentions sont connues, et je vous promets qu'il ne me trompera plus actuellement. J'ai peut-être eu tort de le laisser seul avec mademoiselle ; il faut se défier de tous les hommes ; ils sont si méchans! Je vous supplie, madame, de me pardonner cette faute involontaire ; jamais mon zèle pour vous ne s'éteindra, tant que le cœur me battra dans le corps ; s'il m'arrive encore de vous déplaire le moins du monde, ce sera bien sans le vouloir.

Cette chère demoiselle Rosalie ne fait que pleurer, depuis que le séducteur lui a tenu tous ces vilains propos ; la pauvre enfant s'imagine qu'elle est coupable pour les avoir entendus, et je ne sais comme

Monsieur votre fils se porte très-bien, grâce à dieu ; il continue de lire et d'étudier avec M. son précepteur ; et nous attendons tous votre retour avec la plus vive impatience.

Je suis avec un très-profond respect, ma bonne maîtresse,

Votre très-humble et très-obéissante servante.

Javotte LEVASSEUR.

D'Égligni, le 29 juin 1795.

LETTRE XIII.

M. Danglemont, au Précepteur.

Si je n'ai pas plutôt répondu à votre longue épître, monsieur, n'en accusez nullement ma négligence, mais les embarras que me causent la maladie de ma mère, et mes fréquens voyages dans une campagne, voisine de Paris,

où je vais me distraire des sombres idées que l'on prend malgré soi dans la chambre d'une malade. Vous faites bien de déposer à mes pieds le masque grotesque de l'hypocrisie ; j'aime à voir tout découvert un personnage tel que vous. Par ma foi, je suis ravi de vous avoir contraint à déclarer en toute humilité, que vous n'êtes qu'un fourbe. Et c'est moi, qui remporte cette étonnante victoire sur le vice, si adroit à se déguiser! Venez, messieurs les sages, accourez graves philosophes, venez, que je vous interroge : à quoi vous sert votre vertu? Elle vous rend tous les jours dupes des apparences. Vive l'œil pénétrant d'un libertin! il démêle tout de suite les passions humaines, cachées sous le voile respectable dont elles s'enveloppent : une prude n'est pour lui qu'une femme galante, et il voit dans les agnès des sottes qui brûlent de s'instruire, ou

des petites personnes rusées, qui feignent d'ignorer ce qu'elles ont appris en secret. Je n'avais pas besoin de l'aventure du parc pour vous connaître à fond, mon pauvre abbé ; je vous avais apprécié depuis long-tems, et je riais autant de vos grimaces, que de la bonne-foi des gens simples. Vous êtes un charmant pédagogue ; et si vous inspirez vos principes à vos élèves, vous n'en faites sûrement pas des saints. Je ne puis m'empêcher de vous blâmer d'avoir pris un état qui demande des mœurs très-rigides ; car enfin, il ne s'agit point de corrompre la jeunesse, peu faite pour s'élever au-dessus des préjugés, et qui n'a besoin que des secours de l'âge pour aimer les plaisirs. Puisque vous avez sagement senti qu'il est commode d'être un tartuffe, il me semble que vous pourriez choisir un rôle plus avantageux que celui d'instituteur, pour déployer

ployer le manège et la profonde politique du personnage que vous voulez représenter..... Mais continuez cependant de remplir votre destinée; vous m'êtes trop utile dans le rôle que vous jouez, pour que je vous presse sérieusement d'en changer: ne quittez jamais, sur-tout, un masque qui vous sied si bien.

Votre air d'assurance ne m'en impose point; je vois combien vous redoutez mon indiscrétion. Soyez tranquille, je vous jure que je saurai me taire, quoique vos plaisanteries soient très-capables de me faire rompre le silence: vous êtes à ma merci; c'en est assez pour piquer ma générosité.

Oui, monsieur, vous devinez juste; la jeune et piquante Rosalie m'inspire des desirs illicites; c'est un trésor que je veux avoir en ma possession. Vous lorgnez aussi ce friand morceau; mais laissez-moi d'abord m'en emparer, et

je verrai par la suite à vous en céder une part. Oh çà, il faut de l'adresse pour réussir. Comme vous êtes un fin renard, qui savez l'art de croquer les poulettes, dirigez-moi par vos conseils. Il est important d'éloigner Rosalie de de l'œil vigilant et sévère de madame Dégligni ; les leçons et l'exemple de sa protectrice la rendraient trop rétive à la voix du plaisir. Quel moyen dois-je mettre en usage? L'innocente créature ne consentira jamais à me suivre. Ah! si elle habitait quelque tems à Paris!..... Je n'imagine rien de mieux que de l'enlever : c'est un excellent moyen, aussi utile dans le monde, qu'à nos faiseurs de romans. Il ne s'agit plus que de choisir le jour, l'heure et le lieu. C'est à vous à me diriger dans mon entreprise, et j'attens vos judicieux avis.

Le petit Dégligni pourrait fort bien, à notre insu, courtiser l'objet de nos

desirs. S'il allait s'introduire dans la place avant que nous en ayons même fait les approches, le trait serait mortifiant. Je vous prie d'y veiller comme une sentinelle alerte et intéressée. Il est vrai que, pour éventer sourdement ses mines, je lui écrivis, il y a bien une quinzaine de jours, de me faire son confident, s'il devenait amoureux de la belle Rosalie.

Je suis avec affection.

DANGLEMONT.

De Paris, le 2 juillet 1795.

LETTRE XIV.

Rosalie Terval, à M.me Dégligni.

MADAME,

VOUS m'avez permis d'avoir l'honneur de vous écrire. Cette nouvelle preuve de vos bontés met le comble

à tout ce que vous avez daigné faire pour moi. Je me serais empressée à profiter d'une permission qui m'est si agréable; mais j'ai craint de vous détourner un seul instant des soins qu'exige la maladie d'une amie respectable. Je n'ai plus cette appréhension, actuellement que je sais, par le rapport de Picard, qui vient d'arriver, qu'elle se porte beaucoup mieux; et je prends la plume pour vous dire, madame, combien il nous tarde à tous de vous revoir au château. Oh! si vous saviez comme nous sommes tristes depuis que vous n'êtes plus ici! Chacun se demande des nouvelles de sa bonne maîtresse; et nous ne manquons pas à la prière du soir, que nous faisons toujours en commun comme si vous étiez présente, de conjurer le ciel qu'il lui plaise de vous ramener bientôt. Plus de danse le dimanche après dîner; on va se promener dans l'ave-

nue qui mène sur la route de Paris, et l'on se dit : c'est par ici qu'elle reviendra; oh! quand verrons-nous ce jour heureux? Pour moi, j'ose vous assurer, madame, que je ne suis pas la dernière à former des vœux pour votre retour. Eh! qui plus que moi a ressenti les effets de votre humanité, et vous doit plus de reconnaissance? Il faudrait que je fusse bien ingrate, si j'oubliais jamais vos bontés à mon égard. Elles seront toujours gravées dans mon cœur, ainsi que vos leçons de sagesse; et pour me rendre digne de ma protectrice, je pratiquerai sans cesse mes devoirs de religion, et les exemples de vertu qu'elle m'a mis sous les yeux. En vain on chercherait à m'en détourner; en vain, par les offres les plus séduisantes, on oserait essayer..... Mais, si je fais le bien, je dois le taire et nullement m'en prévaloir. Je mettrai tous mes soins à vous

imiter, madame; quand vous secourez l'infortune, elle seule apprend vos bienfaits, et souvent vous lui cachez la main généreuse qui essuie ses larmes.

Je suis avec un profond respect et une éternelle reconnaissance,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissante servante.

ROSALIE TERVAL.

D'Égligni, le 3 juillet 1795.

LETTRE XV.

Le Précepteur, à M. Danglemont.

VOUS me raillez, monsieur, d'une manière un peu vive. Vous avez raison: je suis à votre merci; et la générosité dont vous vous piquez, ne brille sans doute que dans vos actions, et jamais dans vos discours. C'est une

singularité dans votre caractère, qui vous rend bien différent du commun des hommes. Il me semble que si vous vous proposiez d'agir noblement avec moi, vous devriez commencer par me traiter avec quelques égards : le procédé serait bien plus beau. Eh! quoi, monsieur, vous qui vivez dans le monde, et dans la meilleure compagnie encore, ne savez-vous pas que la fausseté, qu'on appelle *politesse*, *égard*, *attention*, prescrit à chacun des membres de la société d'être fourbe et dissimulé? Pour moi, qui ai long-tems habité dans la capitale, où j'ai eu des élèves qui appartenaient aux meilleures familles, je suis imbu de ces sages maximes; et je vous prouverai, peut-être un jour, que j'excelle à les mettre en pratique.

La plupart de vos plaisanteries et de vos sarcasmes tombent d'ailleurs à faux, en ce que vous les appuyez sur

mon humeur libertine, qui, selon vous, me rend indigne d'être l'instituteur de la jeunesse. Mais ne vous êtes-vous pas trouvé quelquefois dans un moment de raison? N'avez-vous pas senti qu'il est un tems pour tout? On consacre une partie du jour à des occupations sérieuses, et l'autre aux douceurs de la volupté. Tel magistrat galant remplit fidèlement ses augustes fonctions, et ce n'est qu'après s'en être acquitté, qu'il vole aux pieds d'une jolie femme. Le héros qui paraît s'endormir dans le sein des amours, n'en est pas moins attentif à la voix de la gloire; on le voit s'arracher des bras d'une maîtresse, et courir le premier au champ de l'honneur. Voilà mes exemples et mes modèles. Quand j'instruis mon élève, je ne suis qu'un rigide instituteur; l'heure de la leçon est-elle passée, suis-je auprès d'une femme sensible à mon hommage, mon

front se déride, je redeviens un aimable partisan d'Épicure.

Vous auriez encore dû, monsieur, faire attention que je ne suis pas tout-à-fait un indigne tartuffe. L'habit que j'ai porté ne me donnait point de caractère décidé; je ne m'en étais revêtu que parce que l'usage autorise à le prendre, sans exiger la pratique d'aucune vertu, et parce qu'il désigne seulement un être bisarre, flottant entre la vie mondaine et l'état le plus respectable.

Si cette longue apologie de ma personne vous paraissait ridicule, songez que ce sont vos injustes sarcasmes qui me l'ont arrachée. Je me défends sans humeur, sans colère, et moins pour me justifier, que pour vous rendre une autrefois plus modéré dans vos plaisanteries. La preuve qu'elles ne m'ont point affecté, c'est que je veux bien continuer d'être votre confident et

votre conseiller, et faire cause commune avec vous, puisqu'enfin nous poursuivons le même objet.

Vous formez des desseins qui renverseraient toutes mes espérances. O ciel! monsieur, un enlèvement! Eh! vous feriez de Rosalie une héroïne de vertu, ainsi que de roman. Se croyant persécutée à cause de sa rare sagesse, elle s'affermirait encore davantage dans ses principes de morale, dans ses préjugés: le fanatisme s'en mêlerait; et, au-lieu de faire de cette jolie personne une beauté douce et complaisante, zélée à contribuer aux plaisirs de la société, vous la métamorphoseriez en une vestale enthousiaste et cruelle. Laissez donc là vos projets d'enlèvement; ils ne peuvent figurer, tout au plus, que dans des histoires romanesques. Ce n'est point la violence et la précipitation qui désarment une beauté trop fière; il faut s'insinuer avec dou-

ceur dans son esprit, et employer tous les moyens de lui plaire, soit en la flattant, soit en se montrant extrêmement passionné; enfin, on doit recourir à tous les lieux communs de la galanterie. C'est par cette voie riante et semée de fleurs, qu'on attendrit par degrés le cœur de la plus rebelle. Il est encore un autre moyen de parvenir au comble de nos vœux: c'est de prendre patience et de laisser agir le tems. Je crois vous avoir dit, dans ma dernière lettre, que, lorsqu'on a la fatalité d'être amoureux, ou de vouloir tout obtenir, c'est la même chose, d'un jeune objet qui n'a point éprouvé la force des passions, on est exposé à trouver une résistance opiniâtre, si l'on n'a la constance d'attendre que ces passions se soient développées en lui. Oui, le printems de l'âge humanisera la farouche Rosalie, en faisant bouillonner son sang; c'est alors que nous verrons disparaître et ses préjugés et son bégueulisme.

Tel est mon avis ; ce sera aussi le vôtre, si vous avez autant étudié la nature que les usages du monde.

Vous n'avez point à redouter la rivalité de mon élève; il n'a fait aucune attention aux charmes de la villageoise. A dix-sept ans il ignore ce pouvoir impérieux que les femmes exercent sur nos cœurs, pour nous consoler des peines de la vie. Une telle ignorance dans ce jeune homme, n'est-elle pas une preuve de mon extrême attention à diriger mes élèves? Il est vrai que le fripon ne m'a point montré la lettre que vous lui avez écrite ; mais c'est par excès de retenue et de timidité.

Un rival qui serait peut-être plus dangereux, est M. Dupuisdor, ce riche financier; mais, depuis quelque tems, il ne vient plus au château, et je ne sais pourquoi. Quand il y viendrait avec tout son or, et gros comme lui de diamans, soyez bien sûr qu'il serait

dédaigné

dédaigné par l'insensible Rosalie : quelques mots échappés à Javotte Levasseur, m'ont même fait entrevoir que cette fille inconcevable a rejeté avec mépris certaines offres de sa part, et lui a prouvé qu'un financier peut trouver des cruelles. Allez, dormez tranquille ; la place que nous assiégeons n'est pas prête de sitôt à capituler.

GIRAUDIN.

D'Égligni, le 4 juillet 1795.

LETTRE XVI.

Javotte Levasseur, à madame Dégligni.

MADAME,

CELLE-CI est pour avoir l'honneur de vous dire que tout le monde se porte bien au château, excepté le cœur

de M. le précepteur, qui paraît très-malade.

Vous ne m'entendez peut-être pas; je vais m'expliquer mieux. Si j'ose vous l'avouer, madame, je soupçonne que M. le précepteur est amoureux de M.lle Rosalie. Depuis que M. Dupuis-dor m'a trompée avec toutes ses belles politesses, je suis devenue plus défiante que de coutume; je crois, dieu me pardonne, que je douterais actuellement de la sagesse de mon père, si le pauvre cher homme vivait encore. Je regarde, j'examine, j'épie tout le monde; je suspecte tout ce qui s'approche de cette belle enfant, que vous aimez tant, que vous m'avez tant recommandée, et que je chéris comme si elle était ma fille. Mes observations, qui seraient peut-être un mal sans ce qui s'est passé, m'ont fait découvrir que M. le précepteur regarde souvent Rosalie à la dérobée, qu'il fait même

quelquefois de gros soupirs, en roulant les yeux ni plus ni moins qu'un chat, et qu'il a pour elle tout plein d'égards et d'attentions. Hier encore il se leva de table pour lui donner à boire; et aujourd'hui, cette après-dîné, à la promenade, il a manqué se casser le cou, afin de lui cueillir une poire qu'elle desirait avoir. Vous savez, ma bonne maîtresse, que le démon est bien malin; peut-être se sert-il de la beauté de mademoiselle Rosalie, pour perdre un homme aussi pieux que M. notre précepteur.

Avant de vous dire toutes ces choses, je me suis bien assurée de la vérité. Mon dieu, que je serais fâchée de mentir! Non, je ne parlerais pas contre ma conscience, quand on m'offrirait un trésor. Et depuis vingt ans que j'ai le bonheur d'être à votre service, j'ai eu le tems d'apprendre que vous haissez, avec raison, les faux

rapports, et que vous ne voulez pas même qu'on publie le mal dont on est sûr. Mais j'ai cru devoir vous informer de ceci, afin de vous prouver de plus en plus mon zèle, et afin que votre prudence ordinaire avise au remède qu'elle croira convenable d'apporter.

Javotte LEVASSEUR.

D'Égligni, le 4 juillet 1795.

LETTRE XVII.

M. Danglemont, au Précepteur.

OUI, vous avez beau dire, mon pauvre abbé déprêtrisé, ma dernière lettre vous a donné de l'humeur. J'en suis fâché; je n'ai voulu que vous prouver ma pénétration; mais voilà ce que c'est d'avoir trop d'amour-propre! Vous m'en punissez, en me trai-

tant comme un enfant qui a besoin de recevoir des leçons; je crois même que vous me moralisez. Je vous pardonne vos sermons et vos préceptes, parce que je les ai trouvés très-raisonnables. J'approuve sur-tout votre galante méthode pour attendrir insensiblement une belle. Comment, mon cher! vous parlez comme le plus habile docteur de Cithère. Je veux quelque jour fonder, en votre faveur, une chaire *en amour*; le professeur expliquera l'art des attaques, des défenses et des capitulations. Que vous diriez de belles choses sur des matières aussi intéressantes, et dont il est encore plus nécessaire d'être instruit que des batailles d'Alexandre ou de César! En attendant cet utile établissement, continuez de nous faire part en secret de vos agréables et savantes observations; soyez le galant précepteur d'un petit nombre d'amis choisis.

Vous me verrez, toujours docile, comme actuellement, mettre à profit vos judicieux conseils... Mais que dis-je! il ne m'est guère possible de les suivre. Cent lieues au moins me séparent de la cruelle Rosalie; dans un tel éloignement, quels tendres égards, quelles complaisances adroites puis-je avoir pour elle? Lui enverrai-je des présens; lui écrirai-je des lettres passionnées et respectueuses? Ce serait vouloir effaroucher sa vertu, et m'exposer à passer pour un suborneur, tout en m'efforçant à jouer le rôle d'un véritable amant. J'enrage! il faut que je prenne patience jusqu'à ce que ma mère soit rétablie; alors j'irai faire usage de vos préceptes, soupirer comme défunt Céladon, de pitoyable mémoire, me contenter d'un regard, oser à peine baiser le bout d'un doigt. Ce manége ridicule, et pourtant nécessaire, va m'emporter un tems consi-

dérable, huit jours, un mois..... que sais-je!..... Eh! pourquoi aussi vais-je m'aviser de former des desirs pour une petite personne remplie de préjugés, tandis que tant de femmes jolies et complaisantes, ne demandent pas mieux?.... C'est pour me punir de mon penchant à l'amour. Maudit soit le goût des plaisirs! à force de vouloir le satisfaire, on rencontre quelquefois dans son chemin une Lucrèce, une vestale; et quelle est alors la honte et la rage de mon libertin éconduit!

Il faut donc que je me condamne à me morfondre aux pieds de l'insensible objet de mes desirs?..... Eh! que serait-ce si j'allais en devenir amoureux?..... Ah! chassons cette horrible idée.

Quoique je me résigne à me métamorphoser en amant transi, je ne puis voler tout de suite exécuter mon projet; une fatalité inconcevable me

poursuit; ma mère tombe malade, et je suis cloué à Paris..... Moi, temporiser avec une constance inouie; moi, dont le sang s'allume et le cœur bat avec violence, quand je vois une femme que j'espère posséder!..... Mais je suis contraint de prendre patience, il le faut, tout l'exige; un seul moment de précipitation recule à l'infini mon bonheur, le renverse peut-être pour jamais. Ah! si quelques jours d'attente me causent des peines si cruelles, que serait-ce donc si je devais voir écouler des années entières!..... Amour, donne-moi la patience dont j'ai besoin, ou fais circuler dans mon sang toutes les glaces du nord!

DANGLEMONT.

De Paris, le 6 juillet 1795.

LETTRE XVIII.

Le même, à M. Dégligni.

Ne croyez pas le dire par modestie, mon ami, vous êtes encore un enfant, vous tenez à des préjugés qui en sont la preuve, et dont vous rirez le premier avant qu'il soit peu. Il est cependant honteux à votre âge de ne point s'élever au-dessus de l'enfance. Que vous chérissiez madame votre mère, à la bonne heure, j'y consens; mais que vous vouliez toujours dépendre d'elle, c'est d'un ridicule qui ne ressemble à rien. Vos idées sont encore très-gothiques, ou plutôt très-justes, au sujet de l'amour. Il me paraît que vous ignorez absolument les douceurs de cette délicieuse passion. Soyez bien sûr qu'elle ne saurait être comparée

à tout ce qu'on éprouve de plus agréable ; elle l'emporte un million de fois sur le plaisir d'aimer ses parens ; les charmes de l'amitié s'évanouissent auprès d'elle..... Mais il est impossible de décrire cette véritable volupté de l'âme ; il faut la ressentir, pour s'en former une idée. Je ne puis concevoir que vous ne la connaissiez point encore ; vous jouissez de la vie sans apprécier le prix de l'existence ; vos sens sont plongés dans un sommeil léthargique. Ah ! quand ils vont sortir de cet engourdissement si triste, quelles charmantes sensations vous allez goûter ! Heureux l'objet dont les regards porteront le trouble et l'ivresse dans votre cœur ! Vous devrez, peut-être, à la belle Rosalie le comble de la félicité... ..... Mais, quelle que soit l'aimable personne qui retirera vos sens de leur profond sommeil, hâtez-vous de me l'écrire, afin que je vous en félicite,

et que je vous guide, par mes conseils, dans la carrière du plaisir.

DANGLEMONT.

Paris, le 8 juillet 1795.

LETTRE XIX.

Javotte Levasseur, à madame Dégligni.

AH! ma bonne maîtresse, je ne m'étais malheureusement pas trompée, dans mes soupçons au sujet de M. le précepteur. Plût au ciel que j'eusse, à son égard, commis le péché de former des jugemens téméraires sur mon prochain! Ma faute ne serait pas du moins aussi grande que la sienne. Voyez, madame, s'il peut être excusable, après ce qui vient de se passer ici, et dont je vais avoir l'honneur de vous rendre compte. M.lle Rosalie

s'étant sentie ce matin un peu incommodée, a desiré de rester dans sa chambre. Je m'occupais dans la mienne, qui est, comme vous savez, à côté de celle qu'elle habite, dans le même corridor; je préparais le linge de la maison, lorsque, inquiette de la santé de notre belle enfant, il m'a semblé entendre beaucoup de bruit chez elle; je suis vite accourue, et en entrant avec précipitation, j'ai vu notre ci-devant abbé à ses genoux, si hors de lui, qu'il ne m'avait point entendue arriver : la chère fille était rouge comme du feu, et tâchait de retirer un côté de sa robe, qu'il tenait fortement. Il s'est levé au cri que j'ai fait en l'appercevant, et s'est en allé, en me disant qu'il jouait avec M.lle Rosalie. L'aimable personne, par bonté d'âme, n'a point voulu le démentir; mais elle était vivement émue, et paraissait en colère, si toutefois son cœur bon et aimant peut se courroucer

courroucer contre quelqu'un. Elle est venue dîner dans la salle, quoique ne se portant pas trop bien ; tout le monde a gardé le silence, excepté M. votre fils, qui est toujours de la meilleure humeur du monde, et qui était encore plus gai que de coutume ; pour M. l'abbé, il avait l'air rêveur et embarrassé, quoiqu'il s'efforçât de se mettre à son aise. Permettez-moi de vous le dire, ma bonne maîtresse, je suis certaine qu'il n'est qu'un hypocrite. Et de tous les vices, j'ai ouï dire à monsieur notre curé, que celui-là était le pire.

Je suis, etc.

Javotte LEVASSEUR.

D'Égligni, le 10 juillet 1795.

LETTRE XX.

Rosalie Terval, à M.me Dégligni.

MADAME,

JE vous supplie de mettre le comble à vos bontés pour moi, en me permettant de me retirer dans un couvent, c'est-à-dire, dans une de ces maisons inconnues, qui subsistent encore malgré la suppression des cloîtres. On m'a dit que l'innocence et la vertu étaient exposées dans le monde aux plus grands dangers : elles seules composent tout mon bien; et quand je posséderais des richesses immenses, je préférerais toujours la sagesse à leur éclat passager. Daignez donc, madame, m'ouvrir un asile assuré, où je puisse la conserver toute ma vie, sans craindre les piéges qu'on lui tendrait

peut-être, et sans que j'aie lieu de redouter d'être séduite par les illusions du monde. Dans la paisible retraite que je me choisirai, je ne cesserai d'invoquer l'être suprême pour le bonheur de ma protectrice. Mon dessein est de me consacrer pour jamais au service de la religion. Les talens que vous m'avez fait acquérir, me tiendront lieu de la dot qu'on paie en prenant le voile. Je sais la musique et le dessin; je me rendrai utile aux religieuses, mes sœurs et mes compagnes, en montrant ces deux arts à leurs pensionnaires. Si j'avais besoin d'une petite somme pour faciliter mon admission, j'ose esperer, madame, que je la trouverais dans votre piété et dans cette humanité dont je vous ai vu donner tant de marques..... Mais, que dis-je! Ah! plutôt, ma respectable protectrice, détournez de moi vos bienfaits, dont je n'ai que trop joui depuis long-

tems; ne touchez plus en ma faveur à ces sommes que vous destinez aux pauvres; laissez-moi vivre dans un état conforme à ma naissance; je serai trop fortunée d'être la dernière des sœurs dans une maison religieuse.

ROSALIE TERVAL.

D'Égligni, le 11 juillet 1795.

LETTRE XXI.

M. Danglemont, au Précepteur.

QUOI! vous gardez le silence, vous ne m'écrivez pas lettre sur lettre, pour m'informer d'un pieux projet, aussi dévot qu'extravagant, qui, s'il avait son exécution, détruirait nos espérances, et nous laisserait avec la honte de n'avoir pas réussi. Est-ce que vous ignorez le dessein bisarre et fanatique de celle qui trouble notre repos? Eh

bien, je vais donc vous l'apprendre; et malgré l'humeur noire qui me domine dans ce moment-ci, je ne puis m'empêcher de convenir qu'il est fort plaisant que je vous mande de Paris, ce qui se passe dans le château où vous êtes..... Mais trêve de réflexions, je me hâte d'en venir au fait..... Le fait!..... Serait-il possible qu'il fût véritable?..... Apprenez que la cruelle Rosalie, enthousiasmée sans doute de sa vertu, et croyant le monde peu digne de la posséder, est résolue de se faire religieuse, parmi ces fol es qui existent encore en secret, et qui croyent gagner le ciel en désobéissant aux lois de leur patrie. C'est ce qu'elle écrit à sa bienfaitrice, en lui demandant son agrément; et cette dame vient d'en informer ma mère, qui en est enchantée. Selon toute apparence, la petite personne a quelques sujets de chagrin. Il faudrait, monsieur l'abbé, tâcher de lire dans

son cœur, et mériter sa confiance. C'est peut-être pour me fuir qu'elle veut se retirer dans un couvent; car elle se doute des sentimens qu'elle m'inspire; mes regards effrontés les lui ont assez appris..... Mais je jure que je l'empêcherai de réussir..... Quoi! cette charmante créature aurait attiré les regards de Danglemont, riche et ne refusant rien à ses passions, et elle pourrait se vanter de lui être échappée! Non, je la forcerai de m'aimer, ou de me traiter comme un amant chéri; et elle sera une des nouvelles victimes immolées à mes plaisirs. Malédiction sur moi, si je ne l'enchaîne bientôt à mon char, autant pour contempler à mon aise ses jeunes appas, que pour jouir malignement de mon triomphe et de sa confusion! Je veux que son beau projet de prendre le voile, serve même à mes desseins et à la chûte d'une sagesse passée de mode depuis

dix siècles..... Je roule dans ma tête une excellente idée; je la laisse mûrir jusqu'à ce que l'occasion se présente..... Je l'entrevois déjà cette heureuse circonstance..... Ma mère se porte mieux, elle est hors de danger, elle admire la vertu de Rosalie..... Cela suffit, je n'en dirai pas davantage. Encore une fois, mon cher albé, tâchez de gagner sa confiance, et songez que nos intérêts sont communs.

DANGLEMONT.

De Paris, le 12 juillet 1795.

LETTRE XXII.

Madame Dégligni, à sa Femme-de-charge.

Tout ce que vous me mandez, ma chère Javotte, sur le compte du précepteur, m'étonne et me pénètre de chagrin. Depuis neuf ans que M.me

Danglemont, mon amie intime, me le recommanda, et qu'il est chez moi, je l'ai toujours vu remplir exactement les devoirs que la religion et la probité nous imposent; il est vrai que son air sérieux et contrit me surprenait beaucoup dans un jeune homme, et que j'aurais mieux aimé qu'il eût été moins sévère dans ses mœurs. Enfin, j'étais parvenue à le croire favorisé d'une grâce particulière du ciel. Ce que vous m'apprenez me découvre mon erreur, ou m'annonce que cet homme, peut-être vertueux, a succombé sous les passions qui tyrannisent nos âmes. Cependant, bonne Javotte, gardez-vous de dire à personne ce que vous savez des faiblesses du précepteur: la charité ne veut pas que nous publions les fautes de notre prochain. J'ajouterai encore que la fragilité humaine rend, en quelque sorte, le précepteur excusable. Quel est l'homme qui peut

se flatter d'avoir un cœur pur? Vous voyez bien, Javotte, que je parle aussi des personnes de notre sexe, toujours exposées aux dangers de la séduction.... ..... Hélas! on perd souvent, dans un seul instant, le fruit de plusieurs années de sagesse. Loin de blâmer hautement et de mépriser les tristes victimes de la faiblesse humaine, on doit les plaindre, et tâcher, par une indulgence consolante, de les ramener à la vertu, dont ils se sont écartés.

D'ailleurs, le précepteur de mon fils lui consacre ses soins depuis neuf ans; il a fini d'instruire son élève: lorsqu'il est à la veille de recueillir le fruit de ses peines, le chasserai-je avec ignominie, et le priverai-je d'une récompense qui lui est due, parce qu'il a fait une faute d'un moment? Serait-il possible qu'il existât des gens capables de saisir une circonstance pareille pour ravir à un malheureux le produit

de son labeur!..... Ah! loin de moi une telle barbarie! Eh! que sais-je si ma sévérité déplacée ne réduirait pas au désespoir cet homme que je voudrais punir, et ne le rendrait pas toute sa vie vicieux et méchant, au-lieu de faible qu'il a été un instant.

La bonne Javotte est peut-être scandalisée d'avoir trouvé un abbé dont les mœurs cessent d'être irréprochables. Mais qu'elle fasse attention que le précepteur avait seulement pris l'extérieur d'un état respectable, et que son habit n'était en lui qu'une vaine parure. Si tant de gens en France ont semblé profaner cet habit, on ne pouvait s'en prendre qu'à nos usages, qui permettaient à toutes sortes de personnes de s'en revêtir. Tout est rentré dans l'ordre maintenant en France, depuis qu'il est généralement défendu de le porter. L'orgueil et l'hypocrisie qu'il inspirait, n'auront plus ce moyen de

séduction. Mais peut-être est-on allé trop loin : il ne fallait pas en dépouiller les dignes et respectables curés.

Ainsi, Javotte, c'est moins comme votre maîtresse, que comme quelqu'un qui croit vous avoir prouvé une vérité incontestable, que je vous dis : Plaignez l'abbé Giraudin de n'avoir pu résister à ses passions, et cachez soigneusement sa faiblesse. Je vais prendre secrettement des mesures pour surveiller sa conduite, jusqu'à l'époque prochaine où je dois le congédier.

M.me Danglemont se rétablit de jour en jour; je n'éprouve plus d'alarmes pour la santé de mon amie; et la tranquillité qui m'est rendue, me permet enfin de vous écrire. Je n'ai point d'inquiétude au sujet de mes affaires domestiques, sur lesquelles je ne puis avoir l'œil; je connais votre zèle et votre attachement; aussi vous ai-je confié le soin de conduire ma

maison pendant mon absence. Adieu, bonne et zélée Javotte.

FORLISE-DÉGLIGNI.

De Paris, ce 18 juillet 1795.

LETTRE XXIII.

La même, à Rosalie Terval.

EH! quoi, ma chère enfant, tu voudrais me quitter! Est-ce donc là le prix que tu réservais à mes soins? Qui peut t'inspirer une idée aussi cruelle, aussi déraisonnable? Cesserais-tu de m'aimer, ou bien craindrais-tu que mon amitié pour toi ne se refroidît quelque jour? Tu lirais bien mal dans mon cœur! Vas, ma Rosalie, vas, ma fille, jamais, jamais les sentimens que j'ai pour toi ne s'éteindront! tu seras toujours mon amie et mon enfant! Tu as peut-être du chagrin, et tu n'oses

me

me le découvrir. Sois moins injuste, dépose dans mon sein le sujet de ta douleur..... Dis-moi tout ce qui te fait de la peine Serais-tu capable de cacher quelque chose à celle qui t'a traitée en mère, plutôt qu'en bienfaitrice?.... Mais je le sais ce qui t'afflige, et je t'estime davantage de me l'avoir dissimulé : tu as craint de compromettre l'homme coupable que tu voulais fuir. Ce trait de prudence et de bonté, achève de me donner la plus grande idée de ton caractère. Oui, mon enfant, la femme qui se plaint le plus haut des attaques d'un suborneur, est moins sage que celle qui a la délicatesse de les taire, et qui prend en secret des mesures pour éloigner la séduction. Tu as bien raison d'être indignée contre celui qui parut douter de ta vertu, et qui te sacrifia la sienne. Mais il a pu revenir d'un moment d'erreur, ou la honte opérera en lui le même

effet que le repentir. Terrassé par l'empire que la sagesse a sur le vice, il rougira en levant les yeux jusqu'à toi; il ne pourra même soutenir tes regards. Les hommes sont forcés de rendre hommage à la pudeur, et sois certaine qu'il en est dans le monde qui savent la respecter.

Pourquoi donc irais-tu vivre loin de nous? Pourquoi formes-tu le dessein de t'ensevelir dans un cloître?..... Que dis-je dans un cloître! Ah! c'est un tombeau où tu desires de te plonger toute vivante..... O ma fille! frémis en connaissant l'horreur du précipice où tu courais (*a*). Tu prends un mouvement passager de dévotion pour une

---

(*a*) Ce qu'on va lire ne paraîtra point déplacé à ceux qui savent qu'il existe encore en France des établissemens secrets, où des hommes et des femmes se vouent à une clôture éternelle. *Note de l'Éditeur.*

piété solide et réfléchie ; et dans l'âge de l'illusion, croyant trouver pour toujours la paix et l'innocence, t'ignorant toi-même, tu te renfermes dans un asile impenétrable. Mais tes yeux se dessilent bientôt ; une triste lumière vient te frapper ; tes sens éprouvent un trouble involontaire ; tu soupires alors pour un monde que tu quittas trop légèrement, et que ton imagination enflammée te peint avec autant de charmes qu'elle en prêtait autrefois à ces saintes prisons, qui te semblaient consacrées à receler toutes les vertus. Mais, que tu les trouves enfin différentes de la pieuse idée qu'on s'en forme lorsqu'on ne les a point habitées ! Tes compagnes ne sont, pour la plupart, que des victimes gémissantes de la crédulité d'un âge tendre, ou de la tyrannie de leurs parens. Agitées, déchirées par les passions que la nature inspire à tous les êtres, d'autant plus

terribles qu'elles sont concentrées, elles languissent et se flétrissent comme les fleurs exposées à un soleil brûlant; la pâleur dont leur front est couvert, est moins due à leur abstinence, qu'à la mort cruelle et progressive qui les mine chaque jour. Tu frémis à ce spectacle affreux, qu'une fatale imprudence expose sans cesse à tes regards; les gémissemens de tes infortunées compagnes retentissent jusqu'au fond de ton cœur; et, tourmentée des mêmes passions, des mêmes regrets, tu cherches à briser tes chaînes. Mais il n'est plus tems; des grilles éternelles te séparent de la société; en vain tu implores l'humanité et les lois, elles sont sourdes à tes cris; et te regardant comme morte dès l'instant que tu prononças des vœux téméraires, elles t'ont abandonnée pour jamais; la seule consolation qui te reste, c'est de souffrir, c'est de gémir en silence, et d'aller tous les jours

arroser de tes larmes le cercueil où doit reposer ta cendre.

Après ce tableau frappant, et qui n'est que trop vrai, pourras-tu persister à vouloir prendre le voile? Non, ma chère fille, tu suivras les conseils d'une amie et d'une mère. Je te dirai bien plus : le sacrifice de ta liberté et de ton être a beaucoup moins de mérite aux yeux des hommes et de dieu, que la vie régulière que tu mènerais dans le monde; et c'est une vérité qui ne frappe guère dans l'accès passager d'un saint zèle. Écoute-moi, mon enfant: Résister à la tentation lorsqu'on est environné de pièges et d'occasions de succomber, n'est-ce pas remporter un triomphe plus beau que celui qu'on obtient sur soi-même dans les cloîtres, où il n'est aucun objet qui puisse émouvoir les sens, et procurer les moyens de pécher? D'ailleurs si tu te sens toujours disposée à aimer la sagesse, à

pratiquer les devoirs que la religion prescrit, pourquoi priver le monde d'un exemple qui peut l'édifier? Eh! que lui serviraient des vertus reléguées loin de lui? C'est pour contribuer au bonheur de la société, que sont nés tous les êtres; ceux qui la fuient, manquent au vœu de la nature, et sont ingrats envers la patrie. Ah! crois-moi, une mère de famille, épouse tendre, compagne fidelle, partageant les peines de son mari, le soulageant dans son travail, élevant ses enfans avec le plus grand soin, et bénissant le ciel du sort qu'elle éprouve, est bien plus utile à l'état, et donne un exemple bien plus édifiant que toutes ces vierges farouches et austères, qui se contentent de prier dieu, et de l'implorer pour un monde qu'elles ont abandonné.

Consulte-toi, mon enfant; et si, malgré tout ce que je viens de te dire, tu persistes dans ton premier dessein,

je ne m'y oppose plus ; ta vocation peut te conduire à un bonheur solide, si elle est l'ouvrage d'une piété véritable, et non d'une jeunesse inconsidérée. Compte toujours sur ma tendre amitié, quelque parti que tu prennes. Je te tiens lieu de mère, j'en remplirai tous les devoirs. Adieu, ma chère fille, je t'embrasse de tout mon cœur.

FORLISE-DÉGLIGNI.

De Paris, le 19 juillet 1795.

LETTRE XXIV.

Javotte Levasseur, à madame Dégligni.

MADAME,

MON dieu! mon dieu! le malheureux évènement que j'ai à vous mander!... Je suis encore toute épouvantée, toute tremblante.... Je ne sais comment

je ne suis pas morte. Sans doute que le zèle pour ma bonne maîtresse m'a soutenu..... Ah! madame, le feu..... mais on y a remédié promptement..... Il a pris à l'aîle gauche du château, précisément auprès de l'endroit où nous couchons tous; et l'on ignore par quel accident il a été mis. Je commençais à m'endormir, quand une forte odeur de brûlé, jointe à une épaisse fumée, m'a réveillée en sursaut; j'ai vîte sauté en bas de mon lit, je me suis habillée à la hâte, j'ai ouvert la porte de ma chambre, et j'ai vu de la flamme..... Oui, tout l'escalier était en feu. Mes cris se sont mêlés aussitôt à ceux de vos gens, qui étaient déjà sur pied; chacun s'est efforcé d'arrêter les progrès de l'incendie, et à la pointe du jour, tout était éteint, dont grâce soit rendue à dieu. Il n'y a d'endommagé que l'escalier dérobé et votre cabinet de toilette. J'aurais

voulu, madame, que vous eussiez été témoin de l'ardeur avec laquelle nous avons travaillé, après être remis de notre frayeur; M. le précepteur, M. votre fils, et Rosalie même apportaient de l'eau..... A propos de cette chère enfant, la fumée l'aurait peut-être étouffée, si M. Dégligni, au premier bruit qu'il a entendu, voyant que le feu était près de la chambre de M lle Rosalie, et qu'elle n'osait sortir, ne s'était élancé au milieu de la flamme, ne l'avait prise dans ses bras, et portée jusqu'en bas dans la salle. Depuis cette action, M. votre fils est devenu tout rêveur et mélancolique. Je ne puis concevoir le sujet de son chagrin. Au-lieu d'être triste, il devrait avoir beaucoup de satisfaction, puisqu'il a eu le bonheur de sauver d'un grand péril une personne qu'il regarde comme sa sœur, et que vous aimez comme votre fille. Mais il est peut-être encore frappé

de l'effroi que lui a causé l'incendie; il faut espérer qu'il reprendra bientôt sa gaîté naturelle.

Le bruit de l'accident qui vient de nous arriver, s'est répandu dès le matin dans tous les environs; les personnes de votre connaissance accourent s'informer des suites qu'il a eu; celles qui ne peuvent venir envoient quelqu'un de leur part: le château n'a pas désempli de toute la journée. M. Dupuisdor, qui est actuellement dans sa terre, n'a point été le dernier à témoigner son inquiétude; il s'est rendu lui-même ici. M.lle Rosalie ayant apperçu de loin son carrosse, a vîte été se cacher dans sa chambre; il m'a demandé de ses nouvelles avec un intérêt qui m'aurait touché, si je ne savais quelles sont ses vues.

Une visite qui nous a fait beaucoup de plaisir, est celle de la sœur de Rosalie, qui est promptement accou-

rue avec la bonne fermière, dont elle est si chérie. Ces deux aimables filles se sont embrassées en pleurant, tant elles étaient émues, et puis elles se sont mises à rire comme de petites folles. Agathe commence à grandir, et promet d'être fort jolie ; elle a surtout un air de candeur et d'innocence qui fait plaisir à voir. Elle a dîné au château avec sa mère, c'est-à-dire avec l'honnête paysanne qui s'est chargée du soin de l'élever, elles ne se sont en allées qu'un peu avant la nuit.

Soyez tranquille, ma bonne maîtresse, l'accident n'a presque point causé de dommages ; j'espère, s'il plaît à dieu, qu'à votre retour le mal sera réparé. Il n'y a que la tristesse de monsieur votre fils qui me fait de la peine, et à laquelle je ne comprends rien.

Javotte LEVASSEUR.

D'Égligni, le 20 juillet 1795, à onze heures du soir.

LETTRE XXV.

Le Précepteur, à M. Danglemont.

Vous avez sûrement appris, monsieur, la belle peur qu'ont eu les paisibles habitans du château d'Égligni; pour moi, je n'en ai point eu ma part. Aguerri contre tout ce qui peut arriver dans ce monde, j'ai crié le premier au feu, et je volais à la chambre de notre cruelle Rosalie, afin de la delivrer du danger..... Je me flattais que son trouble, son effroi..... le désordre qui régnait dans la maison..... les ombres de la nuit..... Je pourrais, me disais-je, l'emporter au fond du jardin..... Je formais, comme vous voyez, les plus agréables projets..... mais le diable les a détruits..... J'entends marcher derrière moi, je me retourne, et j'apperçois le jeune Dégligni, qui me dévance

dévance et se précipite chez Rosalie, qu'il emporte mourante et demi-nue. Représentez-vous ma rage d'avoir manqué la meilleure occasion..... Mais cette créature est protégée par quelque puissance céleste; je crains bien que nous ne puissions la soumettre : sa vertu est même à l'épreuve du feu.

Vous serez peut-être étonné, monsieur, et de mon courage et de la singularité de mes projets, dans une circonstance où la frayeur devait l'emporter sur mon amour; mais apprenez que rien au monde n'est capable de m'épouvanter, et que je suis digne d'exécuter les entreprises les plus hardies. J'ai été soldat pendant quelques années, s'il faut vous le dire. A vingt ans, après avoir fait ma philosophie, je m'enrôlai dans un régiment d'infanterie; mes camarades me montrèrent à tirer des armes; je profitai tellement

de leurs leçons, qu'au bout de six mois de salle, je tuai un de mes maîtres. J'aurais pu m'accoutumer à cette vie turbulente et meurtrière ; mais les espiégleries qu'il me fallait faire pour avoir de l'argent, déplurent à mes officiers, autant que mon humeur querelleuse. Ils s'avisèrent un jour, en me retirant du cachot, où je séjournais assez souvent, de me chasser du régiment pour une bagatelle, parce que j'avais trouvé à redire à des coups de canne que me prodiguait libéralement un sergent brutal. Je revins dans le giron de ma famille, qui me reçut comme l'enfant prodigue. J'affectai beaucoup de repentance ; et afin d'en donner des preuves, je me rendis aux instances de mon bon-homme de père ; je m'affublai de la soutanne et du petit-collet, accoûtrement bisarre et amphibie, que j'ai eu peu de peine à quitter à l'époque où la révolution l'a

exigé. Le cher auteur de mes jours se proposait de faire de moi un digne prêtre; j'en décidai autrement. Me sentant un singulier goût pour les plaisirs, dépité de n'attraper aucun bénéfice, je n'osai embrasser tout-à-fait l'état ecclésiastique, et me contentai d'en avoir l'apparence. Je vins à Paris pour y jouer le rôle de précepteur, et j'eus le bonheur d'y être chargé d'achever l'éducation de deux jeunes gens distingués, que je perfectionnai si bien, que la famille m'a fait douze cents livres de rente viagère. Dans ces circonstances, j'eus l'honneur d'être connu de madame votre mère, qui ne manqua pas d'être la dupe de mon air hypocrite, et me procura pour élève le très-jeune Dégligni, actuellement en état de se passer de mes soins. Ainsi, à quarante-deux ans, je me suis fait un sort honnête; je ne dois plus songer qu'à mener une vie délicieuse.

L'excellent métier que celui de précepteur, sur-tout quand on ne s'en acquitte point d'une manière vulgaire !.....

Ma foi, sans y penser, je vous ai conté l'histoire de ma vie ; je vous en fais mon compliment, car vous êtes le seul qui en sachiez les principales anecdotes. Vous voyez que je suis un brave, et que, dans l'occasion, je peux payer de ma personne. Vous ne doutez pas non-plus que je ne sois très-à même de rendre la belle Rosalie plus traitable, et pour mon profit et pour le vôtre. Le succès couronnera mes efforts, je le jure, car je n'épargnerai ni mes talens ni mon audace.

GIRAUDIN.

D'Égligni, le 21 juillet 1795.

LETTRE XXVI.

Javotte Levasseur, à madame Dégligni.

MADAME,

VOTRE chère fille vient de recevoir une lettre sans signature; et comme j'imagine que vous n'aurez pas de peine à reconnaître la personne qui peut l'avoir écrite, j'ai l'honneur de vous l'envoyer ci-incluse. Elle a été apportée par une espèce de paysan, qui, l'ayant remise à M.lle Rosalie, s'est retiré tout de suite. Nous pensâmes qu'elle était de sa sœur Agathe, et l'aimable fille l'ouvrit dans cette persuasion. Elle ne l'eut pas plutôt lue, qu'elle voulut la déchirer; je la lui ai prise des mains, en l'assurant que j'allais la brûler. J'espère, madame, que vous approuverez l'usage que j'en

fais en vous l'envoyant. Si je vous la fais tenir, c'est moins pour médire du prochain, que pour vous donner une nouvelle preuve de la sagesse de M.lle Rosalie.

Monsieur votre fils devient plus triste de jour en jour; je l'ai même surpris hier à pleurer. Je ne sais ce que signifie son chagrin; peut-être s'afflige-t-il d'être si long-tems séparé de sa bonne mère: en ce cas, cela montrerait son excellent naturel.

M. l'abbé ne s'est point encore apperçu d'aucun changement dans l'humeur de mon jeune maître; car il ne lui en dit rien, et nous en aurait du moins témoigné son inquiétude. Je trouve qu'il se comporte actuellement comme un honnête précepteur; il ne lève presque plus les yeux de dessus la terre. Est-ce qu'il serait changé? Dieu le veuille! *Javotte* LEVASSEUR.

D'Égligni, le 22 juillet 1795.

LETTRE XXVII.

Un anonyme, à Rosalie Terval.

MADEMOISELLE,

L'HOMME le plus tendre et le plus passionné, s'exprime souvent avec le moins de chaleur, lorsqu'il est auprès de l'objet de sa tendresse; il oublie même la moitié de ce qu'il se proposait de dire; son âme, trop vivement agitée par l'amour, ne peut que sentir quand il faut s'énoncer. Delà naissent le trouble et l'embarras de la plupart des véritables amans. Comme je vous aime avec toute la sincérité possible, il serait tout naturel que je fusse dans le cas de vous tenir des discours peu suivis, ou d'omettre les choses impor-

tantes dont je voudrais vous entretenir. D'ailleurs, quand je serais assez maître de moi-même pour vous bien peindre mes sentimens, vous êtes tant obsédée par la femme-de-charge, et vous voyez si obstinément tout le monde, qu'il serait très-difficile de trouver l'occasion de vous parler en particulier. Ces différentes raisons m'ont fait prendre le parti de vous écrire, mademoiselle, et de vous mander le sort dont je puis vous faire jouir, en partageant ma fortune avec vous. Ce sera rendre justice à mon amour, que de juger de sa sincérité par l'étendue et la solidité de mes offres. Si vous les acceptez, il suffira de venir dimanche à l'église de la paroisse, avec un ruban bleu à votre coiffure.

Voici maintenant, mademoiselle, quelles sont mes propositions. Je vous acheterai d'abord à Paris une de ces maisons vastes et commodes qu'on

appelle *hôtel*, et je vous assurerai dix mille livres de rente pour toute votre vie: les contrats vous seront fidèlement remis le premier jour de notre entrevue. Indépendamment de cela, je vous ferai présent de linges, robes, bijoux, diamans, pour la somme de vingt mille écus; et je paierai à mes frais, pendant tout le tems que nous serons ensemble, deux laquais, un cuisinier, une femme-de-chambre, qui paraîtront être à vos gagés, et dont vous serez en effet la maîtresse: je vous donnerai aussi un carrosse digne de l'aimable personne à laquelle il appartiendra.

La bonté de votre âme vous empêchera peut-être d'acquiescer à mes offres, parce que vous craindrez de me ruiner. Mais ne vous livrez point, mademoiselle, à de pareilles inquiétudes; dans mon état on recouvre facilement ce qu'on dépense pour ses

plaisirs : il suffit de faire une seule opération avantageuse.

S'il m'est facile de vous rassurer au sujet de mes richesses, j'avoue qu'il est moins aisé de détruire vos scrupules. Mais, mademoiselle, vous avez de l'esprit, et je vous supplie de le consulter. Vous êtes née sans fortune: pourquoi donc ne pas changer votre destinée, puisque vous trouvez l'occasion de vivre dans l'opulence, sans faire tort à personne? M.me Dégligni peut mourir avant de vous avoir assuré un sort. D'ailleurs, quelle différence de celui qu'elle vous destine à la brillante fortune qui vient vous chercher aujourd'hui! Quel est le mari auquel vous pouvez prétendre dans votre situation? Un simple artisan, ou bien un marchand d'une fortune médiocre; et l'ennui, l'humeur, les querelles régneraient bientôt dans votre triste ménage. Eh! ne vaut-il pas mieux

couler des jours heureux avec un homme extrêmement riche, qui nous regarde comme sa femme, qu'on s'accoutume à croire son époux, et avec qui on peut être d'autant plus fortunée, qu'on a la liberté de plaire à d'autres, et de le changer pour un amant plus aimable ou plus libéral? Ajoutez à toutes ces considérations, que votre sexe est né faible et fragile, et que c'est surtout dans la pauvreté qu'il est exposé à la plus vile séduction et aux suites cruelles qu'elle entraîne. Le parti que je vous propose, vous met à couvert contre toutes ces horreurs, dans lesquelles gémissent tant de jeunes personnes nées dans l'indigence; vous vous en garantissez même d'une manière honorable. Je dis *honorable*, parce que c'est sûrement le meilleur moyen que vous puissiez employer. Si vous êtes insensible à mes raisons et à mes offres, qu'arrivera-t-il, ma-

demoiselle? Vous jouirez, il est vrai, de l'estime passagère de quelques personnes remplies de préjugés; mais vous serez dédaignée du monde en général: car soyez bien certaine qu'on n'accueille, qu'on ne fête, qu'on n'aime que ceux qui sont très-riches; on ne s'informe point comment ils le sont devenus: il suffit qu'ils le soient; et quand on serait imbu qu'ils se sont enrichis d'une manière peu louable, on ne tarderait point à l'oublier. Une certaine illusion qui suit l'opulence, éblouit tous les yeux; elle a des courtisans et des approbateurs. Quels sont ceux de l'indigence? D'ailleurs, que sont les vains applaudissemens des stériles admirateurs de la vertu, en comparaison de tous les plaisirs qu'on goûte dans le sein d'une vie fortunée? Un des plus agréables pour la sensibilité de votre cœur, c'est de pouvoir répandre d'utiles bienfaits sur les malheureux; vous

secourerez

secourerez votre sœur, mademoiselle, vous la retirerez de la cabane où elle languit, et vous adoucirez la misère du reste de votre famille, qui arrose de sa sueur les champs qu'elle fertilise pour des maîtres ingrats.

Réfléchissez, mademoiselle, sur tout ce que je vous mande, et décidez si vous voulez rester pauvre, méprisée, et dans l'impuissance de faire le bien. Je ne doute pas que votre raison ne secoue le joug du préjugé, et que le signal dont je vous ai parlé plus haut, ne m'annonce dimanche une réponse favorable ; alors vous seriez sûre d'être heureuse toute votre vie, et je vous attendrais le lendemain lundi, à huit heures précises du matin, hors de la petite porte du parc, avec une chaise de poste. Ce serait ce jour-là que votre bonheur commencerait, ainsi que celui de l'amant le plus tendre, qui vous cache son nom, afin de ne se mon-

trer que lorsqu'il vous aura assuré un sort digne de vous et de ses sentimens. * * * *

Ce 20 juillet.

LETTRE XXVIII.

M. Danglemont, au Précepteur.

QUE signifie donc cet incendie, monsieur le précepteur; ce feu qui éclate au milieu de la nuit, et dont on ignore la cause?..... Vous comptiez profiter du désordre qu'il a nécessairement occasionné, et enlever notre infante du milieu des flammes. Ce projet était digne d'un fougueux amant et d'un héros intrépide; il devait toucher le cœur de la cruelle, et la disposer par la reconnaissance aux sentimens de l'amour. Mais votre élève est venu troubler des desseins si bien

conçus; plus alerte que vous, mon pauvre abbé, il s'est saisi de votre proie, et n'en a point fait sûrement un aussi bon usage. Il ne serait pas trop plaisant qu'il excitât les sentimens que vous vous proposiez de faire naître; car enfin, c'est lui qui a sauvé la belle du danger dont elle était menacée. Peut-être ai-je un pressentiment des dangers à venir; je me défie sur-tout de ce petit espiègle, dont un léger duvet ne couvre qu'à peine le menton; et les femmes aiment de préférence ces morceaux délicats : il est si flatteur de remporter une première victoire, et de faire naître les premières palpitations d'un cœur! Il semble que le triomphe soit plus doux, quoiqu'on devrait savoir qu'il est tout simple de plier à son gré une jeune tige. Quoi qu'il en soit, tout serait perdu si la belle Rosalie s'avisait de former un tendre engagement. Je suis sûr d'a-

doucir à la fin une farouche vestale ; mais une beauté langoureuse, qui soupire en secret pour quelqu'un, oh! par ma foi, c'est bien une autre affaire! Il résulte de mes justes craintes, que l'innocente brebis dont je voudrais m'emparer, pour vous la céder ensuite, est on ne peut pas plus mal sous votre garde, l'abbé, et sous celle de votre fripon d'élève. J'ai rêvé au moyen de la mettre en lieu de sûreté, et je crois voir approcher le moment où la chère petite va tomber en ma puissance. Mes projets sont moins compliqués que les vôtres ; je n'appelle point les élémens à mon secours ; je suis un enchanteur tout uni ; je borne mon art à profiter des effets de la nature et du concours des circonstances. Ma mère commence à se bien porter ; afin d'achever de se rétablir, elle doit aller passer quelque tems à la terre de M.me Dégligni, et j'aurai le suprême bonheur de l'y

accompagner. C'est dans ce voyage que je dissipe toutes les illusions dont vous charmez vos desirs, et que je triomphe même de la puissance de l'amour.

Je vous remercie de votre histoire *curieuse et véritable*; elle m'a fort amusé, et m'a prouvé que vous êtes non-seulement digne d'être mon confident, mais d'avoir encore la gloire d'être associé à mes plaisirs.

DANGLEMONT.

De Paris, le 24 juillet 1795.

LETTRE XXIX.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

O! mon cher monsieur! qu'est-ce donc que j'éprouve? Je ne suis plus tranquille, mon sang s'agite, j'ai de violentes palpitations de cœur; je tombe sans sujet dans des rêveries

profondes, ou bien je songe..... vous l'avouerai-je?..... à M.lle Rosalie. Son nom, le son de sa voix, sa démarche légère, un seul de ses regards, tout cela me cause un trouble inconcevable. Sans cesse agité, je ne puis me fixer dans aucun endroit, et je me déplais par-tout où je suis. Les livres, l'étude, les promenades, les amusemens, tout m'est insipide; je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je fuis; tantôt un feu brûlant me dévore, et tantôt une langueur secrette me consume. Quoique mon état soit douloureux, je serais au désespoir d'en être délivré; il me procure une sensation de plaisirs et de peines, que je préfère à celle qui ne serait qu'agréable: c'est avec une volupté singulière que je tire un soupir du plus profond de mon cœur.

Serait-ce là ce qu'on appelle de l'amour?..... Mon dieu, l'étrange situa-

tion!..... Mais on dit que c'est un sentiment si délicieux ; moi je le trouve mêlé de tant d'amertumes..... Il a souvent ses douceurs, il est vrai..... mais enfin, il a quelque chose de pénible..... Est-ce là le bonheur que j'allais goûter, m'assuriez-vous, quand mes sens sortiraient de leur sommeil léthargique? J'avoue que leur réveil donne une nouvelle activité à mon âme..... Ah! cette agitation est trop forte pour moi, je crains d'y succomber..... Ce qui m'étonne, j'y suis livré depuis la nuit où j'eus le bonheur d'arracher M.lle Rosalie du milieu des flammes. Hélas! j'étais si tranquille avant ce fatal instant... Je suis donc amoureux!.. Ce ne peut être de Rosalie, puisque, malgré le plaisir que j'ai à la voir, je crains de me trouver seul avec elle, et que lorsqu'elle s'approche de moi, il me prend tout-à-coup un serrement de cœur.... Je n'ose même ni la regarder,

ni lui parler, et je m'apperçois que je ne lui tiens que des discours sans suite.... Quelle est donc celle que j'aime? Je ne connais aucune femme qui puisse lui être comparée..... Ah! qu'elle était belle dans cette nuit d'effroi, dont le souvenir m'épouvante et me charme en même-tems. Ses cheveux en désordre tombaient négligemment sur son cou, et sur un sein plus blanc que la neige, auquel ils servaient alors de voile..... A peine habillée, je découvrais des charmes jusqu'à ce moment soustraits à tous les regards..... En la portant dans mes bras, je sentais la douce chaleur de son corps me pénétrer et se glisser dans mon âme..... Arrivé dans la salle, je la posai sur un fauteuil, et mes joues se trouvèrent contre les siennes..... Une de ses mules était tombée, je la ramassai, et cette aimable personne, saisie de frayeur, était à demi-évanouie, elle me laissa

chausser son joli petit pied, sans songer qu'elle avait la jambe nue..... Dieu! quel plaisir j'éprouvai à la presser, cette jambe charmante, quoique je fusse comme ébloui de la blancheur.... M. l'abbé et Javotte Levasseur entrèrent alors, et me tirèrent de mon ravissement..... Mais j'eus encore une autre félicité, quand la belle Rosalie, revenue à elle-même, fixa les yeux sur moi, et remercia son cher frère du service qu'il venait de lui rendre.

Quand je vous dis que, dans un seul instant de cette heureuse nuit, je fus en proie aux sensations les plus délicieuses, je m'exprime d'après le compte que je me rendis à moi-même de ce qui s'était passé; car, dans le moment, pour trop ressentir, je n'éprouvais que des plaisirs confus; tout ce dont je m'apperçus bien clairement, ce fut de la violente agitation de mon cœur. Lorsqu'il se fut un peu calmé,

je connus toute l'étendue du bonheur dont je venais de jouir; et peut-être que cet examen le rendit encore plus vif, et disposa mon âme à la tendresse, en me retraçant des images faites pour enflammer tous mes sens, autant que la réalité même.

Vous m'avez promis, monsieur, de conduire ma jeunesse. Je compte sur la sincérité de vos offres, et je vous conjure de me prodiguer les conseils dont j'ai besoin. Dites-moi si j'aime.... enseignez-moi quel est l'objet de mon amour..... Daignez m'indiquer les moyens de sortir du trouble où je suis..... ou plutôt apprenez-moi à ne m'en guérir jamais.

DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 25 juillet 1795.

LETTRE XXX.

M. Danglemont, au Précepteur.

Je l'avais bien prévu, votre élève est amoureux de Rosalie; sa passion se déclare en même-tems que ses sens se développent: jugez de tout ce que nous avons à craindre. Il ne faut pas souffrir que ce jeune novice nous enlève l'objet que nous convoitons. Ce serait une honte si deux maîtres passés en galanterie, laissaient prendre le pas sur eux à un petit écolier..... Rassurez-vous, mon cher abbé, nous n'éprouverons point ce cruel affront; et je veux même que l'amour de votre élève nous serve pour parvenir à nos fins. Secondez-moi seulement. Il faut que vous écriviez bien vîte à M.me Dégligni que vous vous êtes apperçu

de la tendre inclination de son fils pour sa belle protégée, et qu'en vertueux précepteur, vous prenez le parti de l'en informer, afin qu'elle use de sa prudence ordinaire pour éteindre de bonne heure une passion qui pourrait avoir des suites fâcheuses. Vous avez de l'esprit, vous arrangerez les choses avec adresse ; et cette lettre, vous représentant comme un personnage scrupuleux et austère, achevera de donner la plus haute idée de votre sagesse. Vous voyez que je vous rends un service signalé. Quelle joie pour un tartuffe de trouver une nouvelle occasion de jouer le rôle d'hypocrite! Laissez-moi faire le reste, et tout va réussir au gré de nos vœux. Mon projet est infaillible ; j'ai déjà commencé à mettre la main à son exécution..... Mais que de soins! que de patience!.... Pourrai-je me soumettre à des délais.... Tout mon sang bouillonne quand je veux

veux dire que j'en serai capable.

DANGLEMONT.

De Paris, le 27 juillet 1795.

LETTRE XXXI.

Le même, à M. Dégligni.

PARBLEU, mon cher, votre mal n'est pas bien difficile à deviner, et jamais médecin ne fut moins embarrassé pour répondre à une consultation. Vous êtes amoureux, et c'est de M.lle Rosalie. O la maladie redoutable! Que je vous plains sincèrement! Quand je vous ai prédit les sensations les plus agréables, à mesure que vos sens cesseraient d'être engourdis, j'étais loin de vouloir vous parler de ce feu terrible, allumé par l'amour, qui trouble notre raison et semble dévorer notre cœur: j'entendais vous décrire cette douce chaleur qui

circule dans les veines, produite par des desirs confus, et qu'entretient la volupté, ce soleil de nos âmes. Mais l'amour, il en est le tyran. Encore si vous soupiriez pour une beauté complaisante, qui eût prouvé sa sensibilité par de tendres faiblesses! je vous féliciterais de votre choix, et des plaisirs qui vous seraient réservés. Hélas! que je vois bien dans votre funeste passion, l'ouvrage d'une jeunesse inconsidérée! Vous ignorez l'horrible tourment d'aimer une femme qui a la sottise de vouloir être honnête. A peine vous sera-t-il permis de lui parler, de lui baiser respectueusement la main; vous serez l'humble esclave de tous les caprices de votre sage et froide amante, supposé qu'on ne vous arrache pas les yeux quand vous oserez parler de votre langoureux martyre. Apprêtez-vous à lui faire assidument votre cour, car si vous y manquiez un

jour seulement, tout serait perdu; il faudrait recommencer de nouveau, eussiez-vous soupiré pendant deux ans: ces beautés vertueuses, ou qui se piquent de le paraître, sont ordinairement fort exigeantes. Au bout de quelques années, quand les langueurs, l'abstinence, vous auront rendu aussi sec qu'une momie, on vous accordera peut-être par degrés une nourriture plus solide: ce n'est pas que ce dragon de vertu n'ait souvent desiré d'abréger votre noviciat; mais les femmes savent dissimuler leurs goûts et leurs penchans; et les préjugés de leur éducation les portent à croire qu'une bien longue résistance, en attestant leur sagesse, attache davantage un amant. Moi, je dis qu'elle fait tout le contraire; elle annonce le bégueulisme, la fourberie, et rend moins précieux le prix que l'on obtient après une attente pénible.

Ce que je puis vous conseiller de mieux, se réduit en deux mots : fuyez l'objet de votre folle passion, et faites-vous une maîtresse plus traitable. Lorsque vous serez à Paris, je me propose de vous présenter à des nymphes ravissantes, qui savent trop bien vivre pour tourmenter par leurs rigueurs un galant homme. En attendant ces jours heureux, honorez de votre choix quelque jolie paysanne; elle sera flattée de s'humaniser en faveur d'un riche propriétaire, sur-tout jeune et bien fait. DANGLEMONT.

De Paris, le 27 juillet 1795.

LETTRE XXXII.

Le Précepteur, à M.me Dégligni.

MADAME,

IL en coûte à mon cœur pour vous avertir que je ne suis point tout-à-fait content de la conduite de monsieur votre fils. Je crains d'alarmer la tendresse d'une mère qui veut, avec raison, que les mœurs de ses enfans soient aussi pures que son âme. Je sais, d'ailleurs, que vous n'approuvez nullement qu'on révèle les faiblesses du prochain. Mais je vous prie, madame, de considérer que vous m'avez chargé de l'éducation de votre fils, et que vous m'avez donné toute votre confiance. Je serais donc coupable si je vous dissimulais ce que je crois trouver en lui de répréhensible, sur-tout dans un

tems où il est encore possible de le corriger, tandis qu'il n'a pris que de légères impressions du vice. Ce n'est point à la malignité étrangère que je raconte indiscrettement quelques défauts de mon élève; je les découvre à une mère tendre et indulgente, afin qu'elle emploie la persuasion et son autorité, pour ramener un jeune homme qui s'écarterait peut-être de plus-en-plus du chemin de la vertu.

Puisque mon devoir me force à vous en instruire, je vous dirai, madame, que mon élève éprouve un violent amour pour M.lle Rosalie. Je m'en suis apperçu à la tristesse dans laquelle il est plongé quand il est seul avec moi, et à la joie qui brille tout-à-coup dans ses yeux lorsqu'il voit paraître cette aimable personne. Je n'ai pas eu plutôt fait cette triste découverte, qu'effrayé des progrès que pourrait faire une passion si vive dès sa naissance, et des dangers

auxquels serait exposée une jeune fille innocente et peut-être sensible, j'ai tâché de guérir mon élève d'un amour criminel, en lui remettant sous les yeux les considérations qu'il doit avoir pour une orpheline, regardée comme l'enfant de la maison, et dont tout l'engage à respecter la sagesse. Mais je suis pénétré d'être contraint de vous l'avouer, madame, j'ai fait en vain parler la voix de l'honneur et de la religion. Il m'a répondu qu'il était en âge de se conduire par lui-même, et que je devais me mêler de perfectionner son instruction, si j'avais encore quelque chose à lui montrer, sans m'ingérer de contrôler ses actions. Cette fermeté de sa part ne m'a rempli de douleur, que parce qu'elle semble annoncer un penchant plus difficile à détruire. C'est aux sages avis d'une mère à venir éclairer ce cœur qui me résiste pour la première

fois. Je vous conjure, madame, de vous joindre à moi pour lui inspirer des sentimens irréprochables. Quelle ne serait pas mon affliction, si après n'avoir rien négligé pour faire de mon élève un parfait honnête homme, je le voyais tomber dans les vices trop ordinaires aux gens du monde, et dont mes discours et mon exemple, j'ose le dire, auraient dû le préserver ! O sagesse! trésor des âmes pures, ta possession coûte des peines infinies, mais que tes récompenses sont douces! Les plaisirs passagers des cœurs corrompus approchent-ils de la satisfaction intérieure dont tu remplis l'homme de bien?

Je suis avec un profond respect, etc.

GIRAUDIN.

D'Égligni, le 29 juillet 1795.

LETTRE XXXIII.

Le même, à M. Danglemont.

Je viens d'exécuter ponctuellement ce que vous m'avez prescrit, monsieur. La lettre que j'adresse à M.me Dégligni, partira par le même courier que celle-ci. Non-seulement j'ai rempli fidèlement vos intentions à cet égard, parce qu'il m'a semblé qu'elles pourraient m'être utiles, mais j'ai cru encore qu'il était convenable de faire une petite semonce à mon élève. En conséquence, je me suis armé de toute la gravité d'un redoutable pédagogue; et, l'air refrogné, j'ai dit au jeune homme que je m'étais apperçu de son amour criminel, et qu'il fallait bien vîte étouffer cette honteuse passion, pour suivre la sagesse, sous peine de mon indignation. Mes remontrances

lui ont déplu ; il m'a répondu d'un ton ferme qu'il voulait être son maître et se conduire à sa fantaisie. Je vois bien que le tems où je le faisais trembler est déjà loin. Cependant, je me flatte de le mettre à la raison, en faisant parler l'autorité maternelle. Puisque vous croyez que son amour renverserait nos projets, il est juste que nous tâchions de l'éteindre, ou de lui susciter chaque jour de nouveaux obstacles.

Il faut avouer que je suis un confident bien docile : on peut me comparer à ceux des tragédies..... Mais le parallèle ne serait pas tout-à-fait juste, vu que je ne suis point inutile dans l'action, et que la pièce dans laquelle je joue un rôle est loin de ressembler à un drame sérieux, et qu'elle sera, du moins je l'espère, une véritable comédie. Comment trouvez-vous ma réflexion? elle est déplacée, j'en conviens, et je me hâte de reprendre le fil

de mon discours. Quelque penchant que vous me soupçonniez pour la dissimulation, je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai mes vues en suivant le conseil que vous me donnez; d'écrire à M.me Dégligni. D'abord je suis charmé que ce soit moi qui l'instruise le premier d'une passion qui ne manquera pas d'éclater, elle conclura de ma vigilance et de mes alarmes, que j'ai toujours l'œil sur mon élève, et que la rigidité de mes mœurs me pénètre d'une sainte horreur quand j'apperçois dans les autres la moindre imperfection. Cependant, quel que soit l'avantage qui puisse me revenir en fesant connaître l'amour de mon élève; je l'aurais caché avec le plus grand soin, si je n'avais été sûr qu'il est de nature à résister à tous les efforts qu'on fera pour l'éteindre. Cet amour peut m'être utile par la suite auprès de Rosalie. Il est juste que je me ménage

une ressource contre vos perfidies, monsieur; car je vous soupçonne de ne me faire agir que pour vos intérêts, et de prétendre me frustrer de la part qui m'est due. Mais je saurai mettre ordre à vos desseins d'iniquités, soyez-en bien certain.

Cela posé, j'ajouterai que dans ma lettre à M.me Dégligni, j'ai tâché de répondre à la haute opinion que vous avez de mon esprit et de mon hypocrisie. Je me suis exprimé de manière à persuader que je suis le plus honnête des précepteurs. J'ai fait l'éloge de la sagesse; et, ce qui vous surprendra davantage, je pense réellement tout ce que j'en ai dit: tant il est vrai que les libertins mêmes sentent intérieurement que la vertu doit avoir ses douceurs, aussi-bien que les plaisirs qu'ils recherchent sans cesse. Afin de se consoler des misères humaines, chacun se fait sa part des sensations délicieuses

que

que l'on éprouve quelquefois; les uns choisissent celles de la volupté, les autres préfèrent celles d'une conscience sans reproche. Ainsi chaque être a son lot du rapide bonheur de ce monde : nous avons sûrement pris le meilleur.

Comme nous pensons à-peu-près la même chose, que nous nous livrons aux mêmes passions, il est tout simple que la sympathie nous ait réunis, et qu'aucun de nous deux n'ait à craindre l'indiscrétion de son confident. Que gagnerait-il en révélant les secrets qu'il a découverts, ou qui lui ont été confiés? Il s'arracherait en même-tems le masque officieux dont il est redevable à une sage politique.

GIRAUDIN.

Le 29 juillet.

LETTRE XXXIV.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

COMME mon cœur est encore agité de la conversation que je viens d'avoir avec mademoiselle Rosalie! Ah! mon cher ami, je lui ai parlé, j'ai pressé une de ses mains dans les miennes, et j'ai eu le courage de lui dire combien je l'aime. Comprenez-vous toute ma félicité?..... Oui, vous aviez raison, je suis dans l'âge où mes sens doivent me faire éprouver des douceurs inexprimables. Quel trouble délicieux j'ai ressenti en balbutiant les expressions de mon amour! Quelle est ma joie d'avoir vaincu en partie ma timidité! Je n'ai pourtant pas même obtenu un regard favorable, ni un seul mot qui puisse me faire espérer de la trouver sensible; mais elle connaît actuelle-

ment les sentimens qu'elle m'inspire, et cela me suffit. D'ailleurs, cette main que j'ai serrée.... Eh! quel serait donc mon bonheur, si sa bouche m'annonçait le plus tendre retour!..... Je m'égare, et j'oublie que j'allais vous raconter une conversation dont le seul souvenir fait délicieusement palpiter mon cœur. Félicitez-moi de mon heureuse hardiesse; je m'en serais cru incapable il n'y a qu'un moment.

Plongé dans mes rêveries amoureuses, je me promenais ce matin de très-bonne heure dans le jardin, lorsqu'au détour d'une allée, j'ai rencontré l'objet de mes tendres méditations, c'est-à-dire la charmante Rosalie, et elle s'offrit dans un déshabillé qui la rendait encore plus intéressante. Je vous avoue que je l'aurais évitée, si j'avais pu m'enfuir sans être apperçu. Contraint de m'en approcher, je m'armai de courage; et, dans une agitation qui

ne saurait se décrire, j'abordai l'aimable personne, et lui demandai pourquoi elle s'était levée si matin. « Afin » de faire un bouquet pour mademoi» selle Javotte, dont c'est demain la » fête, me répondit-elle. Mais vous» même, mon frère, qu'est-ce qui » vous oblige à dévancer le soleil? » Je lui répliquai que je ne pouvais plus dormir depuis quelque tems, et que je venais rêver dans les endroits où je croyais être seul. Ce peu de mots m'avait coûté infiniment; aussi n'étant plus capable d'un nouvel effort, et Rosalie cessant de m'interroger, je gardai un profond silence, tout en marchant à ses côtés, et en cueillant avec elle des fleurs. Cependant j'avais le cœur oppressé, et il m'échappait quelques soupirs. « Vous avez donc » beaucoup de chagrin, me dit-elle » enfin? — Oui, ma sœur, j'en ai » beaucoup, et je n'ose les découvrir

» à personne. — Vous pourriez du » moins m'en faire part. — Je desire » aussi de vous les apprendre ; je » crains.....» (Ici un long silence.) » — Eh! que craignez-vous? (me demanda Rosalie , en me regardant avec inquiétude) « J'appréhende, re- » pris-je, que ma confidence ne vous » fasse de la peine, et qu'au-lieu de » me plaindre, vous ne soyiez même » très-en colère contre moi.— Ce sont » donc de terribles choses que vous » avez à me révéler? » Je tombai encore dans une rêverie profonde, quoique cette conversation m'eût ôté comme un poids énorme de dessus le cœur; vingt fois les mots, *je vous aime*, se présentaient sur mes lèvres, ouvertes pour les prononcer, et vingt fois ma maudite timidité venait glacer ma langue, et contraindre ma pensée. Dieu! que je souffrais!. Enfin, un innocent badinage, et un sourire en-

chanteur de ma belle maîtresse, qu'elle m'accorda sans dessein, me donnèrent une certaine hardiesse. Je ramenai brusquement la conversation au point intéressant où je l'avais laissée, et demandai tout-à-coup à ma chère Rosalie, si elle voulait absolument savoir la cause de la tristesse où je paraissais plongé depuis quelque tems. Elle rougit, et me répondit, en hésitant, qu'elle ne serait pas fâchée de l'apprendre. « Eh bien! ma petite sœur, (m'écriai-je, en prenant une de ses mains) « je » vais m'expliquer sans réserve..... je » vous aime.... oui, je vous aime pour » toute ma vie. » Comme j'achevais ces mots, nous nous trouvâmes au bout du parterre, près du château, et l'adorable fille, sans me témoigner ni colère ni mépris, retira sa main, et s'éloigna de moi avec tant de légéreté, que je l'eus perdu de vue avant d'avoir songé à la retenir.

Voilà, mon cher ami, le récit exact de la manière dont je m'y suis pris pour déclarer mon amour. Vous riez sûrement de mon embarras et de ma timidité ; mais enfin je les ai surmontés du mieux qu'il m'a été possible, et il me reste la satisfaction d'avoir fait un aveu qui doit toujours coûter aux véritables amans, et sur-tout à ceux qui soupirent pour la première fois. Elle n'ignore plus mes sentimens. Que je suis heureux! Lorsqu'elle me parlera, ce ne sera point pour m'entretenir de choses indifférentes ; et moi, quand je vais me trouver avec elle, je n'aurai plus qu'à continuer à lui peindre mon amour. Que la situation d'un amant qui s'est fait connaître, est différente de celle qu'il éprouve en gardant un pénible silence!

DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 26 juillet 1795.

LETTRE XXXV.

Javotte Levasseur, à madame Dégligni.

MADAME,

Nous allâmes dimanche dernier à la grand'messe de la paroisse, M. votre fils, M. le précepteur, M.lle Rosalie et moi, non à cause du rendez-vous qu'avait donné l'indigne suborneur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer la lettre, mais parce que notre devoir nous appelait à l'église, et que vous voulez, madame, qu'à votre exemple, on pratique tout ce que la religion prescrit. Vous ne vous contentez point de faire célébrer une messe basse dans la chapelle de votre maison, vous pensez que personne n'est exempt d'aller à sa paroisse, quelque éloignée qu'elle soit ; vous

vous y rendez autant pour servir à l'édification des autres, que pour vous édifier vous-même. Aussi dieu bénit ma bonne maîtresse, et lui prodigue dès ce monde une partie des félicités qu'il lui destine dans l'autre..... Mais vous n'aimez pas les louanges, quoiqu'elles soient des vérités; je me contente de vous bénir dans le fond de mon cœur. Nous allâmes donc dimanche à la paroisse; et vous pensez bien, madame, que Rosalie n'avait sur elle aucun ruban bleu. J'apperçus dans un banc qui est de l'autre côté du vôtre, M. Dupuisdor, moins occupé à prier dieu, qu'à parler fort haut à des messieurs assis auprès de lui, et qu'à regarder tous ceux qui entraient dans l'église. Me préserve le ciel de faire des jugemens téméraires! Mais enfin ce riche financier ne vient jamais à la messe de paroisse quand il est à la campagne; et puis j'ai remarqué qu'il a changé

de couleur, lorsqu'il a vu le ruban que portait M.lle Rosalie ; ensuite il est sorti avant le prône, et paraissait de fort mauvaise humeur. Il est donc probable qu'il est l'auteur de la lettre sans signature. Si je me trompe, tant mieux: car il est bien vilain de s'introduire dans des maisons respectables, pour chercher à suborner d'honnêtes filles.

Je crois que M. notre précepteur se rappelle cette vérité, et se repent de sa faute : il ne regarde plus M.lle Rosalie, ne lui tient que des discours indifférens, et nous édifie tous par sa sage conduite.

Pour M. votre fils, il continue d'être triste, rêveur, de soupirer, et de lever à la dérobée les yeux sur Rosalie. Je n'ose ajouter aucune réflexion à ces observations, malheureusement trop vraies. Tout ce que je puis me permettre de dire, c'est qu'il est à souhaiter que vous soyez bientôt ici, où

tout le monde fait des vœux pour votre prochain retour, sur-tout moi, ma bonne maîtresse, qui ai presque l'honneur de vous représenter, et qui, me trouvant, par votre confiance, chargée de veiller à tout ce qui se passe, comme vous-même, dans la maison.... j'ai failli dire le château, suis, en quelque sorte, responsable des évènemens.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

Javotte LEVASSEUR.

D'Égligni, le 24 juillet 1795.

LETTRE XXXVI.

M.me Dégligni, au Précepteur.

VOTRE lettre m'a fait le plus grand plaisir, monsieur; elle me prouverait votre sagesse, s'il m'en fallait encore des témoignages, après la manière

irréprochable dont vous avez vécu chez moi depuis neuf ans. L'homme honnête, attaché au monde, peut bien avoir quelques instans de faiblesse ; il est environné de trop d'objets séducteurs pour leur résister toujours ; cette victoire constante sur soi-même n'est réservée qu'au véritable sage : mais il revient de ses légères erreurs, et n'en suit qu'avec plus d'ardeur les devoirs imposés par la vertu. Mille exemples attestent cette vérité, et ce qui se passe dans ma maison depuis mon départ, sert encore à me la confirmer. Ainsi je ne m'alarme aucunement de l'amour que mon fils ressent pour ma chère Rosalie : c'est un feu passager de sa jeunesse, que la raison éteindra sans peine. La sagesse de Rosalie contribue aussi à me rassurer ; cette aimable personne respecte trop ses devoirs pour écouter les discours que des suborneurs oseraient lui tenir ; elle défendrait même son

cœur

cœur contre la persuasion qui semble couler des lèvres d'un sincère amant. Elle sait que l'innocence est le bien le plus précieux d'une fille honnête, et qu'elle doit la conserver dans toute sa pureté, si elle craint les remords, la honte, les troubles d'une vie scandaleuse, et si elle veut jouir de la plus douce satisfaction : celle d'être contente de soi-même.

Continuez cependant, monsieur, de veiller sur votre élève ; il est dans l'âge où l'on réprime difficilement les désordres des sens. Observez toutes ses actions, sans qu'il puisse se douter de cet examen ; laissez-lui croire qu'on s'en rapporte à sa prudence du soin de régler sa conduite : c'est souvent en blessant l'amour-propre de ceux qu'on cherche à préserver du vice, qu'on les y fait tomber plus vîte. Celui qui ne peut se dire : *On ne forme aucun soupçon sur ma vertu*, est bien près de n'en

plus avoir du tout. Le terrible frein pour une personne d'une conduite sans reproche, fière de jouir de toute sa réputation, que ces mots gravés dans le fond de son cœur: *Eh! que penserait-on de moi?*

Je compte retourner incessamment à Égligni, et vous délivrer du soin pénible de modérer la fougue d'un jeune homme qui commence à se livrer à ses passions. Mon amie achève de reprendre des forces. En attendant mon arrivée, songez, monsieur, qu'un sage instituteur dirige non-seulement son élève par d'excellens principes de morale, mais encore par les bons exemples qu'il lui donne.

FORLISE-DÉGLIGNI.

De Paris, le 2 août 1795.

LETTRE XXXVII.

Rosalie Terval, à M.me Dégligni.

MADAME,

C'EST avec bien du chagrin que j'ai l'honneur de vous écrire celle-ci..... Mon dieu! que je suis malheureuse! dois-je porter le trouble dans la maison de ma chère protectrice?..... Non, jamais je n'y consentirai..... oh! non, jamais. On dit que j'ai quelques agrémens..... Fatale beauté! tu ne sers qu'à tourmenter ceux qui te voient, et qu'à rendre infortunée la femme qui en est pourvue. La laideur, cet objet du mépris général, assure au moins une tranquillité constante, et défend l'innocence contre les attaques et les perfidies des hommes; on n'a point à se repentir de la sensibilité de son

cœur, qui n'est excitée alors que par la reconnaissance, ou par les douceurs de l'amitié..... Hélas! il est aussi malheureux pour mon sexe de naître sensible que jolie. Je ne puis me dissimuler que mon cœur a ce don funeste en partage. Les larmes que m'arrache un récit touchant, une lecture attendrissante, la vue d'un indigent, ne m'annoncent que trop ce triste présent de la nature..... Eh bien, madame, vous disiez qu'il était une preuve de la bonté de mon caractère: apprenez qu'il était plutôt un présage de mes infortunes, et..... l'avouerai-je? de toutes mes faiblesses..... O ma chère protectrice! ô ma mère, car vous me permettez de vous appeler de ce nom! souffrez que je cache dans votre sein et ma confusion et ma honte. Voyez les chagrins dont je remplirais votre famille, et voyez les suites de cette sensibilité que vous applaudissiez en moi!

M. votre fils m'aime, il vient de me le déclarer, et avec des ménagemens, une retenue timide qui me prouve la sincérité de ses sentimens. Je suis nécessaire à son bonheur; toute sa vie sera consacrée aux soins de me plaire..... Quelle félicité! M. Dégligni, cet aimable jeune homme, est mon amant..... Que viens-je d'écrire, malheureuse?..... l'aveu de ma faiblesse. Oui, madame, je réponds à son amour; depuis long-tems je me livre en secret au feu qui me consume..... ah! si j'osais le faire éclater!..... Mais suis-je donc si coupable? Élevée auprès de lui, nos humeurs ont sympathisé dès la plus tendre enfance; je lui ai vu sans cesse applaudir à vos bontés pour moi, et j'ai pris pour de l'estime et de la reconnaissance la passion criminelle qui s'est glissée dans mon cœur..... Je saurai m'en punir; et afin de commencer mon supplice, je vous conjure,

madame, de me retirer vos bienfaits ; chassez-moi de votre maison, replongez-moi dans la pauvreté, d'où je n'aurais jamais dû sortir. Craignez que M. votre fils ne vienne à découvrir combien il m'est cher. Je le fuis à la vérité ; mon dessein est de lui cacher toute ma vie des sentimens que je condamne ; mais si mon secret allait m'échapper, je manquerais à ma bienfaitrice, à la vertu, et je me couvrirais d'une honte éternelle..... Je me jette à vos pieds, madame, préservez ma jeunesse du comble de l'égarement, terminez les combats que je me livre, sauvez-moi du danger de succomber. Si votre pitié s'intéresse encore à mon sort, laissez-moi me sauver dans les bras de la religion. Les cloîtres, quoiqu'ils ne soient plus connus pour tels, sont comme un port assuré où l'on se réfugie après avoir éprouvé les tempêtes des passions, ou bien dans la crainte

de les ressentir quelque jour. A l'ombre des autels l'âme jouit d'un calme continuel; si elle est encore agitée par les sens, ce sont des mouvemens passagers, qu'arrêtent bientôt l'oubli des plaisirs du monde, et les pieux objets dont elle est environnée. Eh! quand sa faiblesse continuerait, elle la renferme en elle-même, elle en est la première et la seule victime, et ne scandalise personne en l'exposant en spectacle..... Qu'il me tarde d'être réunie à ces vierges du seigneur, rassemblées en secret dans quelque maison solitaire, qui répandent des larmes ou sur les vices du monde, ou sur les passions auxquelles elles sont en proie!..... Ma chère protectrice, je n'attends que vos derniers adieux et votre bénédiction, pour me retirer dans ces asiles que vous appelez des tombeaux... ... Quand ils en seraient en effet, il vaut mieux mourir saintement pour le ciel,

que de vivre criminelle pour la terre.

ROSALIE TERVAL.

D'Égligni, le 30 juillet 1795.

LETTRE XXXVIII.

M. Danglemont, au Précepteur.

NOTRE jeune homme s'enhardit; le voilà qui ose lever les yeux sur l'objet de son amour; le voilà qui a même le courage de lui faire respectueusement l'aveu de son douloureux martyre. Si nous n'y prenons garde, il va s'émanciper de plus-en-plus, et il ne nous restera que l'honneur de marcher sur ses traces. Je me défie, sur-tout, de ces amoureux transis, qui ont l'air tout constipés dans leurs tendres passions; les drôles se réveillent lorsqu'on y songe le moins, et profitent enfin de l'occasion qu'ils ont laissée vingt fois

s'échapper: c'est pour eux seuls qu'elle daigne se présenter à diverses reprises. Au-lieu que nous autres, polis dans le commerce des femmes d'un certain ton, nous effrayons les bégueules, par notre air éveillé et conquérant. Mon aspect aura sûrement épouvanté la timide Rosalie; je me suis vingt fois apperçu, en lui parlant, qu'elle n'était point à son aise avec moi, et qu'elle craignait mon audace. L'innocente brebis avait bien raison, et agissait prudemment de fuir le loup qui cherchait à s'en emparer. Pour vous, monsieur, votre air chatemite aurait pu l'induire en erreur; mais je soupçonne qu'elle a démêlé le malin renard sous la peau de mouton dont il s'est affublé. Ainsi, tout bien considéré, nous courons risque de réussir avec beaucoup plus de peines qu'un jeune novice, intéressant par sa timidité, et de perdre le friand morceau que nous convoi-

tons..... Eh! vîte, maudit pédagogue, mettez-vous aux aguets; ayez toujours les yeux ouverts sur notre trésor, n'en laissez point approcher sur-tout votre élève, qui voudrait le devenir aussi de Rosalie. Je ne sais à quoi vous vous occupez; on lorgne, on admire notre commune maîtresse, et vous n'en savez rien. Eh! morbleu, sortez de votre indolence; oubliez, pour quelque tems, la petite paysanne, digne héroïne des rendez-vous du parc; songez que nous soupirons pour une belle qui vaut mieux que toutes nos conquêtes passées..... Manquerai-je de la subjuguer par votre faute, et lorsque l'instant approche où je pourrai par moi-même travailler à mon bonheur!..... Non, je vais être dans peu de jours à Égligni, et j'arrêterai les progrès du petit écolier, s'il en est encore tems. J'ai presque envie de me faire précéder par une lettre anonyme, adressée

à l'innocente Rosalie, dans laquelle je tâcherai, à force de bonnes raisons, de dissiper ses préjugés, et de la disposer à l'amour en faveur d'un homme aimable, fait pour plaire et pour lui faire honneur dans le monde. Je verrai si je me sens en disposition, l'un de ces jours, de composer une lettre de cette conséquence: car je suis très-paresseux pour écrire. Vous devez croire que les charmes de l'orpheline me tiennent furieusement au cœur, puisque vous recevez si souvent de longues missives de votre affectionné serviteur

DANGLEMONT.

De Paris, le 31 juillet 1795.

LETTRE XXXIX.

Le même, à M. Dégligni.

EH bien! mon pauvre novice, comment vous trouvez-vous de votre amour

respectueux ? Languissez-vous constamment aux pieds de votre cruelle? Êtes-vous toujours étourdi des grands mots d'honneur, de sagesse, auxquels la plupart des femmes ne comprennent rien, et qu'elles prononcent comme autant de perroquets? Avez-vous obtenu la permission de baiser le bout du doigt? Devenez-vous bien maigre, bien étique? Si vous n'êtes pas encore aussi décharné que le fameux Dom Quichotte, chevalier de la triste figure, je vous avertis que vous jouirez bientôt de cet agrément-là. Mais ne vous en prenez qu'à vous-même, quand vous serez encore plus sec que la nymphe Écho, ou, si vous voulez, qu'une momie. Quelle manie pitoyable ! pour son coup d'essai, s'aviser d'être réellement amoureux d'une vestale! A la bonne heure, si vous étiez initié dans les mystères de la galanterie. De pareilles conquêtes, qui sont le *nec plus ultrà* des

bonnes

bonnes fortunes, ne sont réservées qu'à ces hommes charmans, délices de la société, et qu'on appelle improprement *libertins*, et encore plus mal-à-propos des *roués*; ils ont approfondi le cœur des femmes; une longue pratique leur en a découvert toutes les faiblesses: aussi ne sont-ils jamais les dupes du manège qu'emploie le petit nombre de nos vertueuses et tendres beautés. Je crois vous l'avoir déjà dit, vous allez, mon cher, vous consumer en vain pendant des années entières : vous êtes perdu, si votre friponne est réellement sage. Encore, si vous n'étiez amoureux qu'en apparence, suivant l'usage des jeunes gens, on pourrait vous donner d'utiles conseils. Retenez toujours bien ce que je vais vous dire. On ne doit point aimer réellement; il faut feindre, jouer le passionné : vous réussissez beaucoup mieux et beaucoup plus vîte. En voici la raison : êtes-vous épris

d'une véritable ardeur, vous mettez dans votre poursuite une réserve, une délicatesse qui vous arrête quand il est à propos d'avancer, et qui impatiente l'objet de vos soins, obligé de mettre en avant les mêmes langueurs, la même retenue : au-lieu qu'en vous livrant au seul desir de lui plaire, vous êtes gai, satisfait; nullement contraint dans vos manières, vous excitez la bonne humeur de la belle; et, tout en riant l'un et l'autre, vous parvenez à vous rendre mutuellement heureux. D'ailleurs, en singeant l'amant passionné, vous brisez facilement les liens de fleurs qui vous enchaînent, sans avoir la sottise d'attendre l'affront d'être renvoyé: ainsi vous narguez les coquettes, les inconstantes, les perfides; et, comme ces légers défauts se trouvent dans la plupart des femmes, pour la grande prospérité du plaisir des hommes, vous êtes préservé d'un désespoir qui se re-

nouvellerait tous les jours, et vous couvrirait de ridicules.

Voilà, mon ami, les meilleurs avis que je puisse vous donner dans la crise où vous êtes. Faites un généreux effort, rompez vos fers; que l'amour soit pour vous un amusement, non une passion terrible. Après avoir éteint vos feux, il serait peut-être dangereux d'éprouver le pouvoir de la feinte auprès de votre Rosalie; vous courriez risque d'être dupe de votre propre artifice, et de voir rallumer, avec plus de violence, l'incendie qui ne serait qu'étouffé. Non, quittez cette tigresse, jouez l'amour avec de jolies nymphes de la campagne, ou plutôt venez à Paris, ville où toutes les femmes sont aimables, sensibles, et nullement bégueules; elles embellissent leurs charmes naturels par le secours de la toilette; vous les verrez, semblables aux fleurs, dont elles ont l'éclat, répandre au loin

l'odeur la plus suave, et se pancher mollement sous la main qui s'empresse de les cueillir.

DANGLEMONT.

De Paris, le 31 juillet 1795.

LETTRE XL.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

JE réponds à votre lettre du 25 de ce mois (*a*). Vous m'apprenez que je suis amoureux ; et je vois que vous ressemblez à ces médecins qui ne devinent la maladie que lorsqu'elle est tout-à-fait déclarée. Oui, j'aime M.lle Rosalie ; je ne puis en douter, j'ai lu dans mon cœur, je lui ai découvert mes sentimens, ainsi que je vous l'ai

(*a*) C'est la XXXI Lettre.

marqué; et tout ce qui se passe en moi, me prouve que je l'adorerai toute ma vie. Vous me conseillez de la fuir, de m'attacher à une autre..... Moi, cesser de l'aimer! Il faudrait donc que je cessasse d'exister. Eh! à qui porterais-je mon hommage? Quelle femme serait digne de la remplacer? Les faveurs d'une autre me feraient éprouver moins de plaisirs que les rigueurs de Rosalie. C'est son âme que j'idolâtre, c'est le charme de son caractère, et non pas seulement sa personne, toute adorable qu'elle paraisse à tous les yeux. Vous me vantez la satisfaction qu'on goûte en soupirant à Paris pour les beautés complaisantes, et vous m'invitez à préférer une inclination passagère aux charmes d'un amour véritable. Je ne puis croire que vous parliez sérieusement: car enfin, quoique je n'aie aucune expérience, il me semble qu'un amour sincère, fondé sur l'estime et la

sympathie, doit procurer des plaisirs beaucoup plus parfaits, qu'une liaison momentanée, sans convenance et sans rapport entre les caractères. Il doit encore être bien différent d'aimer une jeune personne sage et bien élevée, ou de brûler pour une nymphe dévergondée, qui fait parade de son libertinage et du nombre des amans qu'elle a eus. Est-il possible d'attacher un prix aux faveurs qu'on en reçoit, et d'éprouver quelques sensations agréables? Au-lieu qu'un regard, un sourire d'une femme vertueuse et timide, une main qu'on vous abandonne, que vous couvrez de baisers, font nager votre âme dans des délices inexprimables. Que sera-ce donc quand, le front couvert du rouge de la pudeur, sa bouche s'ouvrira pour vous dire qu'elle vous aime?..... Ah! c'est alors que la félicité d'un amant est digne d'envie..... Est-ce à moi de célébrer son sort, moi qui

suis si loin d'en jouir?..... Mais j'adore un objet estimable; je puis être quelque jour aussi fortuné que lui.

En m'armant de courage pour déclarer mon amour à ma chère Rosalie, je croyais être plus heureux. Hélas! depuis cet instant, elle m'évite avec soin, elle paraît craindre de se trouver seule avec moi. Autrefois nous allions tous les deux nous promener dans le jardin, dans le parc, dans la campagne: actuellement elle ne sort qu'avec Javotte Levasseur, qui est devenue comme son ombre.

Nous avions des entretiens vifs et animés, nous jouyons à mille jeux charmans; un silence glacé succède à tout cela; quand elle m'apperçoit, elle rougit et baisse les yeux. Je me repentirais de lui avoir fait l'aveu de mes sentimens, si je n'avais la consolation de me dire qu'elle est du moins instruite combien je l'aime..... Mais,

quand verrai-je changer ma triste situation? Être auprès de celle qu'on adore, vivre avec elle, savoir qu'elle connaît notre amour, et n'oser lui parler, ni même la regarder : est-il de tourment plus cruel?

DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 30 juillet 1795.

LETTRE XLI.

Adélaïde Terval, à sa sœur Rosalie (1).

JE suis malade, comme tu sais, ma chère sœur; c'est ce qui m'empêche

(1) Afin de rendre lisibles les premières lettres d'Adélaïde Terval, élevée en simple paysanne, il a fallu faire quelques corrections dans le style, et ponctuer les phrases, qui

d'aller te voir. La bonne Javotte Levasseur vient de m'apprendre, en pleurant, une chose que tu m'as cachée, et qui me fait beaucoup de peine. Elle dit, comme ça, que tu veux te faire religieuse, et que tu n'attends pour ça que l'arrivée de l'excellente dame Dégligni. Mon dieu! serait-il possible qu'une pareille fantaisie te fût venue dans la tête? A quoi bon avoir envie de t'enfermer comme un oiseau qui s'est laissé prendre? N'appelle-t-on pas ça, je crois, quitter le monde? Pourquoi l'abandonnerais-tu? T'aurait-il fait du mal? Tu es si jeune que tu ne peux guère le connaître, ce me semble. Attends que tu sois plus raisonnable; et ta belle action, si c'en

---

n'avaient ni points ni virgules. Cependant, par les soins du curé de son village, elle avait reçu quelque éducation. *Note de l'Éditeur.*

est une, aura plus de mérite, vois-tu bien. Si mes agneaux s'éloignaient du pâturage, je les forcerais d'y retourner, parce que je me dirais qu'ils sont si petits, qu'ils ne savent ce qu'ils font ; mais, quand mes moutons reviennent au bord du pré, et qu'ils se couchent sur l'herbe, je les laisse faire, attendu qu'ils sont en âge de sentir s'ils ont assez mangé ou non. Tu comprends bien ce que je t'écris-là, ma sœur ? Tu as de l'esprit, on t'élève comme une dame : au-lieu que moi je ne suis destinée qu'à être une paysanne ; je ne sais lire et écrire qu'autant que j'en ai besoin, grâce aux bontés de M. notre bon curé. Toi, qui pourrais faire des prônes presque aussi-bien que ce digne homme, tu sentiras qu'en te retirant dans une de ces saintes maisons, qu'on appelle tout bas un couvent, ce serait manquer aux personnes de tes amies et de tes parentes qui vivent dans le

monde, puisque tu les planterais-là, tout comme si tu ne te souciais point d'elles. Ce serait donc seulement pour ta satisfaction que tu agirais. Mais c'est fort vilain de ne consulter que son goût, et d'agir seulement pour soi. Peut-être encore que nous t'avons affligée sans y penser, et que c'est pour ça que tu veux nous quitter tout de suite. Parle-moi franchement, ma sœur: est-ce que la bonne madame Dégligni t'a causé du chagrin? Est-ce que quelqu'un du château t'aurait dit ou fait des choses désagréables? Est-ce que moi-même t'aurais fait de la peine? Quand ça serait, quand nous te donnerions tous sujet de nous en vouloir, faut-il être rancuneuse? Mais tu te déplais peut-être là où tu es; et la dévotion t'a mis en tête de te faire religieuse. Eh bien, viens demeurer avec moi; la brave mère Michelin te recevra avec plaisir; tu travailleras du matin

au soir, tu fileras, tu iras aux champs, tu nous liras le soir tout haut dans le grand livre; et, si tu es pieuse, tu nous toucheras le cœur à toutes les deux: ça vaudra mieux que d'aller t'enfermer pour ne rien faire du tout, et pour édifier de saintes âmes, qui sont déjà toutes édifiées. Je n'en dirai pas davantage, ma sœur. J'ajouterai seulement que si tu t'opiniâtres dans ton dessein, j'en mourrai de chagrin avant qu'il soit peu de tems, parce que ça me prouvera que tu ne m'aimes point, puisque tu me quittes comme les autres, pour vivre toujours dans ces retraites, qui sont fermées comme des prisons. On dit qu'elles sont défendues aujourd'hui, et cependant il en existe secrettement un grand nombre. Est-ce qu'il est des personnes qui croyent faire leur salut, en pratiquant ce qui est défendu?..... Adieu..... je pleure tant en t'écrivant ces lignes, que je

puis

puis à peine te dire que je t'embrasse de tout mon cœur, et suis bien sincèrement

Ta sœur ADÉLAIDE.

Du village de Sénévolle, ce 23 juillet 1795.

LETTRE XLII.

Le Précepteur, à M. Danglemont.

VOUS aviez raison, monsieur, vous me fournissiez un excellent moyen de faire briller ma prétendue vertu. Je reçois à l'instant la réponse de M.me Dégligni à la lettre que vous m'avez conseillé de lui écrire, et je vous assure que la bonne dame est aussi dupe de mes expressions que de mon extérieur. Il y a bien quelques phrases qui semblent indiquer une admiration moins vive de ma conduite; ce sont de légers nuages élevés par les rapports de cette

surveillante Javotte, qui, parce qu'elle n'a que deux yeux pour tout observer, s'imagine qu'il se passe bien des choses qu'elle ne voit pas. Mais la missive dont vous m'avez fourni l'idée, m'a rendu plus blanc que neige, et détruit à jamais toutes les vérités qu'on pourrait dire sur mon compte. Je rirais avec vous de la crédulité de la dame, s'il n'y avait tant de bonnes âmes qui lui ressemblent, et qui, se laissant tromper par des mots et par des mines, s'extasient devant de certains personnages qu'elles devraient mépriser. Ma foi, si nous autres tartuffes nous prenions la peine de rire de tous ceux que nous dupons, il faudrait du matin au soir nous fatiguer les muscles des joues, et nous avons bien vraiment une autre grimace à faire. Que les singeries auxquelles nous nous assujétissons nous procurent une heureuse destinée! Nous jouissons de toutes les prérogatives que

donne la vertu, sans avoir le désagrément de la pratiquer. L'homme pieux et fanatique macère sa chair, jeûne, fait abstinence: mais que lui revient-il de toutes ses austérités? Une réputation sans reproche, l'estime générale: eh bien, sans nous astreindre à tout ce régime pénible, sans nous priver des plaisirs, nous avons la gloire de jouir des mêmes avantages, et d'attraper souvent des places qu'on croit n'accorder qu'au mérite et qu'à la sagesse. J'en conclus que de tous les métiers, celui d'hypocrite est le meilleur.

Vous suivez une autre route, monsieur, et vous avez raison; car il est bien commode de ne se gêner en aucune manière, et d'aller tout uniment à son but, au gré de son penchant et des lois de la nature. Mais il est des gens que les circonstances forcent à se plier à mille contraintes: j'ai le malheur d'être de ce nombre, et je m'en

dédommage quand j'en trouve l'occasion.

M'échapperait-elle celle que je crois saisir? La fière Rosalie tromperait-elle mon attente? Non, j'emploierai toutes mes ruses, toutes les finesses d'un tartuffe intelligent; ce qui n'est pas peu dire. De votre côté, déployez l'adresse qu'un homme riche et astucieux met en jeu pour satisfaire son ambition, et je vous réponds que la chère petite est à nous. J'épierais bien les démarches de mon élève, mais ce serait peine perdue: l'insensible beauté l'évite avec le plus grand soin. Peut-être fuit-elle le danger que courrait sa vertu..... Eh! que nous importe le motif de sa résistance? Il nous suffit de savoir que l'Argus Javotte Levasseur, la sévère maman, et la sagesse même, veillent tous ensemble pour nous la conserver. GIRAUDIN.

D'Égligni, le 6 août 1795.

LETTRE XLIII.

Lettre anonyme, envoyée par M. Danglemont à Rosalie Terval.

VOUS avez, sans le savoir, mademoiselle, fait la conquête d'un homme qui jouit de la plus vaste opulence. Cet homme est dans l'âge brillant de la jeunesse, et tient à des parens qui occupaient autrefois des places distinguées à la cour, et qui s'honorent maintenant de l'estime de leurs concitoyens. Il ne tâchera point de vous disposer en sa faveur par une peinture exagérée de ses tendres sentimens, ni par l'offre d'une immense fortune. Non, mademoiselle, pour toucher votre cœur, il faut employer des moyens encore plus efficaces, et c'est sur-tout à votre esprit qu'on doit parler. Tan-

dis que les femmes vulgaires se laissent séduire par les fadeurs qu'on leur débite, ou par les soupirs monnayés d'un amant à coffre-fort, vous vous montrez supérieure à tous ces grands ressorts de la galanterie, et c'est au seul sentiment intime qu'il appartient de vous persuader. Cependant, j'ose le dire, vous êtes imbue de certains préjugés communs aux jeunes personnes qui se piquent de sagesse. La connaissance que j'ai de votre heureux caractère et des lumières que vous avez puisées dans une excellente éducation, me fait espérer qu'il ne sera pas difficile de les détruire en vous ces préjugés, qui terniraient vos bonnes qualités, et vous feraient mener une vie triste et insipide. Permettez que j'aie la gloire de vous assurer un avenir charmant, et d'éclairer votre raison.

Je commencerai d'abord par vous dire que les mots *sagesse*, *vertu*,

n'ont qu'une signification vague, confuse, et n'expriment même absolument rien : ce sont des mots vides de sens. En effet, qu'entend-on par *sagesse?* Chacun attache à ce mot l'idée qui est favorable à son opinion, et qui a le plus d'analogie avec l'état qu'il remplit dans la société. La fille qui veut être honnête, croit qu'il prescrit de se conserver pure pour l'homme qui doit l'épouser; la religieuse, au contraire, l'explique en fuyant toute l'espèce masculine; le cénobite, d'un autre côté, prétend qu'il défend d'habiter avec les humains, et de satisfaire aucune de ses passions; l'homme du monde y voit le précepte de vivre avec ses semblables, et de goûter modérément de tous les plaisirs. Le mot *vertu* présente un sens plus étendu; il s'applique également aux qualités de l'âme et aux actions de chaque être dans la société; mais sa signification est aussi peu pré-

cise et aussi peu juste que celle de l'autre, avec lequel il se confond souvent: la vertu d'un citoyen est de vivre en paix dans les villes, et d'avoir une horreur extrême pour le sang humain; la vertu d'un soldat est de ne respirer que le carnage, de tuer, de massacrer de sang-froid ceux auxquels son pays déclare la guerre, et qui ne lui ont fait aucun mal.

Vous voyez donc, mademoiselle, qu'il n'y a dans le monde ni vertu, ni sagesse, et que ce sont seulement deux mots vides de sens, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, consacrés à présenter à l'esprit différentes idées, et à nous exprimer les choses les plus disparates. D'ailleurs, la perfection qu'ils désignent est chimérique, et contraire aux lois de la société et de la nature. Le monde serait-il aussi peuplé, si les maximes des rigoristes étaient exactement suivies ? A quoi servent les

ns dont tous les êtres sont doués, si
n'est pour desirer et pour éprouver
plaisir, cette délicieuse sensation,
laquelle tout invite et que tout fait naî-
e, soit la douce chaleur du printems,
oit le développement et le jeu de nos
rganes?

Ouvrez les yeux, mademoiselle, et
econnaissez qu'on vous donne de sim-
les préjugés pour d'excellens princi-
es de morale. Voilà comment on élève
otre sexe; on lui inspire des idées
ausses et ridicules, qui lui servent de
ègles pour former sa conduite. Vous
aurez vous distinguer de la foule, et
secouer le joug qui accable votre raison:
faites-vous une façon de penser digne
des attraits dont vous êtes pourvue, et
de l'esprit que l'on admire en vous.
Osez croire que les plaisirs de l'amour
ne sont point un crime, puisqu'ils sont
l'ouvrage de la nature. Eh! sans eux,
que serait la vie? Nous végéterions

dans le sein d'un éternel ennui; tout nous deviendrait insipide; les villes, la campagne, cesseraient bientôt de nous plaire; plus d'émulation, plus de ces nobles efforts qui portent vers la gloire, ou qui conduisent à servir la patrie: c'est à l'activité des passions qu'on est redevable de tout ce qui se fait de grand et de sublime dans le monde. Je dois encore ajouter que les charmes de la volupté consolent des chagrins et des peines qu'éprouvent le riche comme le pauvre. Ah! qu'il serait souvent cruel d'être condamné à vivre, si l'on ne semait sa carrière des fleurs que fait éclore le plaisir!

Voilà, mademoiselle, ce que mes sentimens pour vous m'ont dicté; j'ai desiré de dissiper votre erreur, et je serai trop heureux d'avoir réussi, ne dussé-je obtenir d'autre récompense que celle d'assurer votre félicité. Afin de vous prouver que mes conseils ne

sont point intéressés, et que je ne cherche qu'à vous dessiller le yeux, je prends le parti de ne point signer ma lettre, que je vous invite à méditer avec tout l'intérêt qu'elle mérite.

De Paris, le 2 août 1795.

LETTRE XLIV.

Rosalie Terval, à sa sœur.

Je t'envoie, ma chère sœur, une lettre que je viens de recevoir par la poste, et dont je ne connais ni le caractère ni l'auteur; la personne de qui elle est ayant, sans doute, déguisé son écriture, et n'ayant osé mettre son nom. Tu verras combien une honnête fille court de dangers dans le monde, puisqu'elle est exposée à entendre tout ce que la perversité peut dire pour insinuer le vice. Ce n'est pas qu'il ne

soit facile de démêler l'imposture, malgré l'art qui règne dans ses discours. Mais il faut être toujours en garde contre ses attaques; pour peu qu'on soit susceptible de négligence ou de vanité, la séduction s'empare insensiblement de notre cœur. Tu n'auras pas de peine à sentir tout le faux et l'absurdité des raisonnemens contenus dans la lettre ci-incluse. Quoi! la vertu n'est qu'une chimère, et la sagesse un préjugé! Eh! pourquoi la conscience, qu'on pourrait appeler la voix de la nature, nous reproche-t-elle de manquer à nos devoirs? D'où vient cette satisfaction intérieure que procure une bonne conduite? L'âme qui se réjouit d'une bonne action, se rapproche de son origine céleste, et s'énorgueillit de la perfection dont elle est émanée. Cependant les méchans voudraient persuader que la vertu est un mot vide de sens. Il n'y aurait donc ni

bien

bien ni mal? Les partisans de cet odieux système ne peuvent sûrement s'empêcher d'en sentir eux-mêmes les funestes conséquences, et de le voir s'écrouler chaque jour; non-seulement ils doivent s'appercevoir de l'estime générale dont jouissent certaines personnes, et du mépris et de l'infamie dont on couvre les autres; mais qu'objecteront-ils au contentement ou à la haîne qu'on éprouve de soi-même, selon qu'on a des mœurs pures ou relachées? Leurs propres paroles les condamnent encore: car, si les plaisirs d'une vie sensuelle ont tant de charmes, il y a donc bien du mérite de s'en priver. Ainsi cet effort suprême, qu'on appelle sagesse, loin d'être blâmé par les libertins, doit être au moins l'objet de l'admiration de tous ceux qui n'en sont point capables.

Voilà, ma chère sœur, ce que j'aurais répondu à l'auteur de cette indigne

lettre, si la honte de me l'avoir écrite ne l'avait engagé à me cacher son nom. Il triomphe peut-être, et se flatte de m'avoir persuadée. Mais, si j'étais aussi faible qu'il se l'est sans doute imaginé, quelle gloire aurait-il d'avoir séduit une jeune personne simple et crédule? Je ne suis point la dupe de ses louanges ; il me les donne afin de me disposer à goûter ses prétendues raisons.. ..... Mais quel peut être ce nouveau suborneur? Il m'a vue, il paraît me connaître, sa lettre vient de Paris..... Je ne cherche point à le découvrir : non, que je l'ignore toujours. Je voudrais seulement qu'il apprît combien je le plains d'être imbu de tant de maximes fausses et pernicieuses..... Mon entrée dans une de ces maisons de piété qui existent encore, qu'il apprendra sûrement, me tiendra lieu de réponse à son égard, et lui prouvera le peu d'effet de ses vains raisonne-

mens : puisse-t-elle l'en dégoûter à jamais, et préparer son cœur à recevoir les impressions de la vérité!

Oui, ma chère sœur, je persiste dans mon dessein ; mes vœux les plus ardens sont de me faire religieuse, ou du moins de me renfermer dans une sainte retraite. Ce n'est pas que je ne sois touchée de ta douleur ; mais je pense que ton amitié pour moi l'adoucira bientôt, quand tu me sauras vraiment heureuse, et à l'abri de la séduction. Tu peux juger, par la lettre que je t'envoie, des discours que tiennent les libertins aux jeunes filles qu'ils desirent d'entraîner dans le désordre... Mais des motifs plus pressans m'engagent encore à me retirer du monde ; je dois te les révéler, ma sœur, afin que tu cesses de m'accuser d'insensibilité à ton égard..... L'idée seule de cet aveu couvre mon front de rougeur..... Tu me crois digne de ton

estime, et je suis coupable d'une passion criminelle..... J'aime..... Oui, je soupire en secret pour M. Dégligni.... pour le fils de ma bienfaitrice. Je m'efforce en vain de surmonter mon penchant; je crains de ne pouvoir le cacher toujours à cet aimable jeune homme..... Il ne me reste plus qu'à me jeter dans le sein de dieu.

ROSALIE TERVAL.

D'Égligni, le 5 août 1795.

LETTRE XLV.

M. Danglemont, à M. Dégligni.

JE suis désespéré de mon étourderie. Quelques momens après avoir reçu votre dernière épître (*a*), j'entrai dans

(*a*) Voyez lettre XL.

l'appartement de ma mère, qui était pour lors avec madame Dégligni ; je n'y restai qu'une minute ; et en sortant, comme je tirai précipitamment mon mouchoir, je laissai sans doute tomber votre lettre presque aux pieds des deux dames. Je ne mets pourtant aucuns papiers dans les poches de mon habit ; mais voilà ce que c'est d'être étourdi! Je m'apperçus tout de suite de la perte que j'avais faite ; je revins promptement sur mes pas ; mais l'écrit fatal avait été ramassé ; je le connus à l'air mystérieux avec lequel les deux dames s'entretenaient en me regardant. Je ne leur ai rien dit du sujet qui me ramenait auprès d'elles, ni de mes soupçons ; et pestant tout bas contre mon imprudence involontaire, je suis remonté chez moi pour vous faire part de cette mauvaise nouvelle. Je mérite tous vos reproches ; je les supporterai sans murmurer, pourvu que vous n'accusiez

point mon amitié de négligence : elle ne participe en rien à la légéreté de ma tête. Au reste, qu'en va-t-il arriver ? L'amour que vous inspire M.lle Rosalie sera connu de madame votre mère, qui, à son retour, vous fera d'ennuieux sermons. Eh bien, vous voilà prévenu, songez d'avance à votre réponse. Dites, par exemple, que vous êtes revenu d'un goût passager ; que vous serez désormais docile à la voix de la raison, etc. etc. Cette lettre échappée de mes mains, est peut-être un bonheur pour vous, attendu que vous pourrez détruire tout d'un coup les justes soupçons qu'on pourrait former par la suite. Il faudra dissimuler vos sentimens, et feindre beaucoup d'indifférence. Parbleu ! si nous avions la bonhommie d'avouer à nos parens toutes nos fredaines, ce serait à ne jamais finir. On a bien plutôt fait de se tirer d'affaire par un mensonge adroit. Adieu, con-

tinuez à ne point avoir de secret pour votre ami, et croyez qu'une autrefois il saura mieux les garder.

DANGLEMONT.

De Paris, le 4 août 1795.

LETTRE XLVI.

Le même, au Précepteur.

APPLAUDISSEZ-MOI, couronnez mon front de lauriers ou plutôt de myrtes; j'ai su frapper un coup décisif, et qui lève tous les obstacles que j'avais prévus dans l'exécution de mon projet. Voici quelle est la petite ruse de guerre dont je viens de faire usage. Dégligni m'a écrit le 30 du mois passé, et proteste de plus belle qu'il aimera toujours sa dulcinée. Moi, que ce tendre attachement remplit d'inquiétudes, et qui cherche tous les moyens de par-

venir à mon but, j'ai tourné à mon avantage cette épître passionnée, et l'ai fait tomber adroitement dans la chambre de ma mère, où j'étais bien sûr qu'elle serait promptement ramassée. La chose n'a pas manqué d'arriver comme je l'avais prévue; j'ai observé de l'antichambre, que ma chère maman, en grande conversation avec la dame Dégligni, s'est interrompue tout-à-coup en fixant mon papier, dont elle s'est bien vîte saisie, et qu'elle a lu à haute et intelligible voix. Je n'avais que faire d'en remarquer davantage; content du succès de mon stratagême, j'ai remonté chez moi, et me suis jeté à mon bureau, pour écrire une jérémiade à votre élève, sur le prétendu malheur qui venait de m'arriver, et pour avertir mon confident que l'intrigue de la pièce se noue de plus-en-plus, et que nous approchons du dénouement. . . . . .

. . . . . .

Ma mère me fait appeler. Que diable a-t-elle à me dire? Voyons ce que c'est; je vous rendrai compte, si la chose en vaut la peine. Aurait-elle découvert quelques-unes de mes nouvelles aventures amoureuses?..... Elle va m'excéder encore de sa morale : heureusement que j'y suis accoutumé..... Elle renvoie me presser de descendre..... Il me paraît qu'il lui tarde de débiter son sermon. . . . . .

. . . . . .

Qui s'y serait attendu!..... Ma foi, je vous le donne en cent à deviner..... Oh! je suis dans un étonnement..... J'ai réussi, et c'est par une voie différente de celle que j'avais préparée..... Attention, je commence le merveilleux récit. J'arrive, je me présente effrontément, un peu enhardi par la vue de la missive de Dégligni, ouverte sur une table. « Vous êtes donc le confident » du fils de mon amie, me dit ma mère

» avec son ton de pédagogue ; tenez,
» reprenez cette lettre, que nous ve-
» nons de trouver, et une autrefois
» soyez plus soigneux des secrets que
» l'on vous révèle. N'avez-vous pas de
» honte de vous prêter aux folies d'un
» jeune insensé. — Ne le grondez donc
» pas, interrompit la bonne Dégligni ;
» vous m'en aviez fait la promesse.
» Mon cher ami, poursuivit-elle, vous
» êtes le confident de mon fils, et moi
» je le suis de celle qu'il aime ; lisez ce
» qu'elle m'écrit, et rendez justice à sa
» sagesse. » Madame Dégligni, en achevant ces mots, me remit une lettre de Rosalie, et je restai confondu après avoir vu ce qu'elle contenait. L'inconcevable créature rend compte de l'amour que le jeune homme a pour elle, et confesse qu'elle l'aime en secret ; elle ajoute qu'afin de se punir de cette flamme criminelle, elle est résolue de se jeter dans ces maisons solitaires qui

tiennent aujourd'hui lieu de couvent.

Eh bien, frivole pédagogue, vous seriez-vous imaginé que Rosalie eût poussé le bégueulisme jusqu'à ce point? Découvrir à la mère de son amant la passion qu'elle inspire, et lui avouer que son cœur s'attendrit! Quelle extravagance! Encore plus émerveillé que vous le serez vous-même, et voyant qu'on n'avait plus rien à me dire, je me retirai en balbutiant quelques mots de surprise.

Mes profondes réflexions sur cet évènement imprévu, m'ont tout-à-fait tranquillisé, et m'engagent à vous assurer que, loin de nuire à mes projets, il vient au contraire leur prêter un nouvel appui. Gardez-vous bien, surtout, de laisser transpirer que Rosalie aime le jeune homme; moi, je ne l'entretiendrai que des cruautés auxquelles il doit s'attendre. Vous sentez que, s'il savait ce qui se passe dans le cœur de

sa belle, il ne manquerait pas de s'en prévaloir, et nous priverait du fruit de nos peines. Cette précaution-là seulement, et je vous réponds que nous aurons la fière vestale; elle travaille elle-même à seconder mes vues; et sa fragile sagesse va la conduire, avant qu'il soit peu, dans les piéges que je lui tends.

DANGLEMONT.

De Paris, le 4 août 1795.

LETTRE XLVII.

Madame Dégligni, à Javotte Levasseur.

JE serai dans cinq ou six jours à Égligni, ma chère Levasseur; j'amène avec moi madame Danglemont et son fils. Mon amie doit passer environ huit jours à ma terre, afin d'achever de se rétablir,

rétablir, en respirant l'air de la campagne. Je vous informe de tout ceci pour que vous ne soyiez point surprise de notre arrivée, et que tout soit prêt pour nous recevoir. Je suis très-satisfaite de la manière dont vous avez conduit ma maison pendant mon absence. Soyez sûre, bonne Javotte, que je ne serai point ingrate envers une ancienne domestique, qui m'a donné tant de preuves d'attachement. Je suis aussi on ne peut plus contente de ma Rosalie; cette aimable fille m'a confié des choses que sa prudence vous a sûrement cachées, et qui redoublent mes tendres sentimens à son égard. M.me Danglemont est enchantée de sa rare vertu, et veut absolument la mener avec elle à Paris, où elle se fera un plaisir de lui servir de mère et de me remplacer. Dites à ma chère enfant qu'elle se prépare pour ce voyage, absolument nécessaire, et dont elle sentira les raisons. Mon amie

m'empêche de lui écrire, afin de lui marquer elle-même toute son estime, et l'extrême satisfaction qu'elle aura de l'avoir auprès d'elle.

FORLISE-DÉGLIGNI.

De Paris, le 5 août 1795.

LETTRE XLVIII.

Madame Danglemont, à Rosalie Terval.

ESTIMABLE Rosalie, je me hâte de vous apprendre que vous allez être ma fille, et que vous viendrez demeurer avec moi à Paris, sans cesser néanmoins d'être la chère enfant de votre ancienne protectrice. Je vais passer quelques jours à Égligni, et je vous amènerai, à mon départ, comme un trésor précieux dont je veux enrichir la capitale. Est-ce que vous serez fâ-

chée de me suivre ? Si c'est parce que vous doutez de ma tendresse, vous avez le plus grand tort. Je tâcherai que vous ne trouviez aucune différence de mes soins pour vous d'avec ceux de mon amie. La résolution où vous êtes de vous retirer dans une maison de piété, vous rendra peut-être le séjour de Paris moins agréable, et vous penserez que je m'oppose à votre pieux dessein. Rassurez-vous, ma chère fille, j'approuve et j'admire le desir que vous formez de vivre dans une sainte retraite ; et je vous promets que si, au bout d'un an, vous y persistez, je vous faciliterai tous les moyens d'être reçue d'une manière honorable dans la maison dont vous ferez choix, et briguerai la gloire de contribuer à votre dot. Acceptez donc, sans répugnance, mes marques d'amitié : quand vous aurez connu le monde, vous serez bien plus louable de le quitter,

qu'actuellement que vous ne vous en formez qu'une idée imparfaite. Jusqu'à ce que vous ayiez fait cette étude nécessaire, vous sentez qu'il est à propos de vous éloigner du jeune Dégligni, soit pour lui donner le tems de se guérir de son amour, soit pour éteindre vous-même, par le secours de l'absence, la passion naissante qu'il vous inspire. Vous voyez, ma fille, que je suis instruite de tous les secrets de votre cœur; mais ne vous en alarmez point; ils vous assurent à jamais mon estime. La petite faiblesse dont vous faites l'aveu avec tant de confusion, sert à relever l'éclat de votre vertu; et la victoire que vous remportez sur vous-même, excitant mon admiration, m'engage à vous aimer toute ma vie.

CÉLICOURT-DANGLEMONT.

De Paris, le 5 août 1795.

LETTRE XLIX.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

PEUT-ÊTRE que ma lettre ne vous trouvera plus à Paris; je l'envoie au hasard; et si vous ne la recevez point, je vous dirai de bouche ce qu'elle contient. En vérité, mon ami, vous êtes bien peu soigneux; une autrefois brûlez mes épîtres, afin de ne plus courir le risque de les perdre..... Mais ce n'est pas pour vous faire des reproches que je vous écris; ma générosité vous pardonne..... à condition, cependant, que vous serez par la suite moins étourdi. Passez-moi ce reste d'humeur, et apprenez comment je me propose d'agir vis-à-vis de ma mère. Vous me dites de lui en imposer par un mensonge. Ah! j'aimerais mieux mourir

que d'employer un moyen si bas. Jamais je ne mentirai à ma mère; elle est si bonne, ses remontrances sont mêlées de tant de douceur, qu'on ne craint point avec elle de faire l'aveu de ses fautes. Je lui aurais caché mon amour pour Rosalie, sans l'appréhension qu'elle ne m'eût éloigné de cette charmante personne; mais, puisqu'elle en est instruite, je conviendrai de toute ma passion. Voilà le parti que je veux tirer de l'incident de la lettre perdue. Je me réjouis même qu'elle soit tombée dans les mains de ma mère, et que les circonstances m'engagent à lui déclarer un amour fondé sur l'estime et sur la vertu, que je me glorifierais d'apprendre à tout l'univers. Qui pourrait me blâmer d'adorer les grâces réunies à la sagesse, la plus jolie figure du monde et une âme céleste? Ma mère doit sur-tout m'approuver; elle chérit trop Rosalie, elle connaît trop

l'excellence de son caractère, pour n'être point charmée des sentimens qu'elle inspire.

Cette insensible personne continue de me fuir; elle évite toujours les occasions de se trouver seule avec moi. Je suis au désespoir; je ne puis douter de son indifférence.

DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 8 août 1795.

LETTRE L.

Rosalie Terval, à sa sœur.

RÉJOUIS-TOI, ma chère sœur, je ne vais point de sitôt au couvent; M.me Danglemont veut que j'aille, pendant quelque tems, demeurer avec elle à Paris, et ma protectrice l'exige. On me promet après de ne plus s'opposer à ma vocation pour une sainte retraite.

Pouvais-je résister à l'empressement d'une dame dont l'amitié m'honore infiniment, et que pouvais-je opposer aux desirs de ma bienfaitrice? L'absence éteindra sûrement l'amour du jeune Dégligni; et moi, séparée de lui, n'écoutant plus que mon devoir, je tâcherai de l'oublier..... ou plutôt de l'aimer comme un frère..... Cet effort me coûtera sans doute..... mais il me rendra plus digne de me consacrer à dieu.

Tu vois, ma sœur, que nous allons nous éloigner l'une de l'autre. C'est huit jours après le retour de madame Dégligni que j'accompagnerai ma nouvelle protectrice. Mais tu me seras toujours chère; quel que soit le sort qui m'attend à Paris, je songerai à chaque instant à mon aimable petite sœur, et m'empresserai de lui écrire bien souvent, oui, bien souvent. J'espère que de son côté elle n'aura pas

moins d'amitié pour moi, et qu'elle me fera savoir de ses nouvelles avec la même exactitude qu'elle recevra des miennes. Profitons du peu de tems que nous avons à nous voir, viens tous les jours au château, si cela est possible; je t'attends avec impatience. Adieu, chère sœur, je t'embrasse au moins en idée. ROSALIE TERVAL.

D'Égligni, le 9 août 1795.

LETTRE LI.

Adélaïde Terval, à sa sœur.

JE suis bien charmée de ce que vous m'apprenez; la bonne Michelin, qui vous aime tout de même que si vous étiez sa propre fille, en a pleuré de joie. Je ne lui ai lu que l'endroit de la lettre où vous me parlez de votre prochain voyage; je n'ai eu garde de lui montrer

ce que vous me dites de vos sentimens au sujet du jeune M. Dégligni; elle aurait été trop en colère contre vous.. ..... Je reviens au départ pour Paris. Ça peut être utile à ton avancement, ma sœur. Je ne te recommande pas d'être toujours docile et soumise aux volontés de cette dame; tu sais que lorsque les riches sont assez généreux pour faire le bien, ils vous ont un certain air qui semble commander de recevoir leurs bontés, et d'être toujours humble pour en obtenir la continuation. Je serais beaucoup plus affligée de ton éloignement, vois-tu, si je ne comprenais en moi-même qu'il t'est nécessaire pour surmonter cette malheureuse passion que tu as pour M. Dégligni. J'espère que la grâce du bon dieu t'en délivrera, et que le fils de ta protectrice ne sera plus tourmenté aussi d'un amour qui ne convient point du tout. Je souhaite encore que tu te

guérisses de l'envie de te retirer dans une de ces maisons, d'où l'on ne peut plus sortir, m'a-t-on dit, quand on s'y renferme volontairement; ça te conduirait au tourment de ta vie. Il vaudra mieux que tu prennes un mari honnête homme, un bon ouvrier, ou bien un vigneron aisé : tu auras des enfans que tu éleveras dans la crainte du seigneur; et l'on t'estimera, sans comparaison, beaucoup plus que si, du matin au soir, tu ne faisais que de réciter des oraisons. Mais, quel que soit l'état que tu embrasses, tu te comporteras en brave fille, et tu me cheriras toujours en bonne sœur. On dit comme ça qu'il y a dans le monde, des proches parens, même des frères, qui ne peuvent se souffrir, qui se haïssent : ils sont donc bien malheureux, puisqu'ils sont privés du plaisir de s'aimer! Pour nous, notre principal bonheur est dans notre union. Je ne puis t'aller voir que

dimanche, attendu qu'il faut que j'aide à serrer les foins, la moisson étant déjà faite, et que je soulage la mère Michelin dans un tems où elle a bien plus de travail que de coutume. C'est sur-tout après avoir fait son devoir, qu'on a beaucoup de plaisir à se reposer.

Adélaïde TERVAL.

Du village de Sénévolle, ce 10 août 1795.

LETTRE LII.

M. Darglemont, au Précepteur.

NOUS partons demain; et après avoir resté huit jours à Égligni, ma mère amène avec elle, comme en triomphe, la sévère Rosalie. Oui, cette insensible et farouche beauté va demeurer à Paris; je la verrai à chaque instant; je pourrai lui parler sans contrainte;

contrainte ; nous habiterons ensemble la même maison : peignez-vous l'excès de mon bonheur. La voilà donc en mon pouvoir ! J'entrevois pourtant de grandes difficultés dans l'entier accomplissement de mes desirs ; car la petite personne ne cessera pas, dès les premiers jours, d'être d'une vertu impatientente ; d'ailleurs, je serai forcé d'agir avec beaucoup de circonspection. Mais, quoique ma mère soit rigide dans ses mœurs, et qu'elle exige une conduite très-honnête dans les autres, ne s'étant point jetée tout-à-fait dans la dévotion, elle est obligée de vivre d'une manière conforme à sa fortune, et aux espérances qu'elle a sur moi ; elle entraînera, sur-tout dans les commencemens, la charmante orpheline aux promenades, aux spectacles, aux fêtes brillantes des jardins d'Idalie, de Tivoli. J'aurai l'art de profiter de la sé-

duction que tout cela fera pénétrer, par degrés, dans le cœur de l'innocente; séduction d'autant plus infaillible, que j'en redoublerai l'effet par mes soins assidus, mes discours passionnés. J'ai préparé de longue main ce grand changement qui arrive dans la fortune de notre inhumaine, et qui doit influer sur ses mœurs. J'avais disposé ma mère et madame Dégligni à la faire venir à Paris, et à la placer auprès de quelque dame de leur amie. Je bornais-là mes efforts et tout mon espoir: tel était l'important projet dont je vous ai parlé souvent, et que je travaillais depuis long-tems à conduire à sa fin. Je n'osais me flatter que ma mère formât jamais le dessein de prendre chez elle l'objet de mes desirs illicites. Mes vœux sont comblés bien au-delà de mon espérance; et c'est la sage Rosalie qui, sans le savoir, contribue à leur réussite. En-

fin, elle sera bientôt dans Paris. Le seul dieu que j'encense, le dieu malin du plaisir, et non ce langoureux amour, va s'applaudir d'une nouvelle victoire ; la pauvre petite, telle qu'une timide colombe, s'offre d'elle-même sur l'autel de Vénus..... Mais quittons le stile figuré, disons tout simplement qu'elle n'a plus que quelques jours à s'énorgueillir de sa froide sagesse : j'ai lieu de tout attendre de l'air contagieux de la ville immense que cette vertu sauvage va respirer ; elle verra les chef-d'œuvres des arts et les recherches du luxe ; elle verra que l'esprit tire tout son éclat de la méchanceté et de l'intrigue ; elle verra que la pudeur est passée de mode, et n'est plus qu'un ridicule.

DANGLEMONT.

De Paris, le 12 août 1795.

LETTRE LIII.

Rosalie Terval, à M.me Dégligni.

MADAME,

IL y a déjà plus d'un mois que je suis à Paris, et je croirais n'y être arrivée que depuis peu de jours, si je n'étais séparée de ma chère protectrice, qui daigna me tendre une main secourable dans mon enfance, et me faire élever comme sa propre fille. Oui, madame, vous seule manquez à ma félicité actuelle. Madame Danglemont semble avoir pris pour moi les sentimens généreux que vous m'avez toujours témoignés; elle me comble à chaque instant de nouvelles marques d'amitié, et m'a présentée à toutes les personnes de sa connaissance, afin de m'attirer de leur part une consi-

dération, qui certainement ne m'est point due. Cette dame respectable n'a pas craint de faire un mensonge, en disant que j'appartenais à une famille distinguée. Je n'ai point osé découvrir la vérité, et mon silence a confirmé, malgré moi, la prétendue illustration de mes parens. Est-ce qu'on me mépriserait si l'on savait que je ne suis la fille que d'un pauvre paysan, qui vécut en honnête homme, et n'eut d'autres regrets en mourant que celui de laisser deux orphelines en bas-âge et sans ressource? M'estimerait-on davantage si je n'avais d'autres égards à prétendre que ceux qu'on accorde aux possesseurs d'une grande fortune, sans s'inquiéter comment ils l'ont acquise? Une façon de penser aussi singulière ne saurait me faire aimer le séjour bruyant et tumultueux de la capitale, et encore moins m'ôter l'envie de renoncer au monde.

Mais ce n'est pas là le seul motif qui doit me porter à l'abandonner, et à déplorer dans la retraite l'égarement de ceux qui le chérissent. Quelle est, en effet, la vie que l'on y mène? On y fait ses délices des amusemens les plus ridicules, les plus fous; on ne s'y occupe qu'à satisfaire toutes ses passions, qu'à passer dans l'oisiveté et les festins des jours qui paraissent s'écouler trop lentement. Je parle des gens qui forment ce qu'on appelle la bonne compagnie; car, pour les autres habitans des villes, ils gagnent leur vie par un travail pénible, et en s'industriant pour servir le luxe et l'orgueil des riches, qui les méprisent, quoiqu'ils vaillent beaucoup mieux que la plupart d'entr'eux, puisqu'ils ne consacrent point leurs jours à la molesse et à la fainéantise. Il est vrai qu'il se trouve dans le monde des personnes estimables, qui n'affichent d'autre faste

que celui auquel elles sont obligées par les convenances, et qui, sans cesse pleines d'affabilité, sont toujours prêtes à secourir les malheureux. De ce nombre est madame Danglemont; et, dans la crainte de blesser une modestie respectable, je n'ose placer ici un nom que ma plume hésite à écrire, mais que mon cœur prononce.

Je le sais, vous ne me pardonnerez, madame, que l'éloge de votre illustre amie, de cette généreuse bienfaitrice qui me retrace vos bontés et ces attentions délicates qui donnent un nouveau prix aux services que vous rendez. Madame Danglemont m'a fait voir toutes les merveilles de Paris; elle m'a menée dans les superbes promenades de cette ville immense, et j'ai vu de vastes jardins bien arides, bien monotones, ou plutôt, je me suis trouvée dans de véritables parcs, décorés de longues allées tirées au cordeau, tout

aussi symétriques qu'ennuyeuses ; et, comme si l'espace était trop resserré, on se tient les uns sur les autres dans un petit coin de ces prétendus jardins, comme obstrués de promeneurs et de spectateurs gravement assis sur des chaise. Sans doute qu'on ne s'y rend point pour prendre l'air, et qu'on y vient dans l'intention de s'y étouffer mutuellement. Je crois avoir démêlé le vrai motif qui porte tant de gens à s'entasser dans un même endroit : les femmes accourent à la promenade pour être remarquées ; et les hommes, non moins coquets, non moins frivoles, y viennent étaler leur fatuité et leurs habits du dernier goût.

Il en est de même au spectacle ; je me suis apperçue que certaines gens s'imaginent qu'il n'est point du bon ton d'écouter les pièces, puisqu'ils parlent aussi haut que les acteurs.

J'étais dernièrement à la Comédie—

française (*a*); on représentait une tragédie fort intéressante. Comme j'entendais quelques mots, malgré la conversation bruyante qu'on tenait dans une loge voisine, je ne pouvais retenir mes larmes. Enfin, l'intérêt me paraissant augmenter sur le théâtre, et les discoureurs placés à mes côtés, élevant de plus-en-plus la voix, je me vis réduite à les prier de me permettre d'entendre la fin de la pièce. Ils gardèrent alors poliment le silence. Mais cet effort ne dura pas long-tems; ils se remirent bientôt à parler de plus belle, et j'eus l'honneur d'être le sujet de leur conversation. « Voyez comme elle pleure, » s'écria l'un d'entr'eux assez haut; » c'est ce qu'on appelait autrefois une » provinciale. »

(*a*) Aujourd'hui le théâtre de la République.

Ainsi la sensibilité du cœur est donc un ridicule à Paris. Mais il y règne bien d'autres travers. Le luxe énorme qu'on y tolère, a confondu tous les états, qu'il appauvrit en les faisant paraître plus brillans. On m'a fait observer des femmes qu'à leur parure je croyais les épouses ou les filles de gens en place, et qui n'étaient que de simples ouvrières, ou de ces personnes qui ont perdu tout sentiment de pudeur, et affichent les dons qu'elles reçoivent des hommes dont elles causent la ruine. Je n'ai pu fixer long-tems de pareils objets, j'en ai bien vîte détourné les yeux.

L'indignation a succédé à mon étonnement, quand je me suis apperçue de l'audace avec laquelle se montrent en public des femmes, le déshonneur de leur sexe. On les voit aux promenades, au spectacle, couvertes de diamans, effacer par leur luxe l'épouse fidelle

à ses devoirs et la jeune personne vertueuse, et il leur est permis de se montrer aux premières places. Leur effronterie est excitée par le désordre général; il n'est plus d'usage de se gêner dans sa conduite, ni d'affecter à l'extérieur des mœurs honnêtes; le libertin se donne tout uniment pour ce qu'il est; on entend dire hautement: voilà l'épouse de monsieur un tel. Ce qui m'a fait le plus de peine, c'est que mon sexe semble avoir étouffé dans la capitale tout sentiment de pudeur et de timidité, sentiment précieux qui devrait être toujours son partage, et qui ajoute à ses charmes: les amans de plusieurs femmes sont connus de toute la ville.

Vous voyez, madame, que le vice effronté m'environne de toutes parts, et vous voyez à quels dangers je serais exposée, si vos leçons n'étaient gravées dans mon cœur, et si je n'avais chaque jour sous les yeux l'exemple de M.me

Danglemont, qui semble me couvrir de l'exemple de Minerve. Vous m'avez ordonné de vous faire part de mes observations sur Paris ; je tâche de remplir vos intentions. Quelle que soit la longueur de ma lettre, que n'aurais-je pas eu à vous dire encore, s'il y avait plus de tems que je fusse livrée au tourbillon du monde! Qu'il me tarde de m'en éloigner et d'obtenir votre agrément pour me retirer dans un asile consacré à la piété, d'où je contemplerai, comme d'un port assuré et tranquille, les orages que les passions élèvent dans l'âme du riche habitant des villes, et sous lesquels succombe quelquefois la vertu!

Je suis avec un profond respect, etc.

ROSALIE TERVAL.

De Paris, le 15 septembre 1795.

LETTRE

LETTRE LIV.

M. Danglemont, au Précepteur.

MES espérances commencent à se réaliser, j'en assure l'aimable Précepteur ; non que notre dragon de vertu ait cessé de paraître moins farouche ; mais tout m'annonce que je vais insensiblement la voir s'adoucir. Deux mots vous prouveront que je ne me livre point à de vaines chimères. A peine Rosalie a-t-elle paru dans la grande allée des tuileries, à l'heure que le beau monde s'y rassemble, qu'elle s'est écriée que les promenades de Paris étaient de véritables cohues. Cependant les louanges qu'on prodiguait à ses charmes retentissaient autour d'elle, et j'ai remarqué sur le visage de la petite personne, un air de satisfaction. Oui, mon cher pédagogue, elle est sensible au

plaisir d'être trouvée jolie : elle a donc de la vanité, de l'amour-propre ; elle pourra conséquemment devenir coquette, et ne pas tarder à s'attendrir en faveur de celui qui lui prouvera davantage qu'elle surpasse toutes les femmes.

Autre observation qui n'est pas moins consolante. La cruelle Rosalie s'est d'abord ennuyée au spectacle ; mais, la seconde fois qu'elle a vu l'opéra, elle a fait plus d'attention aux charmantes peintures des douceurs de l'amour, rendues encore plus séduisantes par une musique molle, efféminée, et par des danses voluptueuses. Au Théâtre-français, et à celui si improprement appelé Italien (*a*), elle s'intéresse sur-tout à la destinée des amans malheureux ;

(*a*) C'est maintenant le théâtre de l'Opéra-comique.

je l'ai vue répandre des pleurs, et ses larmes coulaient particulièrement aux pièces du tendre Racine. Accoutumée aux illusions du théâtre, elle cesse de les comparer aux images enfantées par un songe, et que le réveil détruit; elle ne regarde plus les héros des tragédies comme de vains fantômes, évoqués par le génie ; il lui semble voir agir réellement des personnages véritables. J'en conclus que son cœur va s'ouvrir aux passions dépeintes si vivement sur la scène, et que je profiterai de ces heureuses dispositions.

Mais j'enrage, quand je songe au tems qui doit encore s'écouler jusqu'au moment de mon bonheur. Je suis dans un trouble, dans une impatience..... Oh! je brusquerai l'occasion, et saisirai le premier avantage.

DANGLEMONT.

De Paris, le 17 septembre 1795.

LETTRE LV.

Madame Danglemont, à madame Dégligni.

Je crois que notre chère enfant s'accoutume auprès de moi. La tristesse et l'embarras qu'elle montrait dans les commencemens de son séjour ici, se dissipent entièrement, et je vois un air de satisfaction se répandre sur sa jolie physionomie. C'est ce qui me fait penser qu'elle éprouve pour moi l'attachement qu'elle m'inspire, ou qu'elle est au moins reconnaissante de celui que je me plais à lui témoigner. Eh! qui n'aurait pas pour elle l'amitié la plus tendre? Elle est douée des meilleures qualités; son excellent caractère ne peut être comparé qu'à sa rare beauté; loin de perdre par un examen

réfléchi, comme tant de personnes qui nous éblouissent d'abord par un mérite superficiel, cette charmante fille gagne infiniment à être bien connue. Vous avez tellement cultivé ses dispositions naturelles, que vous en avez fait un prodige d'esprit. Je n'aurais jamais cru qu'une bonne éducation pût influer d'une manière aussi étonnante sur une simple paysanne. On ne peut avoir l'esprit plus juste et plus éclairé que notre aimable Rosalie, ni montrer un plus grand amour pour la sagesse. Je vous remercie de me l'avoir confiée; elle est ma consolation et mes délices. J'espère lui faire perdre l'idée de renoncer au monde, et je serais au comble de mes vœux, si je pouvais la marier avantageusement. Eh! pourquoi ne trouverait-elle pas un bon parti, tandis que nous voyons tant de filles sans fortune, qui n'ont le plus souvent qu'une jolie figure, épouser un homme très-

riche et en place? Pour lui procurer un avantage dont elle est digne à plusieurs égards, je l'ai introduite dans les meilleures sociétés; et je vous promets qu'elle y représente aussi-bien, et même beaucoup mieux, qu'une demoiselle née au sein de la fortune. Son air distingué, la finesse et la solidité de son esprit, m'ont fait naître l'idée de la donner pour ma proche parente, que je venais de retirer d'une fameuse pension. Je ne prétends tromper personne; mais je veux seulement me divertir de l'erreur de ceux qui s'imaginent que la nature ne saurait mériter aucune considération.

Forcée d'habiter cette ville les trois quarts de l'année, je vais être toute entière à ma chère Rosalie, et continuer de lui rendre le séjour de Paris le plus agréable qu'il me sera possible.

CÉLICOURT-DANGLEMONT.

De Paris, le 18 septembre 1795.

LETTRE LVI.

Rosalie Terval, à sa sœur.

Ah! ma chère sœur, que n'es-tu avec moi pour partager mon bonheur, ou du moins pour t'en former une idée! Je vais essayer à te le décrire; mais que mes expressions seront loin d'approcher de la réalité! J'ai d'abord été insensible à toutes les merveilles qui se sont offertes à mes regards; j'étais sans doute plongée dans une sorte de léthargie, occasionnée par l'étonnement stupide que me causait la vue d'une infinité d'objets dignes de mon admiration. Actuellement mon œil s'accoutume à les fixer, et j'ai la force de sentir les beautés du spectacle qui m'environne. Imagine-toi que je suis dans une ville enchantée, où tout annonce l'opulence et le plaisir: point d'image de la misère;

elle est réléguée dans quelques faux-bourgs ; l'aisance et la joie ont seules le privilège d'approcher les riches ; et c'est dans cette heureuse classe que j'ai le bonheur de vivre ; leurs jours sont un enchaînement de fêtes continuelles ; tous leurs repas sont des festins ; et, comme s'ils étaient au-dessus de l'espèce humaine, ils ne marchent presque jamais, et ne sortent que dans des voitures magnifiques, mollement suspendues, traînées par des chevaux vigoureux, qui semblent s'énorgueillir de leurs superbes harnais, et qui leur font traverser la ville dans un clin-d'œil, malgré son immense étendue. Par une suite du prestige répandu sur la meilleure partie des habitans, les femmes les plus laides ont l'art de s'embellir au point de se rendre méconnaissables. Elles trouvent au bout d'un pinceau, comme par enchantement, le teint, la fraîcheur et le coloris qui leur man-

quent; elles savent faire changer jusqu'à la couleur de leurs cheveux. Aussi sont-elles l'idole de tous les hommes, qui s'empressent de leur plaire par mille moyens, et ne voyent qu'elles aux promenades et au spectacle. Moi-même je partage le culte qu'on leur rend, quoique je n'aie pour tout ornement que les étoffes de prix que M.me Danglemont m'oblige de porter, et que la plus singulière coiffure, qui me donne une physionomie tout-à-fait étrange. Dès que je parais dans un jardin public, tous les yeux des hommes sont fixés sur moi; ceux qui ont la vue faible s'aident de certains verres qui rapprochent les objets; et j'entends les uns et les autres s'écrier: La belle personne! quel minois fripon! comme elle est bien faite! Dans les cercles où je suis admise, c'est-à-dire dans les maisons où me mène madame Danglemont, des messieurs tout éblouissans

d'or me font encore des complimens bien plus flatteurs. Ils sont si polis, ils parlent avec tant de grâces, qu'il est impossible de ne point avoir du plaisir à les écouter.

Que je te plains, ma sœur, d'être tristement confinée à la campagne, et de ne pouvoir même te représenter combien mon sort est agréable! S'il dépendait de moi, je ne serais pas la seule fortunée: alors mon bonheur me paraîtrait encore plus délicieux.

ROSALIE TERVAL.

De Paris, le 20 septembre 1795.

LETTRE LVII.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

JE suis plongé, mon cher ami, dans une tristesse mortelle depuis le départ de l'adorable Rosalie. J'avais bien

éprouvé qu'elle était l'unique objet de mes pensées ; mais je n'aurais jamais cru qu'elle fût absolument nécessaire au repos de ma vie. Tant que je la voyais, mon cœur était assez tranquille ; un regard que je jetais sur elle, ou le son de sa voix, qui retentissait à mon oreille, me consolait de la gêne cruelle de ne pouvoir lui exprimer mon amour. Dans cette position, qui avait ses délices et ses tourmens, je croyais ressentir toutes les peines réservées à une passion malheureuse. Hélas! que j'étais dans l'erreur! Rosalie s'éloigne, et il me semble qu'on m'arrache une partie de moi-même. Non-seulement je suis privé du bonheur de la voir, je n'ai pas même la consolation d'oser quelquefois m'en entretenir. Je ne puis que demander à ma mère, en affectant un air d'indifférence, si elle a reçu des nouvelles de ma petite sœur ; elle me répond froidement que sa chère fille

se porte bien, et je me tais, parce que je m'apperçois qu'elle évite de m'en parler. Si je montrais plus d'ardeur dans le peu de mots qui m'échappent au sujet de Rosalie, on connaîtrait ici que je l'aime toujours, et je sais qu'on se flatte que l'absence va me la faire oublier..... Moi, ne plus songer à cette charmante personne! Me serait-il possible d'ignorer que j'ai un cœur et une âme? Eh bien, je ne puis m'apercevoir de leur existence, qu'en me retraçant les grâces de celle dont on voudrait me faire perdre le souvenir, et dont je conserverai toujours l'image. C'est depuis son absence que mon amour a repris une nouvelle activité: il s'alimentait doucement d'un sourire et d'un regard; mais l'obstacle qu'on oppose à mes feux, en redouble la violence: ainsi un terrible incendie, après avoir été suspendu quelque tems, se déploie avec plus de force. Je desire

chaque

chaque jour de revoir Rosalie; quand mes vœux étaient satisfaits, je vivais tranquille; au-lieu qu'actuellement je suis dans un trouble, dans une agitation qui n'exercent que trop les facultés de mon âme, dont je n'aurais peut-être jamais eu lieu de faire usage.

Mais, tandis que je m'occupe à chaque instant de l'objet de ma tendresse, il m'oublie, et croit que le calme a succédé aux sentimens dont je lui ai fait l'aveu. O mon ami! vous qui connaissez mes pensées les plus secrettes, vous qui avez le bonheur de vivre auprès de cette belle et vertueuse personne, daignez lui parler de moi; saisissez une occasion favorable pour lui dire combien je l'adore. J'attends tout de votre zèle: c'est à l'amitié qu'il appartient de servir l'amour.

Je vous embrasse, et suis tout à vous pour la vie. DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 20 septembre 1795.

LETTRE LVIII.

Adelaïde Terval, à sa sœur Rosalie.

MA CHÈRE SŒUR,

JE te suis fort obligée de l'envie que tu montres de m'avoir avec toi dans Paris ; je te jure que je ne changerai pas la petite maisonnette et la campagne où je suis, contre les belles choses dont tu me parles. Il me paraît qu'à la ville on est toujours brave et pimpant, et alors on n'a plus tant de plaisir à se parer de certains jours. Pour moi j'attends avec impatience les fêtes qu'il est présentement d'usage de célébrer, sur-tout celle de notre village, où la foire se tient, pour mettre ma coiffe de dentelle, mes beaux souliers et ma cote neuve ; encore ne fais-je pas usage de ces atours distingués quand

le tems est à la pluie. Tu me dis encore comme ça que les riches de Paris ont sur leur table autant de mets qu'à une noce. Ils sont donc bien gourmands ou bien affamés ; et si ce n'est point par appétit qu'ils se font servir tant de choses, je les plains ; ils s'ôtent la consolation de faire quelquefois bonne chère ; plaisir qu'on doit goûter rarement, afin de le trouver plus agréable. Quand j'ai mangé tout un jour des légumes ou du laitage, il m'est bien doux d'avoir le lendemain une bonne soupe au lard et au chou. Si je mangeais de tout à-la-fois, vois-tu, ma sœur, ça ne me semblerait plus rien lorsqu'on m'en donnerait par la suite. Ne m'as-tu pas écrit aussi que tes riches vivaient sans rien faire ? Eh ! mon dieu ! comment peuvent-ils passer les journées, qui sont si longues quand on ne sait à quoi s'occuper ? Je m'ennuie un peu les jours de fêtes, parce que je

suis plus désœuvrée. Il me serait impossible de les imiter et d'être une paresseuse; je me regarderais comme indigne de la nourriture qui me serait nécessaire : car enfin, nous sommes tous dans le monde pour travailler et pour nous rendre utiles, les uns d'une façon, les autres de l'autre. Mais voilà qui est bien pis : les gens opulens dédaignent de faire usage de leurs jambes, ils s'en rapportent à celles de leurs chevaux, qui les traînent comme s'ils étaient paralytiques. De quelle satisfaction ils se privent par leur paresse! L'exercice qu'ils prendraient les rendrait dispos et gaillards, et conserverait leur santé. Qu'ils viennent apprendre à marcher à la campagne; on va, on vient, on court, et l'agile paysan n'a pas la goutte comme le richard qui se tient presque toujours immobile. Je souhaiterais que tous ces beaux messieurs, dont tu es si charmée,

ne fissent pas plus d'usage de leur langue que de leurs jambes ; mais il me semble, d'après ce que tu me dis, que ce sont des enjoleurs. Défie-t'en, ma chère sœur, comme d'une couleuvre qu'on apperçoit de loin, se roulant sur l'herbe et sur la violette. Toutes ces paroles sucrées ne sont que pour te tromper ; ils te louent, ils te caressent actuellement, et se moqueraient ensuite de toi, s'ils parvenaient à te faire oublier la sagesse ; ce qu'à dieu ne plaise !

Tu vois que je réponds exactement à ta dernière lettre. Elle contient encore des choses dont je ne te dirai rien, parce que je ne les ai point comprises. Que signifie, par exemple, le spectacle où tu vas, me mandes-tu, très-souvent ? Est-ce le spectacle du lever ou du coucher du soleil ? En ce cas-là, ton genre d'amusement serait fort louable ; on ne peut, en effet, rien voir de plus beau. Je ne conçois

pas non-plus ce que tu veux dire par ces dames qui trouvent au bout d'un pinceau la couleur de leur visage. Quand elles ont pris beaucoup de peine pour paraître jolies, que leur importe les louanges qu'elles reçoivent, puisque tout ça ne s'adresse point à elles, mais à la charmante figure qu'elles se sont procurées? Garde-toi bien de les imiter, ne change point la tienne, laisse-la telle que la nature l'a faite; tu n'en seras que mieux.

Adélaïde TERVAL.

Du village de Sénévolle, ce 28 septembre 1795.

LETTRE LIX.

M. Danglemont, au Précepteur.

Si j'en croyais votre élève, je jouerais un fort singulier rôle; il ne me

manquerait que de prendre en main un petit bâton, artistement entouré de deux serpens, et surmonté de deux aîles. Mais je suis son très-humble serviteur; je ne me sens nullement propre aux graves fonctions qu'il me destine. Je me serais peut-être décidé à lui rendre service, s'il n'était, sans le savoir, devenu mon rival, et si je n'étais beaucoup plus digne que lui de la beauté pour laquelle il soupire. Tout ce que je puis faire pour ce modèle Céladon, c'est de lui enlever adroitement sa maîtresse, sans qu'il en soit informé, et nous n'en serons pas moins bons amis. Ma conscience n'aura rien à me reprocher pour cette petite supercherie : elle se pratique tous les jours parmi les plus honnêtes gens du monde.

Venons à mes progrès sur le cœur de l'innocente qu'il s'agit de pervertir, et bien promptement encore. Ma foi,

je crois qu'il est tems de faire les approches de la place; je soupçonne que j'y ai des intelligences qui m'en rendront bientôt maître; j'en juge par le trouble que j'ai remarqué. J'ai laissé agir les objets qui pouvaient préparer la séduction, tels que les spectacles, les bals, etc; il faut actuellement que je me présente à mon tour, et que j'achève d'enflammer ma conquête. Je connais le cœur humain, et sur-tout le cœur des femmes; je saurai mettre en usage les moyens qui fléchissent la plus cruelle. Ce qui me désole, c'est qu'on doit employer des ménagemens infinis, quand on a le malheur de s'adresser à une femme remplie de préjugés; trop de précipitation l'effarouche; si vous paraissez trop passionné, elle s'alarme, elle s'épouvante, se tient sur ses gardes; vous courez risque de ne point réussir, ou d'acheter les plaisirs du triomphe par une persévérance

que souvent ils ne méritent point. Au-lieu que si vous feignez de l'indifférence, de la froideur même, que vous ayez seulement des égards et beaucoup de politesse, son amour-propre est blessé; elle desire que vous rendiez hommage à ses charmes, et s'efforce de vous plaire. Oh bien, la chose est très-facile; M.lle Rosalie, je vais paraître insensible à vos attraits, et je me rendrai en même-tems l'homme le plus aimable à vos yeux, afin que vous soyez plus flattée par la suite de me voir attaché à votre char. Tandis que j'aurai l'air de ne songer nullement à vous, je ne négligerai point les occasions de vous tendre des piéges, et, comme ils seront couverts de fleurs, je vous promets que vous aurez du plaisir à y tomber.

Sur-tout je n'aurai garde de perdre un seul instant. Ma mère nous mène ce soir à la comédie italienne ou opéra-

comique, comme vous voudrez; la pièce est fort tendre, la musique très-expressive: cela suffit; je commence aujourd'hui mon attaque indirecte. J'achèverai ma lettre par le récit intéressant de ce qui va se passer.

A deux heures du matin.

Tout dort dans la maison; moi seul, le cœur palpitant d'amour et d'espérance, je veille ici pour vous écrire, mon cher monsieur, le succès de mes galantes ruses. J'étais placé auprès de Rosalie pendant le spectacle, auquel je l'ai vue fort attentive; la situation voluptueuse de deux amans fortunés était peinte d'une manière extrêmement vive, et la douce mélodie d'une musique propre à attendrir l'âme, ajoutant aux charmes du tableau, rendus encore plus touchans par le jeu des acteurs; l'émotion a pénétré jusqu'à la fière Rosalie; elle a soupiré; ses yeux, remplis d'une tendre langueur, se

sont fixés sur les miens, qui étincelaient du feu dont je suis consumé. La circonstance m'a paru favorable; j'ai avancé mon pied près de son pied mignon, et de mon genou pressant légèrement le sien, je me suis écrié d'une voix basse: » Qu'ils sont » heureux ces amans que le plaisir » couronne! — Oui leur bonheur est » délicieux, a-t-elle répliqué d'un ton » ému; » et aussi-tôt une aimable rougeur l'a contrainte de se couvrir le visage avec son éventail. Enchanté de cette victoire, qui m'en présage beaucoup d'autres, j'ai gardé un profond silence, en feignant de faire une extrême attention au reste de la pièce, ainsi qu'au pitoyable ballet dont elle était terminée; mais je lorgnais toujours du coin de l'œil notre charmante créature, afin de considérer tous ses mouvemens. Devineriez-vous ce qui s'est passé en elle? elle est tombée dans une douce rêverie.

Je l'en ai tirée malgré moi pour l'avertir que le spectacle était fini, et que ma mère sortait déjà de la loge. Arrivés à la maison, nous y avons trouvé grande compagnie, qui venait pour souper au logis. Comme il était encore de bonne heure, ma mère a proposé des cartes. Les parties se sont arrangées sans moi; j'ai allégué une horrible migraine, et l'on m'a laissé tranquille. Je sais que Rosalie ne joue point; je n'avais donc garde de prendre des cartes, et de renoncer à l'espoir que je formais d'avoir une petite conversation avec elle. Devais-je manquer l'occasion de me ménager une espèce de tête-à-tête? Non, parbleu, je ne le devais point. Aussi, profitant du moment propice, dès que j'ai vu mes gens dans la première chaleur du jeu, j'ai attiré tout doucement M.lle Rosalie contre une croisée solitaire, où régnait une sorte d'obscurité. » Savez-vous,

» bien,

» bien, lui ai-je dit alors, que vous
» avez fait une conquête importante
» depuis que vous êtes ici? — Cette
» personne est donc singulièrement
» discrette, m'a-t-elle répondu en
» riant, puisque voilà la première nou-
» velle de son amour? Mais seriez-
» vous, monsieur, le confident de cet
» amant inconnu? — Oui, mademoi-
» selle; il est digne de vous, ses vues
» sont honnêtes, je lis chaque jour
» dans son cœur; c'est pourquoi je n'ai
» point hésité à vous découvrir les sen-
» timens de mon ami. — Il m'honore in-
» finiment: apprenez-moi son nom. —
» Vous ne le saurez que lorsqu'il ne
» craindra plus que sa passion effa-
» rouche votre sagesse. Soyez sûre,
» belle Rosalie, que ses feux sont aussi
» purs que sincères. Est-ce qu'une
» personne estimable peut inspirer
» une passion dont elle ait lieu de rou-
» gir? Non, l'amour est toujours con-

» forme à l'objet qui le fait naître.
» Mon ami n'ose se déclarer encore,
» parce qu'il est instruit de votre des-
» sein d'entrer dans une de ces pieuses
» solitudes qui existent secrettement. —
» Oh! pour ce dernier article, je crois
» devoir vous dire que les bontés et
» les sages avis de madame votre mère
» m'ont fait changer d'idée. » (Entendez-vous, M. le précepteur? elle ne veut plus se faire religieuse: la séduction s'empare par degrés de son cœur innocent; elle prend un parti conforme à nos vues: l'aimable créature!) Je dissimulai ma joie, comme si ce que je venais d'apprendre m'était indifférent; ne laissant éclater qu'une satisfaction à demi-déguisée, je m'écriai que j'informerais mon ami de la conversation que je venais d'avoir, et qu'elle l'encouragerait sûrement à persister dans une passion, dont j'attestais les vues légitimes. J'allais en dire davan-

tage; mais ma mère, pour lors moins attentive à son jeu, appela Jeannette, et la fit asseoir auprès d'elle.

Bon soir, gentil pédagogue; ma bougie est presque usée; je sens qu'il est heure de dormir; je vais me coucher, et goûter peut-être dans des songes délicieux, le bonheur de fléchir tout-à-fait notre inhumaine.

DANGLEMONT.

De Paris, le 25 septembre 1795.

LETTRE LX.

Le même, à M. Dégligni.

QUE voulez-vous que je réponde à votre jérémiade, mon jeune ami? Je vous plains sincèrement, et c'est tout ce que je puis faire. Vous éprouvez la vérité de ce que je vous ai dit dans une de mes lettres, et que je vous ai

vingt fois répétée de bouche, qu'il ne fallait pas, sur-tout pour votre coup d'essai, vous aviser de devenir amoureux d'une jeune personne qui n'a point encore fait de faux-pas: il y a trop de préjugés à vaincre; une telle victoire exige toute l'expérience de l'homme le plus répandu dans la société. Il ferait même d'inutiles tentatives, s'il avait la sottise d'être un amant langoureux. Il joue le sentiment, il persiffle, il amuse celle qu'il veut séduire, et pour dernier moyen, il verse de feintes larmes. Mais vous, mon jeune ami, vous avez la bonhomie de soupirer sérieusement; vous livrez votre âme à une passion qui la déchire, terrible quand elle est véritable, charmante et délicieuse quand elle n'est qu'affectée. Si l'on suivait votre exemple dans le monde, les femmes ne contribueraient plus à nos plaisirs; elles ne seraient que des bégueules, des tyrans de nos pensées,

qui se plairaient à nous faire enrager toute notre vie. Notez bien ceci : destinées à contribuer au bien général, les femmes ne sont point faites pour être aimées avec excès, mais pour être trompées avec art. Vous n'avez malheureusement jamais su cette sage maxime, et vous voyez ce qui vous en arrive. A présent que vous êtes instruit et éclairé, brisez vos pesantes chaînes, ne vous laissez prendre que dans des liens de fleurs ; soyez un homme aimable, et non un martyr volontaire de l'amour. Je vous exhorte d'autant plus à sortir de l'esclavage honteux où vous languissez, qu'il me paraît que la belle en faveur de qui vous poussez tant d'amoureuses plaintes, ne s'occupe guère de son tendre Tircis. En effet, tandis que vous roucoulez, que vous vous désespérez, et que vous faites retentir les échos du nom de votre inhumaine, mademoiselle Rosalie est

d'une humeur charmante ; elle n'a jamais été si gaie ; elle ne s'entretient que de spectacles, de bals, et de tous les plaisirs que ma mère lui procure. Je hasardai l'autre jour de lui dire un mot de vous et de vos langoureux sentimens, elle m'interrompit pour me demander si vous vous portiez bien, et s'écria que c'était tout ce qu'elle voulait savoir. Je suis désespéré de ne point avoir de meilleures nouvelles à vous mander ; mais j'espère que ma lettre produira un effet d'autant plus salutaire, qu'elle doit vous ouvrir les yeux, ou vous guérir du moins de votre amour, en vous inspirant un généreux dépit.

DANGLEMONT.

De Paris, le 28 septembre 1795.

LETTRE LXI.

Rosalie Terval, à sa sœur.

Je ne sais ce qui se passe dans mon cœur. Depuis quelque tems j'y éprouve un trouble et une agitation dont j'ignore la cause. Mais, ce qui va te surprendre davantage, il s'est fait un changement singulier dans mes idées; des plaisirs innocens, qui me paraissaient autrefois des crimes, se montrent actuellement à mes yeux tels qu'ils sont, et je rougis de honte d'avoir été si simple. Je n'osais penser un seul instant à M. Dégligni, au fils de ma bienfaitrice; je suis devenue moins timide, et je me plais à songer à cet aimable jeune homme, auquel j'inspire les plus tendres sentimens. Quel mal fais-je, en m'occupant quelquefois de son image? Est-ce me rendre coupable

de quelque faiblesse? Est-ce répondre à son amour?

Il ne me sera peut-être pas facile d'excuser dans ton esprit un autre mouvement auquel mon âme se livre. L'habitude que j'ai de voir M. Danglemont, le plaisir que j'éprouve à l'entendre, les politesses et les attentions délicates dont il me comble, tous ces différens motifs sont cause que je m'ennuie par-tout où il ne m'accompagne point; les fêtes les plus agréables où l'on daigne m'admettre, me sont insipides, s'il n'en partage avec moi les plaisirs. Mr. Dégligni m'est cher par un sentiment tendre qui pénètre de langueur, et je sens que M. Danglemont est nécessaire à mes amusemens. En un mot, tous les deux m'ont fait une vive impression, et me charment d'une manière différente. Si je leur découvrais ce qui se passe dans mon cœur, ou si seulement je le laissais

deviner, alors mon attachement aurait quelque chose de criminel; tant qu'ils l'ignoreront, on ne peut m'en faire nul sujet de reproche, et moi-même je puis m'y livrer sans scrupule. Ainsi sois bien sûre, ma chère sœur, que je me tiendrai toujours à leur égard dans la réserve la plus circonspecte..... Cependant je ne saurais m'empêcher de témoigner à M. Danglemont combien je suis sensible à toutes ses attentions. Il m'a dit que j'avais fait une brillante conquête, et qu'il me la nommerait au premier jour. Si c'était de lui qu'il eût voulu parler, ma position n'en deviendrait que plus embarrassante. Il me faudrait redoubler d'attention pour dissimuler ce que je pense en sa faveur; mais je ne saurais me défendre d'être intérieurement charmée d'avoir un tel amant.... A ces mots, il me semble voir ton front se rider, et ta jolie physionomie prendre un air boudeur. Un moment, ma

petite Adélaïde, ne me condamne pas sans m'avoir entendue. Parce que tu compares tous les galans à ceux de ton village, aussi lourdauds que butors, tu t'imagines qu'il est bien facile à une fille honnête de les fuir, et d'être insensible à leurs discours. Mais apprends que dans la ville ce sont les jeunes gens les plus aimables. Un amoureux villageois fait sa cour niaisement et d'une manière rustique, à coups de poings; il n'est guère mieux mis que les autres paysans; ses cheveux en désordre lui tombent souvent sur les yeux, et sa timidité sert encore à lui donner un air plus bête et plus ridicule. Ici un amant a des manières charmantes; le goût, l'élégance et l'envie de plaire président à sa parure: il s'exprime avec grâce; on voit briller dans ses discours l'esprit et la tendresse, et ce n'est point en ennuyant l'objet de son choix, qu'il cherche à lui prouver son amour;

mais en se rendant agréable, amusant, et en devenant nécessaire au bonheur de celle qu'il aime. Tu dois comprendre qu'il est difficile de résister à de pareils amans. Voilà pourtant la victoire que je me flatte de remporter sur moi : ma vanité sera satisfaite, et ma vertu n'aura rien à se reprocher.

Je pense que ta santé est aussi bonne que la mienne, et que tu chéris toujours ta sœur.

ROSALIE TERVAL.

De Paris, le 28 septembre 1795.

LETTRE LXII.

Le Précepteur, à M. Danglemont.

VOUS me faites trembler, mon cher monsieur, par votre précipitation mal-entendue, qui peut vous faire perdre pour jamais l'objet de nos desirs, et ce

qui m'inquiète bien davantage, me l'enlever à moi-même. Faudra-t-il que je vous répète sans cesse, qu'une jeune personne élevée dans la vertu ou nourrie de mille préjugés, ne peut être sûrement séduite que par elle-même, c'est-à-dire par le désordre de ses sens? car la nature se moque de tous les principes de sagesse, et trouble sur-tout le cœur de la jeune fille la mieux éduquée. Vous me paraissez aussi persuadé que moi de la justesse de ces observations; cependant vous les oubliez à chaque instant, et vous contredites vos propres discours; vous ne laissez point assez agir ces passions impérieuses, qui se glissent jusques dans l'âme d'une fière vestale; vous n'attendez pas que les délices et les plaisirs du monde aient produit tout leur effet. Il est vrai que moi-même j'ai fait une attaque téméraire, et que je me suis laissé surprendre par la vieille Javotte Levasseur,

seur, lorsque, tel qu'un amant transi, j'étais aux genoux de la charmante Rosalie. Mais j'ignorais que cette belle enfant fût si farouche ; elle n'en avait encore donné aucune preuve. Elle s'est bien fait connaître depuis cette époque; et, si j'étais à votre place, je sais avec quelle circonspection je formerais mes approches. Je dois pourtant vous louer sur une ruse excellente que vous mettez en usage ; car enfin un homme du monde tel que vous, répandu dans les brillantes sociétés, ne peut pas toujours se tromper en matière de galanterie. Vous faites très-bien de ne parler de votre amour que sous le nom d'un autre, à la tigresse qu'il s'agit d'apprivoiser. Par ce moyen, on peut entretenir de sa passion la beauté la plus sévère, sans qu'elle ait lieu de nous en vouloir ; mais il faut sur-tout ne se découvrir qu'après l'avoir bien disposée à recevoir les impressions de l'amour.

Une chose me fait principalement de la peine dans votre conduite ; je vais vous l'avouer avec franchise. A vous entendre, il semble que Rosalie soit une proie réservée pour vous seul. Cependant nos conventions ne sont-elles pas que nous tâcherons de lui plaire tour-à-tour? A vous dire la vérité, je me suis toujours défié de vos promesses ; je connais trop les gens riches pour ne pas savoir qu'ils flattent ceux qui sont moins favorisés de la fortune, tant qu'ils croient avoir besoin de leurs services, et les méprisent ensuite dès qu'ils peuvent s'en passer. Puisqu'il faut vous parler à cœur ouvert, je ne vous ai point abandonné la charmante créature que nous convoitons; je n'ai fait que vous la confier ; j'ai pensé qu'elle vous résisterait jusqu'à ce qu'il me fût possible d'agir par moi-même, et que, lorsque j'interviendrais, elle serait beaucoup plus traitable qu'elle

ne l'était à Égligni. J'ajouterai encore, afin d'achever de vous prévenir de tous mes projets, que je me propose de mettre un jour à profit la passion de mon élève pour Rosalie, sur laquelle j'ai des droits incontestables, puisque je l'aimais avant vous, et qu'elle est, pour ainsi dire, une fleur que j'ai vu éclore. Ainsi, monsieur, vous connaissez mes sentimens et mes desseins secrets: tenez-vous donc sur vos gardes. Avouez qu'en vous déclarant la guerre, je ne cherche point à vous surprendre, et que je suis du moins un rival franc et loyal.

GIRAUDIN.

D'Égligni, le 29 septembre 1795.

LETTRE LXIII.

M. Dégligni, à M. Danglemont.

Je suis donc l'objet de vos railleries? vous tournez en ridicule le sentiment dont mon âme est profondément affectée. Voilà ce que j'obtiens pour prix de ma confiance et de ma simplicité à croire à l'amitié. Je dépose mes peines dans votre sein ; et, au-lieu de m'accorder cette commisération qu'on ne refuse pas même aux personnes qui nous sont inconnues, je deviens l'objet de vos plaisanteries. Est-ce là le procédé que je devais attendre de votre part, de vous, monsieur, qui vous êtes déclaré mon ami, et qui m'avez invité à vous ouvrir mon cœur sans réserve? Ignorez-vous que les chagrins causés par l'amour sont les plus cruels que l'on puisse éprouver? du moins j'ai lu

que cette passion fait des ravages affreux dans les cœurs tendres, et je le sais aussi par ma propre expérience. Mais, direz-vous pour votre justification, l'amour est un abus du sentiment, on ne doit point s'y livrer quand on est raisonnable, attendu qu'il ne sert qu'à tourmenter, et qu'il est d'ailleurs tout-à-fait inutile, puisqu'on parvient à plaire sans son secours, et qu'il empêche même d'être heureux. Quand tout cela serait vrai, devriez-vous moins me plaindre? Si quelqu'un tombait dans un précipice après qu'on l'aurait averti de l'éviter, lui refuseriez-vous votre compassion? Mais, malgré mon inexpérience, j'ose vous soutenir qu'une tendresse réelle n'est point une chimère et ne fut jamais un ridicule; elle ne donne pas toujours des chagrins et des regrets: d'ailleurs, ses peines sont mêlées de plaisirs, et elle conduit enfin au comble de la félicité. Est-il

possible à la personne qui l'inspire de la voir avec indifférence ? Non, elle est le prémice d'un bonheur prochain, qui n'est que différé, et que les obstacles qu'on lui suscite rendent plus délicieux. Le charmant spectacle que l'union de deux véritables amans ! Leur ivresse ne saurait se décrire, et leur vie entière n'est qu'un instant de félicité. Voilà, monsieur, ce que la nature dicte à mon cœur ; elle éclaire la jeunesse ainsi que l'âge mûr, et il faut n'avoir jamais éprouvé sa divine influence, être né insensible, et n'avoir trouvé que des femmes indignes d'attachement, pour n'être point ému des vérités qu'elle me dicte..... Eh ! quoi, ce sexe qui a les grâces en partage, qui fait les délices de la société, ne mérite que d'être trompé, trahi par les hommes ! Ah ! que vous expierez ce blasphême, si vous êtes assez heureux pour aimer un jour. S'il ne de-

vait exister en nous que des transports passagers, pourquoi ses charmes seraient-ils le moindre de ses avantages? pourquoi joindrait-il mille qualités estimables à la vertu, faite pour être adorée sans cesse? Telle est Rosalie; et, quoique vous en disiez, je me ferai gloire d'être toute ma vie son amant.

Comme je ne puis plus compter sur vous pour me servir auprès d'elle, pour lui témoigner combien son absence et ses mépris déchirent mon âme, je vais chercher les moyens de me passer du secours de votre amitié.

DÉGLIGNE.

D'Égligni, le 2 octobre 1795.

LETTRE LXIV.

M. Danglemont, au Précepteur.

J'AI passé la journée la plus délicieuse, je n'ai presque pas quitté un

seul instant la belle Rosalie, nous parcourions les allées solitaires des Champs-élysées, et celles où la foule brillante se rassemble; fatiguée de la promenade elle s'est appuyée sur moi; j'ai senti son joli bras presser doucement le mien; nous causions avec une douce familiarité. La conversation roula d'abord sur des choses indifférentes; j'ai su la ramener à des objets qui m'intéressent vivement, et qui excitaient le trouble que j'ai fait naître. Il me semble encore entendre murmurer à mon oreille l'organe enchanteur de cette charmante personne. En vérité, c'est une divine créature. Qu'il me tarde de l'avoir débarrassée de ses préjugés! J'en veux faire une fille accomplie.

Après avoir goûté délicieusement le plaisir de la promenade, qui nous mettait quelquefois en tête-à-tête, assez loin du reste de la compagnie, nous

nous sommes rendus à la comédie française, ma mère, deux de ses amies, Rosalie et moi. J'étais malheureusement dans le carrosse des amies de ma mère, vieilles et ennuyeuses sempiternelles, qui s'avisent d'être aussi dévotes que babillardes : jugez comme je pestais tout bas d'être séparé de la petite personne destinée à faire un jour mon bonheur, quoique vous en disiez, et peut-être en dépit d'elle-même.

On représentait *Zaïre ;* les meilleurs acteurs ont daigné jouer ; l'illusion a été complette ; et vous jugez sans peine que le cœur de l'innocente a dû s'attendrir. Je voyais dans son émotion le penchant de son cœur à l'amour ; je voyais dans ses larmes son extrême sensibilité. Oui, elle ne résistera point à mes soins empressés ; quand une belle pleure sur les malheurs d'un amant imaginaire, elle est susceptible de s'attendrir pour un amant en réalité. O

que les illusions théâtrales ont de vertu pour émouvoir les âmes les plus froides! Combien de l'amour ne leur doit-il pas de conquêtes! Je crois que leurs effets sont encore plus infaillibles que ceux qui résultent de la lecture des romans.

DANGLEMONT.

Du 29.

P. S. Pendez-vous, malheureux précepteur, je viens d'avoir encore une bonne fortune avec la charmante Rosalie. Ma lettre n'ayant point été mise hier à la poste, je vais vous faire part ce soir, avant de me coucher, d'une journée toute aussi délicieuse que celle qui l'a précédée.

Les dames ont voulu aller passer quelques instans dans le jardin des Tuileries; moi je n'ai pas manqué de les y suivre en fidèle écuyer, et vous en savez la raison. Comme c'était à l'heure où tout le monde s'y rassemble,

nous n'avons pas manqué d'y trouver une grande foule d'oisifs et d'agréables. Quel dommage que toutes sortes de gens en sabots et en guenilles inondent présentement le plus beau jardin de l'Europe ! Cependant la bonne compagnie se réunit et s'isole au bas de la terrasse des Feuillans ; nous y avons porté nos pas, et nos regards ont été charmés à l'aspect d'un nombre infini d'agréables, de petits-maîtres à la Titus, et de femmes qu'embellissait l'élégance de leur parure. Ce fut sur ces nymphes légères et brillantes que je fixai l'attention de Rosalie, à côté de laquelle je m'étais placé comme par hasard.

Voyez-vous toutes ces jolies personnes, lui dis-je, qui semblent ce matin avoir eu les Grâces à leur toilette ? Pour qui les prenez-vous dans votre aimable ignorance du monde ? — Mais ce sont des dames nées dans

une extrême opulence, me répondit-elle d'une voix angélique. — Votre erreur est tout-à-fait plaisante, m'écriai-je en éclatant de rire, ce sont des beautés d'une naissance obscure, dont le cœur s'est ouvert à la tendresse, et qui ont trouvé dans la reconnaissance de leurs amans une fortune pour laquelle elles semblaient n'être point faites. Si elles s'étaient toujours montrées insensibles à l'hommage qu'on rendait à leurs charmes, elles languiraient dans la misère, reléguées dans la dernière classe des citoyens, méprisées de tout le monde. Remarquez les égards qu'on a pour elles; considérez ces jeunes gens, ces riches vieillards empressés à leur plaire, briguer la faveur d'un sourire.

La chère petite ne me répondant rien, je conjecturai qu'elle faisait de sérieuses réflexions. Afin d'ébranler encore davantage son âme, j'arrêtai ses idées sur

sur de nouveaux objets. — Prenez-garde, lui dis-je, à cette jeune personne dont l'air est si satisfait. Eh bien, je sais qu'en secret elle rend heureux un amant qui l'idolâtre. — Qui peut vous avoir si bien instruit, me demanda Rosalie d'un ton ému? — Parbleu! je tiens toute l'histoire d'une amie de la jeune personne, qui est la confidente du couple fortuné, et qui m'a tout conté, parce qu'elle connaît ma discrétion. — Vous en avez donc donné des preuves? mais ce n'est pas du moins dans ce moment-ci. — Je suis impénétrable pour tout ce qu'on doit taire. Je ne vous aurais même rien dit de ceci, si la demoiselle ne vous était inconnue. C'est parce qu'on sait généralement combien je suis discret, ajoutai-je en baissant la voix, qu'un ami, dont je vous ai souvent parlé, m'a confié qu'il vous adorait.

Vous concevez sans peine, monsieur

le précepteur, quel était le but politique de mon discours ; vous admirerez mon adresse à faire naître de certaines réflexions, et la finesse avec laquelle je donne à entendre que je possède une vertu qui m'est tout-à-fait étrangère. Moi, savoir garder un secret ! J'excelle en effet à le taire quand il n'est point à mon honneur. Mais, quand il s'agit d'une bonne fortune, il m'est bien doux de la révéler. J'aime tant à me pavaner des faveurs de nos jolies femmes, qu'il m'est souvent arrivé de me vanter d'avoir eu les bonnes grâces de celles que je n'ai jamais connues.

L'innocente créature m'écoutait attentivement : que j'avais beau jeu pour tirer encore parti de sa crédulité ! Mais l'une de nos vieilles dames prétendit que la nuit approchait ; qu'il était tems de regagner le logis ; qu'à peine pourrait-on faire un ou deux reversis

avant le souper. Il fallut se rendre à toutes ces sottes raisons. Oh! que je l'ai maudite de bon cœur.

Je me hâte de finir, en m'appercevant que l'apostille de mon épître est plus longue que ma lettre même. Eh bien, c'est une nouveauté.

DANGLEMONT.

Ce 30 septembre, à minuit.

LETTRE LXV.

Adelaïde Terval, à sa sœur Rosalie.

JE t'écris celle-ci, ma chère sœur Rosalie, pour te dire que je suis bien étonnée de tout ce que tu me fais savoir par ta dernière. Je prie le bon dieu qu'il t'ouvre les yeux, et qu'il te rende plus raisonnable; je le conjure aussi à mains jointes et tout bas, le soir quand je fais ma prière, de te retirer au plutôt

de ce vilain Paris, où il semble que les filles ne puissent être sages; car enfin, depuis que tu as le malheur de l'habiter, tu te permets et tu te pardonnes des choses qui t'auraient fait trembler à la campagne. En vérité, M.me Danglemont t'a rendu un bien mauvais service en t'amenant avec elle, et je me reproche chaque jour que dieu fait de t'avoir empêchée d'entrer au couvent, à cerfin que tu ne fisses point une sottise. Mais, si tu étais religieuse, car il y en a encore en secret, à ce que j'ai ouï dire, tu n'aurais pas une aussi grande faute à pleurer, que celle qu'il m'est avis que tu commettras en demeurant à la ville. Quoi, ma sœur, vous croyez bien faire en aimant le jeune M. Dégligni! Rappelez-vous donc les belles choses que vous disiez autrefois pour condamner en vous cet amour-là, indigne d'une honnête et brave fille. Si vous étiez une demoi-

selle ; si votre père avait été un seigneur, un magister, un bailli, on vous le passerait, vous auriez l'espérance du mariage. Mais vous savez bien qui nous sommes ; nos pauvres parens n'ont été et ne sont que des vignerons, craignant dieu et ne faisant tort à personne. Que vous proposez-vous donc en aimant ce jeune monsieur Dégligni ? Ce qui m'étonne et me rend toute honteuse pour vous, c'est qu'à cette faute vous en joignez une autre aussi grande. Comment osez-vous partager votre cœur entre deux hommes tout-à-la-fois ! Bon dieu, ma sœur, est-il possible que vous aimiez en même-tems et notre jeune Dégligni et cet effronté monsieur Danglemont ? Je crois que j'ai mal compris cet endroit de votre lettre ; plût-au-ciel ! je serais plus contente d'avoir l'esprit borné que d'avoir à rougir de votre conduite. Vous dites encore comme ça que vous n'êtes nul-

lement coupable, puisque vos sentimens ne sont pas connus de ceux qui en sont la cause. Avez-vous bien pris garde à ça, ma sœur Rosalie? Oubliez-vous que l'on se confesse même d'une mauvaise intention? D'ailleurs, il est un dieu qui lit dans le fond de notre âme; et puis, quand la conscience nous reproche quelque chose, est-ce qu'on est tranquille?

Vous voyez que vous avez tort, et que vous devez changer de façon de penser. Vous n'avez point encore cessé d'être sage, du moins je l'espère; mais vous êtes peut-être à la veille de vous perdre, si vous n'y prenez garde. Ma chère, ma bonne sœur, je t'en conjure, rappelle les sentimens d'honneur que tu as toujours eus, ne me donne pas le chagrin d'avoir plus à pleurer sur toi, que si tu étais morte ou renfermée dans une de ces maisons cachées qu'on appelle un couvent. Songes à notre pauvre

mère, qui nous disait en pleurant, qu'elle se consolait de ne pouvoir nous laisser de biens, parce qu'elle espérait que nous aurions la sagesse. Quel trésor ne nous a pas procuré une bonne éducation! Je remarque dans notre village qu'une fille qui se conduit sans reproche, qui n'écoute jamais les amoureux, que quand il est question de mariage, ne manque pas, pour si pauvre qu'elle soit, de trouver enfin un bon parti. Sois donc toujours sage, ma grande sœur, et sois sûre que tu en seras récompensée, et par le cas que l'on fera de toi, et par un mariage avantageux.

Je t'embrasse comme si je n'étais pas un peu en colère contre toi.

Adélaïde TERVAL.

Du village de Sénévolle, ce 4 octobre 1795.

LETTRE LXVI.

M. Danglemont, à M. Dégligni.

MAIS vous n'y pensez pas, vous prenez les choses au sérieux. Voilà ce que c'est aussi, de se tenir toujours confiné à la campagne! Si vous veniez vivre dans le monde, vous apprendriez bientôt qu'il ne faut jamais croire à la lettre les expressions dont on se sert; il est généralement reçu de les outrer le plus qu'il est possible, et c'est avec beaucoup de raison : car il n'y aurait rien d'aussi froid que nos discours et nos missives, si l'on ne parlait et si l'on n'écrivait que d'après ce que l'on pense. C'est sur-tout parmi nous, gens riches et vivant dans la meilleure société, que ce langage plein d'énergie est employé avec le plus d'art. Il y en a encore

un autre, inspiré par la joie et l'aimable folie; on l'appelle *persifflage;* il est particulièrement connu de la jeunesse aimable et sémillante, qui fait le charme des compagnies; il anime singulièrement les objets qu'il met en jeu, et répand une teinte de gaîté sur ceux qui seraient trop lugubres. C'est en mêlangeant les figures de ces discours oratoires, nouvellement découvertes par les modernes, sans l'aide d'Aristote ni d'aucune rhétorique ancienne, que je vous écris quelquefois, non pour exagérer mon amitié; elle est vive et sincère, et n'a pas besoin d'outrer ses sentimens; mais pour vous faire entendre avec force, quoique d'un style plaisant et léger, que vous avez tort, très-grand tort d'aimer sérieusement la vertueuse et bégueule Rosalie. Voilà ce qui résulte de toutes mes lettres, et sur-tout de ma dernière, qui vous a presque mis en colère contre

moi. Mais examinons la chose gravement, puisque vous chérissez tant l'ennuyeux sang-froid de la raison. N'ai-je pas donné des preuves de ma haute sagesse, en vous conseillant de renoncer à cette funeste passion? Car enfin, que vous est-il revenu depuis que vous vous y livrez malgré moi et mes judicieux avis? Vous avez versé des larmes, vous avez éprouvé les plus sensibles chagrins: c'était bien la peine d'aimer! Croyez-en mon expérience, une femme réellement vertueuse ne doit inspirer que du respect, et n'est bonne qu'à tourmenter ceux qui l'approchent.

Faites vos réflexions là-dessus, et profitez de l'avis de votre serviteur.

DANGLEMONT.

De Paris, le 4 octobre 1795.

LETTRE LXVII.

Rosalie Terval, à sa sœur.

SAIS-TU bien, ma sœur, que quand tu auras soixante-dix ans, tu n'aimeras pas plus qu'actuellement à faire des sermons. En vérité, je t'admire, tu me fais des remontrances comme si j'étais un enfant à la lisière. Sois persuadée que je saurai me conduire, et que je suis trop instruite pour ne pas distinguer le mal d'avec le bien. Cesse donc de me moraliser; songe qu'une sœur cadette ne doit point s'ériger le droit de donner des conseils à son aînée: c'est comme si le bédeau de notre église voulait prêcher son curé. Tu m'entends, je crois; cette comparaison achève de me rendre intelligible. Ne va pas cependant t'imaginer que je sois fâchée de toutes tes mercuriales,

et que je n'aie plus d'amitié pour toi. Tu me seras toujours chère ; la preuve que je veux te conserver à jamais les sentimens d'une tendre sœur, et ceux d'une sincère amie, c'est que je continuerai à t'apprendre tout ce qui m'arrivera dans Paris ; c'est que je n'aurai rien de caché pour toi, et que mes pensées les plus secrettes te seront connues. Ce sont moins tes avis qui m'ont fait de la peine, que ton air décidé et le ton avec lesquels tu me juges coupable. Parle-moi toujours franchement sur les dispositions où tu verras mon cœur ; mais sois beaucoup plus réservée pour me condamner tout-à-fait, attendu que des passions qui te paraîtront criminelles, seront au fonds très-innocentes. Habitant un simple village, n'ayant que des paysans pour toute société, tu ne peux que te former des idées fausses des objets qui m'environnent, et des sentimens qu'ils inspirent.

pirent. Ô ma chère sœur Adélaïde! mets-toi bien dans la tête que nous ne pensons que selon les lieux où nous sommes, et les personnes avec qui nous vivons. A quels préjugés ne dois-tu pas être en proie en ne fréquentant que des gens simples, en ne voyant que des arbres, des champs, des prés, des vignes, des moutons et des vaches! Ah! que je te plains, ma pauvre sœur! que tu mènes une vie ennuyeuse et monotone! Mais moi, comme je te l'ai déjà dit, je suis sans cesse dans un monde enchanté, qui m'offre à chaque instant un spectacle nouveau; une musique harmonieuse retentit à mon oreille; ou bien, sur un théâtre consacré au bon goût, des hommes de tout état, des princes, des rois malheureux, semblent sortir du néant pour contribuer à mes amusemens, pour me faire pleurer d'une manière délicieuse; ensuite un repas superbe

satisfait autant mes yeux que mon appétit ; ajoute à tout cela les personnes instruites et remplies de politesse qui daignent m'accueillir d'une manière infiniment flatteuse. Avoue, ma sœur, que si tu étais à ma place, tu penserais différemment que dans ton village ; et conçois, si tu le peux, que les plaisirs de la ville sont propres tout à-la-fois à pénétrer d'une douce joie, à rendre aimable, à donner de l'esprit, et à faire briller celui que l'on possède naturellement.

Je t'embrasse de bien bon cœur.

ROSALIE TERVAL.

De Paris, le 9 octobre 17

LETTRE LXVIII.

Monsieur Dégligni, à Rosalie Terval.

SERAIT-IL possible que vous m'eussiez oublié, mademoiselle! Tandis que je compte les jours, les instans qui se sont écoulés depuis votre départ; tandis que je languis plongé dans une profonde mélancolie; tandis que mon cœur serait toujours resserré par la tristesse, s'il ne se dilatait quelquefois en s'occupant de votre image: vous vivez dans le sein des plaisirs, vous éprouvez cette douce satisfaction que vous faites ressentir à tous ceux qui vous voient, qui ont le bonheur de vivre auprès de vous; je suis banni de votre souvenir, vous recevez peut-être l'hommage d'un autre amant..... Je ne puis supporter cette cruelle idée!....

Quoi! Rosalie, que je regardais comme la divinité qui devait faire mon bonheur sur la terre, me dédaigne, me méprise, et devient sensible aux vœux qu'un rival heureux ose former..... Eh! où trouvera-t-elle un cœur aussi tendre que le mien, et la pureté des sentimens qu'elle m'inspire? Non, belle Rosalie, un autre ne pourra jamais vous aimer aussi vivement que moi. Ce n'est point ce qu'on appelle amour que j'éprouve pour vous, c'est une passion plus brûlante et plus sublime ; c'est un sentiment qui tient à mon être, et forme une partie de mon âme. Élevé auprès de vous dès mon enfance, vous m'avez été chère dès que j'ai commencé à me connaître ; je me suis fait une douce habitude de partager mon attachement entre vous et ma mère ; cette passion s'est développée avec moi, et plus j'acquiers de sensibilité, plus elle se déploie avec violence. Croyez-vous

que cette ardeur, qu'on ne saurait décrire, et qu'on n'avait peut-être point encore ressentie, soit susceptible de perdre quelque chose de sa vivacité par des obstacles, par une longue séparation, et par la possession d'un bonheur tranquille, qui, dit-on, fait évanouir l'amour? Non, elle est nécessaire à mon existence, elle est une partie de moi-même; elle ne peut donc s'éteindre qu'avec ma vie..... Mais, pourquoi ai-je essayé de vous la peindre, puisque je vous suis un objet indifférent? Ne m'enviez point la consolation de vous avoir fait lire dans mon âme. Je ne vous exprimai que bien faiblement combien je vous aime, quand je vous en balbutiai le timide aveu dans le jardin qui précède notre parc; ma plume vous en exprime davantage que ma bouche, et elle est loin encore de vous avoir décrit toute ma passion: le sentiment ne saurait se

rendre par des mots. Ainsi cet art si vanté de fixer sa pensée sur le papier, ne peignit jamais que bien faiblement tout ce que pense un cœur ivre de tendresse.

Daignez pourtant employer cet art en ma faveur, vous, mademoiselle, qui n'avez point à lui faire surpasser son pouvoir, du moins à mon égard. Une lettre de vous, quelque indifférente qu'elle soit, me pénétrera de joie. Me refuserez-vous, adorable Rosalie, une faveur aussi précieuse, et qu'il vous sera aussi facile de m'accorder? Songez qu'elle est bien due à celui que vous appeliez autrefois votre frère, et qui voudrait vous donner un nom mille fois plus doux que celui de sœur et même d'amante.... Moi, devenir votre époux! Je n'ose prétendre à cette félicité suprême, et borne tout mon espoir à n'être point l'objet de votre haine ou de vos mépris. DÉGLIGNI.

D'Égligni, le 7 octobre 17

P. S. Je vous fais tenir ma lettre par le moyen de M.lle Maurice, qui est, comme vous savez, la plus ancienne femme-de-chambre de M.me Danglemont. Cette bonne vieille fille est dans mes intérêts; je peux compter sur elle; je l'ai enfin touchée par tout ce que je lui ai mandé que je souffrais depuis votre absence. J'ai aussi gagné Pierre Rousset, notre jardinier. Si vous n'êtes point assez cruelle pour refuser de m'écrire, vous pourrez lui adresser vos lettres; il me les remettra fidèlement, sans que personne en sache rien à la maison.

LETTRE LXIX.

M. Danglemont, au Précepteur.

Il faut tout mon courage pour y résister; je me trouve entre deux feux:

d'un côté, vous me faites de terribles menaces, fanfaron de précepteur; il ne s'agit pas moins que de m'enlever la fraîche et piquante Rosalie ; de l'autre, le jeune Dégligni, votre élève, m'accable de reproches et m'accuse d'être parjure à l'amitié. Eh! messieurs, un peu de modération; soyez plus raisonnables, si la chose est possible : je ne puis manquer à l'un, sans travailler aux intérêts de l'autre. Mais voilà comme sont nos prétendus amis ; s'ils nous demandent quelque service, et que nous ayons le malheur de ne pas réussir tout de suite, nous sommes des cœurs durs, des monstres abominables, quand même nous les aurions obligés déjà plusieurs fois ; car les bonnes actions passées s'oublient facilement, on ne songe qu'aux présentes. Tel est, à mon égard, votre procédé à tous les deux ; j'ai donné d'excellens conseils à Dégligni, au sujet de son langoureux

amour pour Rosalie ; (à la vérité, j'avais mes raisons pour lui parler comme j'ai fait ; mais qu'importe?) il ne songe plus à mes efforts continuels pour l'engager à triompher d'une passion malheureuse et ridicule. Voilà les hommes! Son précepteur hypocrite ne l'a point élevé au-dessus des faiblesses humaines ; oui, précepteur *hypocrite*, vous m'entendez, et vous êtes forcé d'avouer tout bas que j'ai raison. Mais je pardonne à sa jeunesse inexpérimentée et fougeuse ; je n'en veux qu'à vous, ci-devant abbé, que l'âge devrait rendre plus circonspect. Je ne m'occupe, dites-vous, auprès de Rosalie, que de mes intérêts personnels, et je ne vous ai jamais en vue dans tous mes projets. Ne sont-ce pas là vos sujets de plainte contre moi, et les motifs de votre redoutable colère? Je vous admire, étrange précepteur ; je devais donc, selon vous, dire à une jeune personne

que le moindre mot peut effaroucher: « Ce n'est pas seulement moi, made-» moiselle, qui brûle de vous séduire; » je vous conjure encore de vous ren-» dre favorable aux vœux secrets d'un » certain tartuffe, qui attend que je » vous ai rendue moins ennemie des » plaisirs, afin de profiter de vos heu-» reuses dispositions. » Vous croyez sans doute que ce discours aurait opéré des merveilles. En vous voyant aussi rempli d'impatience et aussi peu sensé, je vous soupçonnerais, sans l'estime que j'ai pour vous, oui, je vous soupçonnerais d'être réellement amoureux. Oh bien, j'ai mieux agi pour l'intérêt commun que vous n'auriez fait à ma place, malgré tous vos judicieux avis, et malgré les fumées dont vous énivre votre amour-propre. J'ai beaucoup plus d'expérience que vous, afin que vous le sachiez; en fait de galanterie (soit dit sans vanité), je me regarde

comme votre maître. Écoutez le récit de mes actions mémorables depuis ma dernière lettre, et félicitez-moi si vous en avez la force.

Pendant quelques jours, tant que j'en ai trouvé l'occasion, j'ai glissé un petit mot à l'oreille de Rosalie, au sujet de l'ami que j'ai supposé amoureux fou d'elle, et dont je m'érige en confident. — Souvenez-vous, lui disais-je, de celui qui vous adore, il en perdra l'esprit. — Et je la voyais sourire à ces galans propos. Enfin, hier je me suis enhardi, après avoir considéré qu'elle prenait un plaisir infini à la promenade, aux spectacles, et qu'elle s'accoutumait à entendre prononcer le mot d'amour. Ma mère étant sortie seule immédiatement après dîné, pour aller, je crois, à confesse chez une dévote, où se rend secrettement un bon prêtre, j'ai feint qu'une affaire importante m'appelait aussi dans une maison ;

mais, au-lieu de m'éloigner du logis, je me suis tenu quelques instans dans ma chambre à coucher, d'où je suis descendu doucement au salon, dans lequel la charmante Rosalie s'amusait à toucher du *piano*. Elle s'est interrompue en me voyant entrer, et m'a demandé, en riant, si je voulais toujours lui taire le nom de cet ami dont j'étais le confident si discret. J'ai paru hésiter assez long-tems, me contentant de répondre et de lui répéter, qu'elle était chérie, idolâtrée par l'homme le plus tendre, le plus constant. Enfin, emporté par un mouvement dont je n'étais point le maître, et desirant d'ailleurs lui ouvrir mon âme toute entière, je me suis précipité à ses genoux, en m'écriant: — C'est trop dissimuler des sentimens que j'éprouverai toute ma vie, et qui feront mon malheur ou ma félicité, selon que vous daignerez y répondre: c'est moi qui

vous

vous adore, vertueuse Rosalie. Je m'étais promis de ne jamais laisser éclater un amour qui, tout délicat qu'il est, peut offenser votre sagesse; mais jugez de toute sa violence, puisque je n'ai pu vous le cacher davantage. Accablez-moi de toute votre rigueur, je n'en murmurerai point; et pour me punir moi-même d'un aveu qui, je le vois, excite votre indignation, je jure de me bannir pour toujours de votre présence. Je n'aurai du moins sorti qu'un seul instant du respect que méritent vos vertus, si c'est manquer à ce qu'on leur doit d'estime et d'admiration, que de rendre un pur et légitime hommage aux attraits dont le ciel vous a pourvue; et je me flatte que vous vous direz quelquefois, que je fus plus malheureux que coupable. — Étonnée, interdite de colère ou de plaisir, l'aimable créature me laissa parler sans m'interrompre. Je m'éloignais en effet, comme si je m'étais con-

damné sérieusement à un éternel exil, quand elle m'arrêta d'une voix émue. — Écoutez donc, monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis point tout-à-fait fâchée contre vous; c'est moi qui vous ai contraint à me découvrir votre secret: ainsi je dois moins vous en vouloir. — Ces mots, auxquels je m'étais pourtant attendu, semblèrent me rappeler à la vie; je revolai aux pieds de la divinité de mon cœur, qui, tombant dans une profonde rêverie, laissa, comme à l'abandon, une de sès belles mains négligemment posée sur son genou; je m'en saisis avec avidité et et la couvris de mille baisers. O dieu! dans quelle ivresse je demeurai plongé! En touchant seulement cette main si blanche et si délicate, j'éprouvai une émotion et un saisissement voluptueux, qu'il me serait impossible de décrire; cette légère faveur a été pour moi mille fois plus délicieuses que tous les plai-

sirs dont je me suis enivré jusqu'à présent. Au milieu de mon ravissement, j'ai tout-à-coup entendu le bruit d'un carrosse qui entrait dans la cour; je n'ai eu que le tems de remonter chez moi par l'escalier dérobé: c'était ma mère qui revenait déjà.

Eh bien, croyez-vous que j'ai encore besoin de vos leçons? Ne me suis-je pas conduit avec une dextérité digne de louanges? Allez, j'en réponds, l'innocente créature est à nous; je ferai bientôt retentir jusques dans vos demeures rustiques, mes cris de joie et les chants de la victoire. Il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiette, et pour laquelle j'avoue que j'implore humblement vos conseils. Il serait nécessaire, pour achever de séduire notre tendre vestale, il serait de la dernière importance de lui faire quelques présens magnifiques: rien de plus éloquent que des girandoles ou qu'un superbe

collier de diamans; l'amour-propre de celle qui les reçoit augmente au moins de moitié, et sa vertu diminue des trois quarts. D'ailleurs, j'ai remarqué que M.lle Rosalie considère avec une singulière attention les pierreries de nos demoiselles entretenues; elle serait sûrement enchantée d'en avoir de pareilles; oui, elle ne serait pas femme, si elle ne chérissait une brillante parure. Mais comment lui faire accepter des présens d'où dépend mon triomphe? et quand elle les accepterait, ne pouvant les porter à cause de ma mère, leur effet deviendrait presque nul, ce qui n'est pas mon intention; il est bien différent pour une jeune beauté d'avoir un riche écrin qu'elle cache soigneusement, ou de nous éblouir chaque jour par l'éclat et le feu de ses pierreries. Voyez, cher précepteur, si vous pouvez me tirer d'embarras, et m'aider à lever le dernier obstacle que j'é-

prouve. Je serais furieux contre la stérilité de mon imagination, si, dans cet instant, je ne mettais toute ma confiance en votre esprit fourbe et rusé.

Adieu, songez que j'attends votre réponse avec impatience.

DANGLEMONT.

De Paris, le 10 octobre 17

LETTRE LXX.

M. Dégligni, à Rosalie Terval.

LA poste d'aujourd'hui aurait dû m'apporter une lettre de vous, mademoiselle; mais tout ce que j'avais prévu de ma triste destinée va donc s'accomplir! Vous craignez de m'écrire un seul mot de consolation; je ne vous inspire pas seulement une froide indifférence, je vous suis encore un objet

odieux. Voilà le prix que vous réservez au plus tendre amour! Devais-je m'attendre à une rigueur aussi peu méritée, aussi injuste? car enfin, ces sentimens que j'éprouve depuis mon enfance, ne m'ont pas seulement été inspirés par la beauté la plus parfaite; j'adore surtout en vous les qualités de l'âme, mille talens aimables, et la réunion de toutes les vertus. Devez-vous me punir d'un amour qui est absolument votre ouvrage? Eh! comment me suis-je conduit à votre égard! Ai-je laissé connaître tout ce qui se passait dans mon cœur? N'étais-je pas auprès de vous sans cesse occupé à dissimuler mon trouble? A peine osais-je lever sur vous un seul regard à la dérobée. Comment récompensez-vous une conduite si réservée, si respectueuse, dont toute autre que vous serait touchée? Que j'étais loin de vous croire capable de cette insensibilité, et, j'ose le dire,

de cette ingratitude ! Depuis ma dernière lettre, je comptais les jours, les heures, les minutes qui devaient m'amener votre réponse. Je suis cruellement trompé dans mon attente..... O dieu ! si un rival était plus heureux que moi !..... Vous croyez peut-être trouver dans un autre plus de sincérité, plus de constance..... Je ne puis soutenir cette idée, elle me tourmente, elle me déchire. Je ne vous demande qu'un seul mot, par la voie que je vous ai indiquée. Je vous déclare, et très-sérieusement, que si dans trois jours je ne l'ai pas reçu, je pars, je vole à Paris. Ma mère a beau m'en refuser la permission. Ce sera le premier chagrin que je lui donnerai, et vous en serez la cause. Oui, j'y suis décidé, j'irai savoir de votre bouche si l'amant le plus vrai, le plus passionné, doit être le plus malheureux.

DÉGLIGNE.

Ce 11 octobre 17.

LETTRE LXXI.

Adélaïde Terval, à sa sœur.

FORT bien, ma sœur, vous vous fâchez des conseils que je vous donne tout simplement par amitié. Voilà ce que c'est que d'avoir trop de franchise et un trop bon cœur, on court risque de faire de la peine à ceux que l'on voudrait obliger, en les avertissant des fautes qu'ils sont sur le point de faire. Il est vrai qu'après avoir témoigné beaucoup d'humeur contre moi, tu te radoucis et tu me permets de te parler toujours comme une bonne sœur. Mais crois-tu donc que j'avais besoin d'obtenir ton agrément à ce sujet? Est-ce que tu ne m'es pas aussi chère que moi-même? Est-ce que je ne dois pas m'intéresser à tout ce qui t'arrive, à tout ce que tu penses? Tu vois bien, ma

sœur Rosalie, par ce que je te dis-là ; qu'il me serait impossible de ne point t'écrire mon sentiment, ni de ne point te marquer mon avis, quand la chose en vaudra la peine ; et il me semble que ton séjour à Paris t'expose à beaucoup de dangers, qui doivent exciter l'attention de toutes les personnes qui t'aiment sincèrement, et sur-tout de ta bonne petite sœur. Je conviens que je suis ta cadette, que tu as reçu l'éducation d'une demoiselle, et que moi je ne suis élevée que comme une pauvre paysanne ; mais en ai-je moins d'amitié pour toi, et n'est-il pas tout simple que je te la témoigne à ma manière ? Je te dirai encore que mon gros bon sens vaut peut-être mieux que cet esprit que tu me vantes avec tant de plaisir ; car n'a-t-on pas remarqué que les gens les plus instruits, les plus savans, sont directement ceux qui font le plus de sottises ? Témoin le fils de Mathurin ;

il savait lire et écrire comme le magister, et parlait aussi bien que M. notre curé: eh bien, dans la même année il a déshonoré une pauvre fille du village, et puis s'est fait soldat. Réponds, ma grande sœur, ça ne te prouve-t-il pas que l'esprit ne sert qu'à nous écarter du bon chemin? Quel usage, par exemple, as-tu fait du tien, depuis que tu es dans cette belle et grande ville, où il est fête tous les jours pour ceux qui sont riches? Tu t'es laissée séduire par des objets dont il était tout simple de se défier; tu approuves actuellement ce que tu blâmais autrefois, et tu ne peux souffrir les choses que tu aimais le plus. Ne devrais-tu pas comprendre que si la vie agréable que l'on mène à Paris, chasse le chagrin, et rend les gens gais, jovials et spiritueux ou spirituels (je ne sais trop comment dire), elle est aussi très-propre à *gâter* le cœur et l'innocence d'une

jeune fille. Voilà ce que je remarque dans tes lettres, et ce qui me fait trembler pour toi. Mais j'espère que le bon dieu exaucera mes prières, et te défendra contre les ruses des méchans. Si tu goûtais les plaisirs dont je jouis à la campagne, ils te paraîtraient moins méprisables, et ils n'auraient rien de dangereux pour ta sagesse. Après qu'on s'est occupé de travaux utiles, qu'il est agréable de venir s'asseoir avec appétit autour d'une table, au milieu de ses parens, de ses amis, de ses serviteurs! Là chacun, content de soi-même et du travail de sa journée, mange parce qu'il a faim et pour reprendre de nouvelles forces; on rit parce qu'on est joyeux; la bonne humeur qui préside au repas, y fait trouver le délassement et la santé. Quand je suis aux champs, qu'il m'est doux d'entendre ramager les oiseaux et sur-tout le rossignol! Ta musique est-elle aussi belle, aussi tou-

chante? J'en doute : on m'a dit qu'elle n'était qu'une mauvaise copie de celle que nous entendons tous les jours dans nos bocages. Le dimanche est consacré, dans les campagnes, à un amusement qui surpasse tous ceux que l'on recherche à la ville. Le soir, après les vêpres, nous nous assemblons sous l'ormeau, dans le beau milieu du village, non pour nous regarder, sans ouvrir la bouche ni sans remuer les jambes, mais pour rire, pour danser; une joie bruyante et le son de la cornemuse, annoncent au loin nos innocens ébats. Les vieillards, assis en cercle sur le gazon, s'entretiennent des histoires du tems passé, et sourient à la gaîté de leurs enfans, qui, croyant former comme il faut une contre-danse, sautent de bien bon cœur, sans cadences ni mesures, tandis que d'autres se font des niches et jouent à différens jeux sur l'herbe.

Adieu,

Adieu, ma sœur, je souhaite que tu goûtes des plaisirs pareils aux nôtres; ils paraissent toujours nouveaux, ils n'ennuient jamais; on en jouit sans danger et sans regret.

Ma lettre tient quatre pages de grand papier, griffonnées de mon mieux, afin que tu puisses les déchiffrer. Elle est si longue, si longue, parce que j'ai été deux soirées à te l'écrire. Je finis en t'embrassant bien tendrement, quoique je te prêche avec humeur.

J'allais oublier de t'apprendre que je crois avoir un amoureux dans un monsieur, frère de notre respectable curé, et qui vient tous les ans passer à la campagne les deux derniers mois de l'été. C'est un homme d'un grand mérite m'a-t-on dit, mais d'un caractère fort singulier, vivant à la ville, parce qu'il y est obligé à cause de son état, et se plaisant à s'écarter des usages reçus. Il est homme à préférer pour sa

femme une simple et honnête villageoise, à une belle et riche demoiselle, qui n'aurait de recommandable que son argent. Quand il me rencontre, il ne manque pas de m'aborder avec beaucoup de politesse, et de me dire que je suis bien aimable. Je ne lui ai encore rien répondu ; mais, chaque fois qu'il me parle, je ne puis m'empêcher de rougir.

Adélaïde TERVAL.

Du village de Sénévolle, ce 14 octobre 17

LETTRE LXXII.

Rosalie Terval, à M. Dégligni.

MONSIEUR,

Moi vous mépriser! moi vous hair! Je ne puis être capable d'une pareille ingratitude à l'égard du fils de ma

bienfaitrice. Tout ce qui lui appartient doit m'être cher; ainsi, monsieur, vous avez des droits à mon estime et à mon amitié. Contentez-vous de ces deux sentimens, que mon cœur ose seul se permettre de vous avouer. Ce serait manquer à la reconnaissance dont les bontés de madame votre mère ont pour toujours pénétré mon âme, si j'encourageais la passion que vous me témoignez. La raison ne tardera pas à l'éteindre; vous sentirez bientôt que ce n'est pas de l'amour que vous devez avoir pour moi, mais un attachement aussi pur que dans notre enfance. Quel serait le fruit de cet amour, très-blâmable de votre part, et qui dans moi serait tout-à-fait criminel? Il ferait le malheur de notre vie à l'un et à l'autre, et vous ôterait la satisfaction d'être estimé de tout le monde. On s'étonnerait de vous voir aimer une simple paysanne, et l'on m'accuserait, moi,

de manquer à ma bienfaitrice, et de me livrer à l'espoir le plus ridicule, en chérissant un homme qui ne peut jamais être mon mari. Soyez pourtant bien persuadé, monsieur, que vous ne m'êtes point indifférent. Je conserverai toujours le souvenir de cet heureux tems, trop tôt écoulé, où je vous appelais mon frère, où j'étais votre petite sœur; la démarche que je fais aujourd'hui, en vous écrivant par la voie que vous m'avez indiquée, doit même vous prouver combien vous m'êtes cher..... Mais, pour notre repos mutuel, tenons-nous-en à la simple amitié. ROSALIE.

De Paris, le 15 octobre 17

LETTRE LXXIII.

Madame Dégligni, à Rosalie Terval.

Tu parais t'accoutumer, ma chère fille, au séjour de Paris. Mon amie me mande que tu fais à merveille les honneurs de sa maison, et que tu ne t'ennuies nullement aux fêtes et aux spectacles, que tu voyais d'abord par pure complaisance. Mais ton cœur est-il tranquille? Une passion secrette ne troublerait-elle pas le bonheur que tu sembles goûter? Que ta situation serait cruelle, si, occupée à dissimuler l'agitation de ton âme, tu ne partageais qu'en apparence les plaisirs qui t'environnent! Tu m'as confié autrefois que mon fils t'inspirait des sentimens que tu te reprochais : continue de déposer dans mon sein toutes tes peines,

et n'aie rien de caché pour moi. Je t'ai toujours prodigué les soins et les caresses d'une mère, et je te chérirai toujours comme si tu étais ma fille. Parle-moi donc avec cette franchise et cette confiance que tu me montrais à Égligni. Tu trouveras en moi une tendre amie, prête à te plaindre, à te consoler, ou dont les conseils pourront t'être utiles.

Ce qui me fait vivement desirer que tu m'ouvres ton cœur, ma chère Rosalie, c'est qu'on vient de me parler d'un homme puissamment riche, qui, dit-on, serait enchanté d'être ton époux. Mais ce mariage, s'il réussit, ne peut faire ton bonheur, qu'autant que tu ne nourrirais point une passion secrette et malheureuse. S'il était vrai que tu fusses en proie à l'amour, à ce tyran des âmes timides et faibles, je me flatte que, pour en triompher, tu écouteras la voix de la raison et celle d'une mère ou d'une sincère amie.

Je crois pouvoir te dire, ma charmante orpheline, que mon fils continue d'être plongé dans une mélancolie profonde; je feins de ne point m'en appercevoir, afin de n'avoir pas lieu de le gronder inutilement, et j'ai recours à toutes sortes de moyens pour le dissiper, tels que des parties de chasse, de pêche, ou des promenades que nous faisons ensemble, ou des prix à la course, que je fais disputer par les paysans des environs. Ainsi, le soupçonnant d'être toujours amoureux de toi, je ne lui en dis rien; mais je tâche de lui rendre insensiblement ton idée moins présente.

Songe aussi, par les amusemens du monde, par les charmes de la lecture, et ceux des beaux-arts, à bannir de ton cœur des sentimens que tu ne peux approuver.

FORLISE-DÉGLIGNI.

Le 12 octobre 17

LETTRE LXXIV.

Le Précepteur, à M. Danglemont.

L'EXCELLENT conseil que je vais vous donner, puisque vous m'en demandez un avec tant d'instance! C'est pour le coup que vous avouerez, monsieur, que je suis fort sur l'imaginative, et que vous devez baisser pavillon devant moi. Vous avez amené la fière Rosalie à ne résister qu'à demi ; vous avez soufflé dans son cœur le feu des passions, qu'allumaient la nature et l'air de volupté qu'on respire à Paris : c'est fort bien ; vous pensez, avec raison, que de magnifiques présens acheveraient de séduire la petite personne, en flattant sa vanité ; et vous voilà dans le dernier embarras, parce que vous n'avez ni pierreries ni argent peut-être pour en acheter, et parce qu'il vous paraît impossible que Rosalie

puisse se parer de vos dons. Eh! quoi, morbleu! une bagatelle vous arrête. Oh bien, applaudissez-moi, félicitez-vous de m'avoir pour associé; je viens à votre secours, et je lève d'un mot toutes les prétendues difficultés que vous regardiez comme insurmontables. Oui, Rosalie aura les diamans, il ne vous en coûtera rien, elle les portera sans que personne y trouve à redire, madame votre mère elle-même sera charmée de voir sa protégée aussi brillante qu'une divinité de l'opéra. Voici ce qu'il faut faire pour opérer tant de prodiges, et la chose est bien facile. Vous chercherez M. Dupuisdor dans Paris, si vous n'avez point occasion de le rencontrer dans quelque société; car les gens d'un certain monde se connaissent tous; les différentes maisons où l'on mange sont les liens qui les réunissent. Tandis que le citoyen pauvre a tant de peine à ré-

galer deux ou trois fois pendant l'année ses amis et ses parens; vous autres, favoris de la fortune, vous rassemblez chaque jour à votre table et les indifférens et les personnes qui vous sont chères..... Mais quel rapport tout cela peut-il avoir avec ce que je me propose de vous dire! Ne vous fâchez point, je reviens à mon sujet. Vous irez donc trouver M. Dupuisdor, ce financier si célèbre, et qui, à la campagne, est devenu amoureux de Rosalie; vous le présenterez à madame votre mère comme un de vos intimes amis; selon l'usage, elle l'invitera à venir souvent chez elle, quoique peut-être elle ne s'en soucie pas beaucoup; il sera dupe de cette politesse, encore selon l'usage; il reverra la belle Rosalie, parée de tous ses charmes; l'amour qu'il avait pour elle reprendra de nouvelles forces. Quand vous le verrez bien épris, bien enflammé, vous lui conseillerez

de la demander en mariage, en lui faisant entendre qu'il n'y a pas d'autre moyen de fléchir cette fière vestale. Les rigueurs qu'il a éprouvées ont dû irriter sa passion, qui n'est qu'assoupie, et qui va se réveiller à la moindre lueur d'espérance ; il se hâtera de suivre votre avis, prétendu désintéressé. Madame Danglemont acceptera avec joie sa proposition, en écrira à son amie, qui ne manquera pas de consentir à tout, et il sera permis au financier de faire sa cour, et de combler de riches présens l'objet de sa tendresse. Pour nous, j'espère qu'avant la conclusion, nous aurons le tems de profiter du ravissement où sera plongée M.lle Rosalie, en se voyant couverte de diamans, et vêtue de robes magnifiques : sur-tout ne lui laissez pas ignorer que vous êtes cause de la générosité du riche Midas, et que c'est moi qui vous ai conseillé de le mettre

en jeu. Si, par hasard, Dupuisdor ne faisait pas bien les choses, vous pourriez risquer quelques dons, qui passeront sur le compte de l'homme de finance, et qu'il n'aura garde de nier. Pour mettre de mon côté la main à cette importante affaire, j'ai hardiment assuré M.me Dégligni, que M. Dupuisdor, enchanté de la vertu de mademoiselle Rosalie, songeait à l'épouser, et qu'au premier jour il aurait l'honneur de lui écrire, pour solliciter son agrément. Je suis informé de tout cela, ai-je ajouté, par un ami, qui est venu m'en prévenir, afin de m'engager à appuyer ces projets. La nouvelle a paru lui faire le plus grand plaisir.

Enfin, monsieur, si vous me secondez, nous triomphons ; l'innocente créature est à nous. Je vous laisse savourer ces idées délicieuses.

GIRAUDIN.

D'Égligni, le 16 octobre 17

LETTRE

LETTRE LXXV.

Rosalie Terval, à M.me Dégligni.

MADAME,

VOUS voulez savoir si j'aime, ou si mon cœur est indifférent. Je dois m'empresser de répondre à ces deux questions, et mériter par ma franchise la confiance que vous avez en ma sincérité. Je suis toujours digne des bontés de ma protectrice; une passion criminelle ne trouble plus mon âme; j'ai triomphé des sentimens que m'inspirait monsieur votre fils. Élevée avec lui, accoutumée à l'entendre m'appeler sa sœur, je m'étais faite une douce habitude de le chérir, et insensiblement j'en étais venue à l'aimer comme un amant, croyant ne l'aimer que comme un frère. Je ne me suis pas plutôt

apperçue de mon erreur, que je me suis efforcée de surmonter un penchant condamnable à tant d'égards. Depuis mon arrivée à Paris, la raison a calmé le trouble cruel de mes sens, non sans peine, j'ose vous l'avouer, madame. Je ne vois plus actuellement dans M. Dégligni, que le fils de ma bienfaitrice, qu'un homme pour qui je ne dois avoir qu'une tendre amitié. Fière de la victoire que je viens de remporter, je veux pour jamais fermer mon cœur à l'amour, et vivre dans une heureuse indifférence. Je ne grossirai point le nombre de ces jeunes personnes trop coupables, qui remplissent toute la ville du bruit de leur infortune et de leur déshonneur, après avoir fait une triste expérience de l'inconstance et de la perfidie des hommes. Attachée à mes devoirs, je mènerai une vie paisible, et je trouverai dans la sagesse la possession des vrais plaisirs.

Ainsi rien ne vous empêcherait, madame, de songer au mariage dont vous me parlez. Mais permettez-moi de vous représenter que je suis encore bien jeune, et qu'on ne saurait trop attendre avant de perdre pour jamais sa liberté. Cependant ordonnez, madame, je suis prête à obéir.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

ROSALIE TERVAL.

De Paris, le 17 octobre 17....

LETTRE LXXVI.

La même, à Adélaïde Terval.

SAIS-TU bien, ma chère sœur, que tu prêches encore mieux que le curé de ton village? En vérité, s'il connaissait tes talens, il te prierait de monter en chaire à sa place, et ses

paroissiens n'en seraient pas plus mal moralisés. Raillerie à part, tu me fais des sermons qui me convertiraient si j'avais quelques fautes à me reprocher. Heureusement que tous tes beaux discours sont en pure perte, puisque je ne suis point en danger d'être pervertie, ainsi que tu as la bonté de te l'imaginer. Tes craintes, à mon sujet, viennent des idées peu justes que tu te formes sur les mœurs des personnes qui habitent dans les villes, et sur l'ignorance où tu es des usages, ridicules et répréhensibles dans un endroit, et très-honnêtes dans un autre. Oui, ma sœur, ce que l'on regarde comme un mal au village, n'est à la ville qu'une chose sans conséquence. Par exemple, une paysanne, imbue des préjugés de son éducation, et qui aurait toujours resté à la campagne, croirait commettre un grand crime en ayant en secret un amant. Eh bien, moi, qui vois ce qui

se pratique ici, je me permets, sans scrupule, d'avoir deux amans à-la-fois. Le fils de ma protectrice et monsieur Danglemont me sont chers l'un et l'autre; je n'éprouve pourtant à leur égard qu'une tendresse incertaine et confuse, qui m'ôte la facilité de pouvoir faire un choix; ce qui m'oblige à les aimer tous les deux, en attendant que je lise mieux dans mon cœur. Eh! comment me défendrais-je d'avoir de la sensibilité? Tout ce qui m'environne exprime et célèbre l'amour; les brochures nouvelles, c'est-à-dire des livres qu'on appelle des romans, font une peinture délicieuse de cette agréable passion; les spectacles, la comédie, l'opéra, en représentent vivement les douceurs. Quand je vais aux promenades, si je vois une jolie femme, une jeune personne intéressante par sa beauté, aussitôt monsieur Danglemont m'apprend plusieurs histoires galantes à leur sujet;

enfin, je ne peux fixer une personne de mon sexe, sans qu'il ne se hâte de me raconter qu'elle a eu le cœur tendre, et que l'amour l'a conduit à une fortune brillante. Pourquoi donc craindrais-je d'éprouver un sentiment que tout inspire, et qui fait le charme de la vie? Dans les villes, et sur-tout à Paris, on se livre sans scrupule au bonheur d'aimer et d'être aimé; tandis qu'au village un sot préjugé force de végéter dans l'indifférence.

A cause de ce que je t'écris, ne va pas croire, ma chère sœur, que j'ai dessein de renoncer à mes devoirs, et d'oublier la sagesse; je ne cesserai jamais d'être une honnête fille. Défais-toi de tes petites idées, tu ne verras dans ma conduite actuelle, que la manière de vivre des habitans de la ville; usage qui n'ôte rien à la pureté des sentimens, et qu'aucune personne raisonnable ne peut trouver repré-

sensible. Montre-toi digne d'un séjour plus distingué que celui où tu es confinée. Si l'homme dont tu me parles, qui te sourit et te dit des choses obligeantes quand il te rencontre seule, mérite ton attachement, ne fais aucune difficulté de l'aimer.

Je t'embrasse et suis ta bonne et tendre sœur.

ROSALIE TERVAL.

De Paris, le 18 octobre 17....

LETTRE LXXVII.

M. Danglemont, au Précepteur.

BRAVO! *bravo!* malin et spirituel précepteur ; votre idée au sujet du financier est on ne peut pas plus heureuse ; je l'ai saisie tout de suite ; j'ai vu d'un coup-d'œil tout le parti qu'il

était possible d'en tirer; elle m'a ravi, transporté, et, sans perdre un seul instant, j'ai bien vîte couru en faire usage. Dupuisdor n'était point de mes sociétés, mais un de mes amis est de toutes les siennes, et lui emprunte de l'argent. J'ai volé chez lui, et je lui ai témoigné une forte envie de me lier avec M. Dupuisdor. Mon empressement l'a fait sourire, car on nous soupçonne toujours des vues intéressées à nous autres jeunes gens livrés au tourbillon des plaisirs, quand nous recherchons l'amitié d'un homme de finance. Je l'ai laissé dans son erreur; et, pour me servir au gré de mes souhaits, il m'a, dès le même soir, fait souper avec le financier. Vers la fin du repas, on est venu tout naturellement à parler des jolies femmes; moi, saisissant cette occasion, j'ai beaucoup vanté les charmes et le mérite d'une jeune personne que ma mère avait

depuis peu de tems auprès d'elle, et que madame Dégligni avait élevée comme sa fille. A ces mots, notre riche Midas s'est écrié : « Quoi! monsieur, » cette aimable personne est à Paris! » Je l'ai connue autrefois dans le » château Dégligni ; que je voudrais » être assez heureux pour la revoir » encore! » Je lui ai offert, comme vous pensez bien, de lui procurer le plaisir qu'il paraissait desirer si vivement. Enchanté de ma complaisance, il m'a serré la main, m'a dit qu'il profiterait au plutôt de ma bonne volonté à son égard, et nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde. Dès le lendemain matin, il est venu me sommer de ma parole. J'ai modéré son impatience ; nous avons pris du chocolat ; et, quand l'heure m'a paru convenable, nous sommes descendus dans l'appartement de ma mère, qui était à sa toilette. Elle a fort bien reçu

Dupuisdor, qu'elle avait autrefois rencontré dans plusieurs maisons, et qu'elle avait perdu de vue depuis les troubles de la révolution ; elle m'a félicité de l'avoir pour ami, et l'a prié de venir manger chez elle le plus souvent qu'il pourrait. Vous jugerez de la joie dont elle a pénétré le cher M. Dupuisdor, quand vous saurez qu'il a vu Rosalie auprès de ma mère, et que la charmante créature était vingt fois plus jolie que de coutume. Aussi ne manque-t-il pas de fréquenter assidument le logis de faire les yeux doux à la belle enfant qui tourne tant de têtes raisonnables, et de lui dire, à sa manière, des choses galantes, quand il en trouve l'occasion. Je remarque que la belle Rosalie l'écoute sans humeur, et même en souriant ; je serais tenté d'en concevoir de la jalousie, si je ne considérais que l'amour respectueux du financier doit en faire réussir un autre, qui plaira

sûrement davantage, attendu que ses manières sont beaucoup plus vives et plus agréables.

Mais le tems des présens n'est point encore venu; il faut attendre que Dupuisdor se soit mis dans la tête d'épouser, qu'il ait fait sa demande, et qu'elle ait été agréée..... Que de jours vont s'écouler encore!..... et il faudra que j'attende!..... Ce ne sera pas du moins avec patience..... La seule idée du bonheur que j'envisage me cause une émotion inconcevable; et, quand je viens à songer aux délais, aux obstacles qui reculent ma félicité, mon agitation redouble, tout mon sang s'allume.

Vous êtes bien tranquille, vous, M. le précepteur; sans compter les mois, les jours, les heures qui se succèdent, vous soupirez paisiblement après l'instant qui doit vous soumettre l'objet de vos desirs. Que j'envie le calme heureux

de vos passions! Sans doute que toutes les glaces du nord circulent dans votre sang, et je vous en félicite..... A propos de votre froideur à temporiser, je ne vois pas comment vous pouvez espérer de parvenir un jour à posséder l'objet de vos vœux. Dans votre dernière lettre, vous arrangez fort bien les choses: le financier donnera cela, dites-vous; il en résultera tel avantage pour M. Danglemont; mais que vous en reviendra-t-il à vous, cher précepteur? Est-ce que vous vous seriez oublié, par hasard? ou bien seriez-vous assez généreux pour vous contenter de la satisfaction d'avoir contribué au bonheur de votre prochain? Je vous prie de m'apprendre à quoi je dois m'en tenir. Peut-être vous flattez-vous que je travaillerai à mon tour à vous rendre favorable notre commune divinité. Mais si j'allais être un ingrat, ou si j'allais ressembler à ces riches, qui ne veulent

veulent rien relâcher des trésors qu'ils possèdent! Prenez-y garde. Adieu, je vous laisse y réfléchir.

DANGLEMONT.

De Paris, le 23 octobre 17....

LETTRE LXXVIII.

Madame Danglemont, à madame Dégligni.

JE me hâte de vous informer d'un parti très-avantageux qui se présente pour notre chère fille, et auquel ni vous ni moi n'aurions jamais songé. Croiriez-vous, mon amie, qu'elle a fait la conquête d'un financier, qui, charmé de ses attraits et de la brillante éducation que vous lui avez donnée, ne se propose pas moins que d'en faire sa femme? Oui, le riche Dupuisdor est amoureux fou de notre charmante

Rosalie, et desire vivement l'épouser, afin de partager avec elle toute sa fortune. Cette alliance me paraît aussi honorable qu'utile pour votre protégée, si digne des sentimens maternels que vous avez pour elle, et que je regarde aussi comme ma fille. Elle est si remplie d'esprit et de talens, elle a un air si distingué, elle est si belle et si sage, qu'il n'est point étonnant que la fortune se plaise à la combler de faveurs! Cette chère enfant ne sait encore rien du sort heureux qu'on lui destine; j'ai engagé Dupuisdor à ne lui en parler que lorsque nous aurons votre agrément; il faut lui réserver cette surprise, afin qu'un bonheur aussi subit la transporte d'une joie plus vive. Je ne crois pas qu'elle ait aucune raison pour refuser un homme aussi riche que Dupuisdor, et réellement épris du plus tendre amour. Si elle s'avisait de faire quelques difficultés, peut-être à cause

de son ancien goût pour le couvent, il faudra, ma chère amie, que vous fassiez parler l'autorité que vous donnent sur elle et vos bienfaits et les soins que vous avez pris de son enfance. Je tâcherai de vous bien seconder. On doit tenir en bride la jeunesse indocile, et la forcer, pour son avantage, d'écouter la voix de la raison.

J'attends une prompte réponse.

CÉLICOURT-DANGLEMONT.

De Paris, le 24 octobre 17....

LETTRE LXXIX.

M. Dupuisdor, à M.me Dégligni.

MADAME,

J'OSE me flatter que vous voudrez bien agréer la prière que je vais avoir l'honneur de vous faire. M.me Dan-

glemont m'a promis de joindre ses sollicitations aux miennes. Une si puissante recommandation, bien plus que notre ancienne connaissance, madame, me fait espérer que vous aurez moins de peine à m'accorder la grâce que je viens aujourd'hui vous demander. Comme vous tenez lieu de mère à M.lle Rosalie Terval, et que cette estimable personne ne prendra sûrement aucune résolution importante sans votre avis, je vous prie de donner votre agrément au dessein que j'ai pris de l'épouser. Il ne m'est point inspiré par une passion aveugle, inconsidérée, qui s'évanouit quand les desirs sont satisfaits, et à laquelle succède ordinairement le repentir. Non, madame, il est l'ouvrage des plus sérieuses réflexions, et de la certitude où je suis que de son accomplissement dépend le bonheur de ma vie. En effet, il m'est facile de répondre aux objections que l'on pourra me

faire. La famille obscure et la pauvreté de celle que j'adore, paraîtront surtout des raisons invincibles pour condamner mon mariage. Mais n'a-t-on pas dit depuis long-tems que la naissance est le pur effet du hasard? et, de nos jours, ne vient-on pas d'en faire une loi fondamentale? D'ailleurs, les parens de M.lle Rosalie, adonnés à cultiver la terre, ont pratiqué une profession à laquelle se livrait autrefois tout le genre humain, et qui devrait être encore d'autant plus précieuse, qu'elle est la mère nourrice des hommes relégués dans les villes. Sans me perdre en de profonds raisonnemens, il me suffira de demander à ceux qui oseront me blâmer, si les mariages les mieux assortis par l'égalité de la naissance et des biens de la fortune, sont toujours les plus heureux? Les richesses n'ont certainement jamais tenu lieu d'un excellent caractère;

elles n'inspirent point l'amour ni une solide amitié, et ne font souvent régner qu'un bonheur apparent. Il est vrai qu'elles sont absolument nécessaires quand on se marie, et qu'on ne doit pas du moins en être dépourvu tout-à-fait, dans la crainte de donner le jour à de malheureuses créatures, qu'on se reproche par la suite d'avoir tiré du néant. Mais, moi, je possède une fortune considérable ; ainsi je peux me marier comme bon me semble, sans risquer de rendre une femme misérable, et de me voir père d'une postérité infortunée. D'ailleurs, celle que j'ai dessein d'épouser, m'apportera en dot les seules richesses que l'on doit priser dans son sexe, la sagesse, les grâces et les talens. Je sais, par expérience, que sa vertu est à l'épreuve des offres les plus séduisantes. Quant aux talens dont elle est redevable à l'éducation qu'elle a eue sous vos yeux,

madame, je connais son art admirable à toucher du *forté-piano*; j'ai vu souvent sa jolie main voler sur le clavier. Mais, ce qui m'a sur-tout charmé en cette intéressante personne, j'ai entendu les accens mélodieux de sa voix: quelle cadence juste et soutenue! quelle gradation de sons ravissans!.... Ah! madame, elle est musicienne! N'aurait-elle que cette précieuse qualité, je mettrais toute ma fortune à ses pieds; je briguerais le bonheur, le suprême bonheur de l'appeler mon épouse. Quand elle aura ce titre, qui me comblera de joie, je rendrai encore plus brillans les concerts que je donne chez moi une fois par semaine; je la ferai toucher du *piano*, je la prierai sur-tout de chanter: il n'y a qui que ce soit, après l'avoir vue et entendue, qui ne me felicite de m'être choisi une telle compagne.

Je vous en ai dit assez, madame,

pour vous prouver que ce n'est pas seulement le plus tendre amour qui me fait desirer une éternelle alliance avec mademoiselle Rosalie, mais les conseils de la raison même. Je vous conjure de hâter mon bonheur, en m'honorant de votre suffrage, afin que je puisse déclarer à l'aimable personne, qu'il ne dépend plus que d'elle de prononcer sur mon sort.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

DUPUISDOR.

De Paris, le 24 octobre 17.....

FIN DU TOME PREMIER.

651159